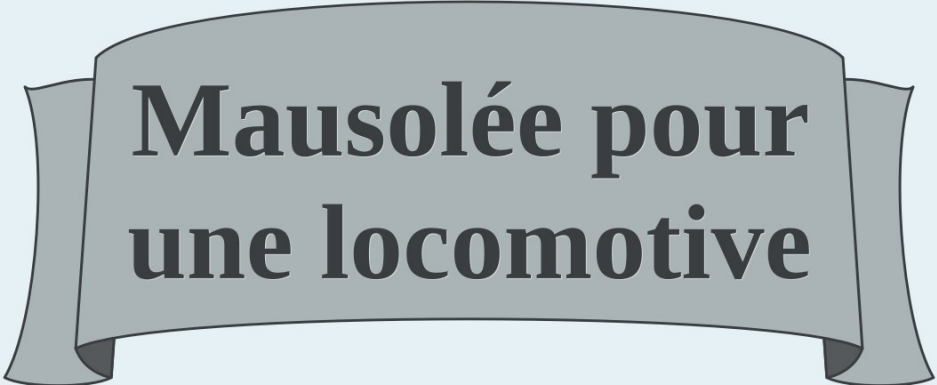




Mausolée pour une locomotive

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

29

Mausolée
pour une locomotive



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Deravaty 32

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 29

Mausolée pour une locomotive

(1987)

CHAPITRE PREMIER

C'était toujours dans la province antarctique que le Président Kid et Lady Diana qui dirigeait la Panaméricaine se rencontraient régulièrement. Depuis le conflit qui avait ravagé la Compagnie de la Banquise et vu la victoire définitive du Gnome, l'énorme femme préférait régler en tête à tête les questions délicates.

Désormais elle se déplaçait en fauteuil électrique, son cœur ne pouvant plus sans dommage supporter une telle masse de graisse. Elle pouvait encore marcher mais s'en abstenait le plus possible.

Cette fois ce fut elle qui vint rejoindre le nain dans son train spécial immobilisé parallèlement au sien. Il l'attendait, lui aussi dans son fauteuil mobile, pour rester à la même hauteur qu'elle malgré sa taille atrophiée.

— Il faudra que vous veniez un jour à NYST, dit-elle, présider une séance de la Commission des Accords. Cela m'éviterait ce long et fatigant voyage.

— Vous en profitez pour inspecter vos possessions, fit-il remarquer. Mais j'aimerais bien voir le fameux Tunnel qui doit un jour rejoindre les deux pôles.

Il sourit :

— Et si vous désirez parcourir les six mille kilomètres et quelques de mon Viaduc transpacifique...

Elle restait figée dans sa graisse. Il avait l'impression qu'un jour elle ne serait plus qu'une grosse masse de stéarine.

— J'ai des problèmes avec mon Tunnel. Il s'est effondré sur de longues distances et le retard n'en finit pas de s'accroître. Je n'ai pas de bons glaciologues ni de techniciens de l'aération. Vous le saviez ?

— Tout finit par se savoir, dit-il.

— Vous avez rappelé votre ambassadrice de Transeuropéenne ?

— Pour consultation, effectivement.

— Dommage qu'elle ne vous accompagne pas... J'aurais aimé la revoir après tant d'années.

— Vous la détestez.

— Je l'ai détestée quand elle pouvait me priver de Lien Rag, mais désormais quelle importance ! Vous mentez, le Kid, elle n'est pas revenue en consultation mais se trouve dans la Dépression Indienne du côté de cette misérable Gravel Station. Elle a bravé les interdits des Aiguilleurs, fait installer un aiguillage pour aller voir là-bas ce qui s'y passe. Elle n'en reviendra pas. Gravel Station, c'est l'horreur à l'état pur.

Dans la tablette installée devant elle, elle dégagea un tiroir, en sortit un dossier qu'elle lui tendit.

— Regardez ces photographies prises avant qu'on ne shunte la ligne...

Sans jamais les avoir vus, il reconnut ces monstres effroyables, mi-humains, mi-bêtes, dont Lien Rag lui avait parlé à son retour de Transeuropéenne après avoir visité ce qu'il appelait le gouffre aux Garous.

— Que font-ils ?

— Ils viennent d'attaquer un omnibus de voyageurs.

— Mais ils sont combien ? Comment peuvent-ils se trouver aussi dans la Dépression Indienne, peut-être à vingt mille kilomètres du petit cercle polaire où on les a repérés la première fois ?

— J'ai ma petite idée là-dessus, mais ce serait trop long. Yeuse doit se trouver en face d'eux, si elle est encore vivante. Et si vous envoyez une expédition de secours, non seulement elle arrivera trop tard mais de plus ce sera très mal accepté des Aiguilleurs.

— Je n'ai pas à tenir compte de ces gens-là. Malgré vos conseils de prudence.

— Yeuse se rapproche de plus en plus des secrets interdits. Nous ne pourrions la laisser faire. Mais je suis surtout venue pour vous demander des conseils.

Le Président Kid eut un petit sourire désabusé. Lady Diana n'avait jamais besoin de conseils.

— Le pape actuel est en train de mourir, dit-on.

— On le dit depuis des semaines, fit le Président, sceptique.

— On parle d'un certain frère Pierre comme remplaçant et je sais que ce religieux a connu Lien Rag, Yeuse, qu'il a même séjourné chez vous.

— Je ne le connais pas.

— Lien Rag le connaissait. Pensez-vous que nous puissions le considérer comme un allié ? Lui aussi a de terribles secrets à défendre, ne serait-ce que sur le rôle de l'Église à une certaine période tragique de notre histoire et sur la succession des pontifes.

— C'est un homme rusé, peut-être sincère comme croyant, mais diabolique dans son rôle séculier.

Lady Diana ferma les yeux, c'est-à-dire que les deux points noirs inquiétants de son visage unifié par la graisse disparurent et que le Kid se trouva en face d'un mystère blanchâtre encore plus énigmatique.

— Que pensez-vous du nouveau dogme sibérien ?

— Allons, dit-il, vous le savez bien.

— Je veux dire a-t-il des chances de se répandre et de séduire l'opinion publique ? Pour ma part je l'ai interdit sur ma Concession et toute infraction sera sévèrement punie.

— Chez nous les idées, les philosophies, circulent librement. Il y a des points qui accrochent, notamment les G.I.D., les gisements intellectuels diversifiés, c'est-à-dire tous les documents archives, livres, journaux, illustrés, magazines, bandes vidéo ou audio que l'on trouve sous la glace. Ruanda a eu même une discussion serrée avec Yeuse à ce sujet.

— Vous pensez qu'il faudrait qu'on mette très rapidement à jour d'autres G.I.D. qui rendraient ce dogme ridicule ?

— Je n'ai rien dit de tel et toute précipitation serait suspecte, semblerait venir à point. Il ne faut pas donner l'impression que cette théorie pose une question brûlante.

— J'ai des intellectuels qui sont en train d'établir quels avantages les Sibériens pourraient retirer de ce dogme. D'après eux nous ne serions pas en 2362 de l'ère chrétienne mais de l'ère glaciaire. Il y aurait vingt-quatre siècles que le froid a commencé de glacer cette planète, ce qui expliquerait la mutation de certaines espèces. Mais ce dogme attaque aussi la religion et le pouvoir des sociétés ferroviaires qui n'auraient pas su, en vingt-quatre siècles, donner aux Terriens un véritable bonheur. On dirait qu'ils veulent précipiter les choses, encourager les Rénovateurs du Soleil et tous les mouvements extrémistes.

Le Président fit apporter du thé et des pâtisseries.

Malgré les prescriptions médicales, Lady Diana ne résistait pas devant un plateau de gâteaux et elle choisit les plus riches en crème et en sucre, les plus nocifs pour son organisme délabré.

— Les Rénovateurs sont fichus, dit-elle la bouche pleine. Ils doivent quitter Jelly. Les Sibériens bombardent l'amibe géante avec de nouvelles souches de bactéries et Jelly recule vers le Sud-Est, si bien qu'elle nous envahit et vous envahit. Bientôt le Cancer Network sera coupé par cette masse de gélatine et nous n'y pourrions rien. Les Rénos vont se réfugier dans les montagnes du Tibet, dans la Sun Company, où les attend déjà Liensun. Pour l'instant ils ne m'inquiètent pas. Ils ne peuvent plus songer à nous nuire, à faire revivre cet astre solaire qu'ils ont inventé...

— Diana, je ne suis pas un de vos sujets. Je suis le Président de la Banquise et je sais à quoi m'en tenir sur le Soleil. Votre propagande

rampante depuis des années fait disparaître ce mot de la langue, des livres, des discours... Mais nous savons bien qu'il existe dans le ciel, qu'il n'est pas tout seul en fait au-dessus de nos têtes, qu'il y a bien d'autres corps célestes.

Lady Diana grimaça et prit un autre gâteau qu'elle fourra tout entier dans sa petite bouche. Il détourna les yeux, but une gorgée de thé.

— Il y a un autre homme sur la Dépression Indienne qui me donne beaucoup de soucis. On a essayé de le faire disparaître mais il est d'une habileté confondante. Les Tarpshys eux-mêmes n'en viennent pas à bout.

— Les Tarpshys en échec, fit le Kid. À cause d'un estropié, d'un cul-de-jatte qui se balade sur ses mains et nargue tout le monde. Penguin Man, Penguin Concrete, le clochard ferroviaire, le traîne-wagon.

— Comment ! Vous savez ?

— Je viens d'avoir quelques échos sur l'existence de cet homme.

— Mais vous savez qui il est ?

— On l'appelle Gus.

— Son vrai nom est Ragus, Lienty Ragus. C'est un lointain parent de Lien Rag d'une autre branche. Cet homme élevait des rennes dans une ferme sous serre du petit cercle polaire arctique quand Lien Rag lui a rendu visite. Lien Rag est descendu dans le gouffre aux Garous une première fois, puis celui-là aussi. Il en est ressorti amnésique et errant sur la glace. Avec juste deux indications : la Dépression Indienne et Concrete Station. C'était encore trop. Depuis il nous glisse entre les mains chaque fois que nous pensons l'avoir. Trois Tarpshys ont disparu. Enfin, l'un est mort, les deux autres on ne sait pas.

— Trois tueurs à gages, fit le Kid faussement admiratif.

— Je vous en prie.

Il se transforma d'un coup et prit un visage sévère, impitoyable :

— Vous ne pouvez plus garder tout ça entre vos mains, Diana. Tout vous glisse entre vos doigts. Vous vieillissez, vous vous enfoncez dans votre déchéance. Vous faites tuer Zelay le journaliste d'un journal banquisien parce qu'il reconstituait la vie de Lien Rag et pouvait comprendre trop de choses. Vous essayez de faire assassiner Floa Sadon et Yeuse parce que la première ne vous obéit plus, et que la seconde pense toujours à Lien Rag et veut le retrouver. Vous échouez, Diana, et bientôt ce sera la fin. Il faudra peut-être dire la vérité aux gens, accepter leur réaction, expliquer pourquoi pendant si longtemps... les choses ont été ainsi.

— Vous devenez fou, le Kid ? Et vous faites partie du conseil oligarchique ? Mais vous êtes dangereux !

— Quel conseil oligarchique ? Il ne se réunit jamais, parce qu'il faudrait inviter les Sibériens, le pape, les Africaniens. Floa Sadon et tant d'autres. Vous ne le ferez jamais. Vous voulez le pouvoir pour vous seule et ce pouvoir est fait de dissimulations, de tromperies, d'usurpations.

— Quand vous verrez votre fameux Viaduc partir à la dérive en des milliers de tronçons, flottants comme des icebergs sur un océan Pacifique en train de se réchauffer, vous regretterez peut-être vos paroles, dit-elle.

Il frissonna, regarda au loin, vers l'Est. Comme si d'ici il pouvait l'apercevoir son Viaduc, l'ouvrage le plus immense de la civilisation ferroviaire, le seul qui aurait pu concurrencer la Grande Muraille de Chine ensevelie sous les glaces.

— J'ai dû l'abandonner pour faire porter mes efforts sur le 160°, le réseau du Nord. Il faut que j'irrigue de mes rails toute ma Concession sinon les Sibériens vont me le prendre. Ils se débarrassent de Jelly, des Rénos, et vont occuper ces territoires sauvages.

— On dit que les richesses y sont énormes, des peaux et des ivoires que cette amibe géante ne pouvait digérer.

— Phagocyter. C'est exact. Oh, je ne vous trahirai pas, Lady Diana, ce n'est pas mon intérêt, mais le crime, les complots, les guerres, les marchandages, l'argent distribué à flots n'ont pu empêcher certains de chercher l'origine de notre destin et son avenir. Et vous n'êtes pas parvenue à les stopper. Les Rénovateurs vous échappent avec leurs dirigeables, et les Hommes-Jonas vous narguent à bord de leurs baleines volantes. L'intolérance a fait naître cette dissidence qui a décidé d'ignorer le rail...

Il leva ses petits bras au ciel :

— Le rail, cordon ombilical du bonheur sur la glace, dispensateur de lumière, de chaleur et de nourriture, qui désormais pense que c'est vraiment notre seule chance ? Les gens sont de plus en plus nombreux à voir ces dirigeables des Rénos, ces baleines qui non contentes de ramper sur la banquise commencent à flotter au-dessus de nos têtes.

— On dirait que vous les enviez, que vous songez même à les rejoindre.

Il secoua sa grosse tête :

— Non, je suis un enfant du rail, et dès que je m'en éloigne, je suis perdu, mal à l'aise. Au-delà de cinquante mètres c'est l'inconnu, le froid, la faim et surtout la peur immense, inoubliable, celle de nos ancêtres au moment de la Grande Panique, quand le ciel s'est obscurci, que le Soleil a disparu et que les glaciers ont commencé de descendre du Nord et de remonter du Sud. Une peur telle qu'elle est à jamais gravée dans notre subconscient et que ceux qui parviennent à y

échapper le doivent à une divergence de pensée longue de plus d'un siècle. Il a fallu que leurs parents leur transmettent cette remise en cause du rail pour qu'aujourd'hui ils puissent le haïr.

— Vous pensez qu'on ne devient pas un Réno du jour au lendemain, que c'est dans les gènes, dans une logique familiale ? Moi aussi je l'ai toujours su, et à une époque je voulais faire éclater la famille, disperser les parents, éloigner les gosses afin qu'ils soient élevés dans le culte exclusif du Rail. Mais les rapports qu'on me présentait m'ont fait comprendre que je risquais de provoquer une telle pagaille, une telle révolte, que le mal aurait été encore pire. Mais, le Kid, je vous en prie, n'ayez pas l'air de penser que c'est le commencement de la fin. Nous avons encore des ressources. La Société Ferroviaire a de longs siècles de prospérité devant elle. Croyez-moi.

Il souriait vaguement comme si elle radotait.

CHAPITRE II

Le vieux brocanteur, de la main, désignait différents objets informes.

— Ça c'est du béton, voyageur, ça c'est du béton. Je suis le spécialiste du béton et je n'ai jamais vu que cette sorte de béton dans le coin. Il faut un sable spécial, pas celui que l'on trouvait jadis au bord des océans et des mers car il est plein de sel. Venez voir ce que donne du béton avec ce genre de sable imprégné de sel.

Il l'entraîna dans le fin fond d'un wagon branlant, jusqu'à d'anciennes balustres décharnées comme un mollet gangrené. On apercevait le fer rouillé qui les consolidait de l'intérieur.

— Ça, c'est un sable de mer. Ça vaut moins cher que le reste et je peux vous faire un prix.

Il regardait de haut ce bonhomme qui avançait sur ses longs bras.

— Juste un petit morceau, juste de quoi le mettre dans ma poche. Je ne suis que curieux... Et l'on trouvait ici de grandes cimenteries ?

— La plus importante de l'Inde, voyageur. Dans mon entrepôt j'ai des sacs de ciment dur comme la glace, solidifié après des siècles.

— La station exportait son ciment un peu partout !

— On disait la ville, voyageur, pas la station.

Le brocanteur portait une robe molletonnée et des bottes énormes. Sa barbe sale se partageait en deux et il en rejetait la partie droite par-dessus son épaule. Il avait toujours l'air d'avoir la dernière bouchée de son repas dans la bouche et ses dents claquaient dans le vide.

— Je m'intéresse aux circuits commerciaux de la période préglaciaire, dit Gus en essayant de trouver un endroit pour se hisser à hauteur de son interlocuteur. Les circuits du ciment m'intéresseraient.

— Les cimenteries avaient des dépôts un peu partout dans l'océan Indien. J'ai quelque part des connaissances qui vous en

diront bien plus sur la question.

— C'est quoi vos connaissances ?

— Un récépissé de chargement de marchandises à bord d'un cargo.

— Vous savez ce qu'était un cargo ?

Le barbu passa devant lui et Gus le suivit en se balançant d'une main sur l'autre. Dans ce wagon pourri il y avait des échardes et des débris coupants sur le plancher de bois et il devait faire attention.

— C'est un bordereau de marchandises, votre connaissance. Et un cargo c'était un bateau qui flottait sur l'océan et se déplaçait avec un moteur et une hélice.

— Je peux vous en donner une liasse pour dix dollars.

— Oh, c'est beaucoup trop cher... Vous pensez vraiment qu'on ne peut bâtir avec du sable de mer ? Toutes ces îles anciennes ne pouvaient cependant que fournir ce genre de sable.

— Ils devaient le laver à l'eau douce, le faire décanter dans des bacs, est-ce que je sais, moi, s'emporta le brocanteur.

Il jeta un rouleau de papier en direction de Gus qui dut se tenir sur un bras pour le coincer sous son aisselle.

Il alla se hisser sur une pierre tombale en ciment et défit le rouleau.

— On m'a parlé de Gravel Station dans la Dépression... Il paraît qu'on y tirait du sable.

L'autre ne répondit pas. Visiblement il dédaignait ce client, le soupçonnant de se renseigner gratuitement.

Gus sortit un billet de cinq dollars, le fit craquer et le déposa sur le coffre à côté de lui :

— Je peux vous payer cinq dollars, c'est tout. Ces connaissances n'intéressent plus personne et devraient se trouver à Karachi Station, à la bibliothèque.

— Jamais de la vie ! Je ne veux pas d'ennuis. Tout ce qui concerne le ciment est suspect et j'ai déjà du mal à vendre ma camelote. La CANYST m'a déjà cherché des ennuis et je veux me faire oublier. Vous travaillez pour cette fameuse bibliothèque peut-être ?

Gus toussota comme celui qui ne veut pas s'engager plus.

— Je pourrais faire des affaires avec elle si ce n'était la CANYST. C'est important de savoir comment vivaient nos ancêtres dans leurs immeubles de béton. Il y en a encore des tas sous la glace et, pas très loin d'ici, il y en a même un qui sort de la surface. On peut le voir de l'express qui passe à côté. C'étaient de belles constructions.

— C'est assez fréquent, fit Gus dédaigneux.

— Je n'en suis pas si sûr... Notre ciment était paraît-il le plus recherché du coin.

— Qui vous l'a dit ?

— Un journal de l'époque. Mais il n'est pas à vendre. Un exemplaire unique, vous comprenez, et même pour cent dollars...

— Et pour une lecture, ici même sous vos yeux ?

Le brocanteur lissa sa demi-barbe d'un air absent :

— Disons cinq dollars. Je vous donne les connaissances et je vous laisse lire le journal durant cinq minutes.

Il alla le chercher dans un recoin et revint avec une sorte de plaque en plexiglas sous laquelle le journal était entièrement déployé et protégé. Il s'agissait du *New Delhi Chronicle* en date du 17 janvier 2043. Il y avait toute une page sur les cimenteries de Bhadrawati, sur le bilan de l'année 42, sur les prévisions futures.

— Mais, fit Gus indigné, c'est une page de publicité, ça !

— Et alors, n'est-ce pas déjà beaucoup ?

— Les informations sont tendancieuses, vous le savez bien.

— Et ça vous gêne, trois siècles plus tard ?

Gus chercha dans le chapitre des exportations mais ne découvrit rien de particulier. Par contre, dans le chapitre des prévisions, il nota que les cimenteries avaient des projets d'implantation dans l'océan Indien et de construction d'unités assez petites.

— Ils ne donnent pas la liste, gémit-il. Et pourtant c'étaient des millions de dollars qu'ils allaient investir.

Le brocanteur le regardait sans s'émouvoir. Avec les chercheurs et les clients vraiment passionnés il avait l'habitude de tels désespoirs.

— Que voulez-vous que je vous dise ? dit-il en prenant le billet déposé sur le coffre. Vous devriez me rendre le journal car la chaleur de vos mains peut le détériorer à travers le plexi.

— Vous n'avez rien d'autre ?

— Que cherchez-vous exactement ?

— Une ville, toute une ville construite en béton. Juste avant le début de l'ère glaciaire.

— Ici elle a débuté plus tard, le savez-vous ? Entre cinq et dix années plus tard... Je ne vois pas ce que je pourrais vous vendre mais repassez un jour prochain. D'ici là j'aurai peut-être trouvé de quoi vous satisfaire.

Gus ne put repasser car il avait trouvé un travail de dépeceur dans une pêcherie de phoques en pleine banquise et, pendant quinze jours, il travailla dur pour faire des économies et reprendre ses recherches. On ne se moquait plus de lui comme au début car, en quelques minutes, il avait dépouillé un phoque de sa graisse, découpé sa viande et personne ne pouvait aller aussi vite que lui. C'était un spectacle hallucinant que de voir cette moitié d'homme faire corps avec des bêtes de plus d'une tonne parfois. Il les chevauchait, les enlaçait, les pénétrait et en quelques instants les quartiers de lard étaient dans sa chaudière et les morceaux de viande emballés.

Le soir, il allait manger à la cantine avec les autres mais ne parlait pas beaucoup. Il écoutait en espérant toujours qu'un mot, une phrase pourrait l'orienter.

— C'est toi qu'on appelait Penguin Concrete dans le Sud ?

Gus se méfiait de ces gens qui l'appelaient ainsi, ne pouvait s'empêcher de penser aux Tarphys, les tueurs à gages des Aiguilleurs et de Lady Diana.

— Je suis un traîne-wagon comme toi...

L'homme était âgé, rongé par un début de gangrène. Il n'avait en tout que cinq doigts pour les deux mains mais il pouvait se montrer habile. Pas au dépeçage mais pour rouler les barils d'huile de phoque. Il pouvait en porter un sur son dos durant cinquante mètres.

— Moi c'est Fri. J'ai entendu parler de toi. C'est vrai que tu cherches une station fantôme ? Pourquoi, t'as l'intention de t'y installer peinard pour y finir tes jours ? Moi je voulais en dégoter une aussi parce que j'en ai marre de traîner dans les réseaux... Je commence à me faire vieux...

Voyant que Gus restait réticent, il n'insista pas et même n'essaya plus de l'approcher. Il fallut que quelqu'un lui dise que Fri avait déjà connu un autre gars qui cherchait la même station pour que Gus, trois jours plus tard, renoue avec lui.

— C'est vrai, dit Fri, et je trouve ça cocasse. C'est quoi votre station, un train de retraite pour les traîne-wagons ?

— Ton copain en parlait comment ?

— Il disait qu'il avait connu un professeur dans le temps qui y croyait. Paraît qu'il y fait chaud et qu'on peut y trouver à boire et à bouffer. Par contre c'est la solitude totale, mais moi je m'en foutrais si j'avais rien à faire que me chauffer et m'empiffrer.

— Un professeur, quel professeur ?

— Un vieux tocard... Il racontait des histoires pour un peu de nourriture et de la bière...

— Un certain professeur Marcus ?

— Ouais, ça m'a tout l'air d'être comme ça...

— Parlait-il du réseau qui y conduisait ?

— Non, jamais... Il gardait ça pour lui ou bien il n'en savait rien.

— Comme tous les autres, grommelait Gus, tous les autres... J'en arrive à croire que c'est vraiment une station mirifique qui n'a jamais existé. Il est vivant ton copain ?

— J'en sais rien, il y a bien deux ans que je l'ai perdu de vue, mais c'est possible.

— Il serait dans quel coin ? Plus au Sud, hein ?

— Ouais, plus au Sud.

CHAPITRE III

Chaque nuit, c'était le cauchemar durant les dix-sept heures d'obscurité. Dans le petit train immobilisé sur cette voie sans issue, au centre de Gravel Station, ils devaient patrouiller sans arrêt. Yeuse comme Engol et Enrique. Les points faibles restant les soufflets reliant les parties du train. Il y avait le gros tender rempli d'huile, le wagon de vivres et le wagon d'habitation.

Impossible de repartir en marche arrière, les roues patinaient sur une épaisse couche de chairs en putréfaction lente à cause de la relative chaleur qui régnait sous cette partie de la verrière. Les Garous s'étaient entassés là pour les empêcher de repartir, s'étaient laissés écraser par grappes entières. Yeuse, qui avait déjà vu des vignes sous serres, ne pouvait que penser à d'horribles grappes de monstres s'agglutinant les uns aux autres.

Ensuite, quand ils avaient compris que les roues tournaient dans le vide à cause de cette pourriture, ils n'avaient fait que l'alimenter de leurs excréments et de leur urine, entretenant la fermentation. La puanteur de l'air leur arrivait par les manches à air qu'ils ne pouvaient toujours tenir fermées.

— Nous nous sommes trompés dans nos évaluations, reconnaissait la jeune femme. Ils sont des dizaines, voire des centaines, et la nursery contient un nombre élevé de petits...

— Des petits qui ont faim, dit Engol les dents serrées. Qu'ils en crèvent !

Ils n'en voyaient pas souvent, juste une tête effroyable ou alors des griffes, des dents attaquant les soufflets. Il fallait tirer pour commencer, et quand les dents ou les griffes se retiraient, reboucher les trous, les fentes, avec un produit spécial en aérosol. Ils ne les voyaient pas mais les sentaient, et plus que tout leur infection les rendait terrifiants. Elle était partout, cette odeur grasse, animale.

— Antédiluvienne, disait Engol avec dégoût. À l'époque du grand chaos, du grand mélange, quand l'homme s'apprêtait à naître du

fumier des animaux et de la flore en décomposition. Nous retournons à des âges primitifs.

La nuit grouillait, sans bruit en brassant cet air irrespirable, en les maintenant en état de veille à la limite de la folie. Ils savaient qu'ils ne tiendraient pas longtemps, qu'il leur fallait entreprendre un carnage ou bien accepter de mourir et de servir de nourriture aux petits hideux de la nursery.

— On peut essayer droit devant nous. On va essayer de percuter ces carcasses de wagons d'habitation et de les pulvériser. On finira bien par se dégager.

— Ils recommenceront devant, répondit Engol au chauffeur qui préconisait cette solution.

— Oui, mais on fera quelque chose.

— Si on abandonnait le wagon d'habitation, on pourrait aménager quelque chose ici et dans le wagon des vivres. Tant pis pour le confort. De toute façon nous n'avons même plus le temps et surtout le courage d'en profiter. Nous n'osons plus nous séparer.

— Je vais le désaccoupler, dit Engol en saisissant son lance-missiles à répétition.

Yeuse l'attendit à mi-chemin, surveillant les soufflets, mais dans la journée les Garous restaient à distance. Engol revint très vite.

— C'est fait. Mais je ne crois pas qu'on puisse se dégager par l'avant.

Toutes les tubulures avaient été tranchées, les Garous les arrachant pour boire l'huile de phoque alimentant le brûleur, en emportant dans des récipients pour gaver leur progéniture. Lien Rag avait dit qu'ils étaient peut-être divisés en groupes plus ou moins évolués et supposait que certains utilisaient des outils.

Mais dans le Gouffre aux Garous, là-bas vers le pôle Nord, existait une source de chaleur et de lumière constantes et les Garous avaient pu évoluer en fonction de ce miracle. D'après Lien Rag, toujours, ils ne manquaient pas de nourriture.

Elle avait aperçu de loin une femme, enfin un être avec un corps de femme qui marchait à quatre pattes sur des membres velus de loup, dandinant une croupe lascive. Elle avait surpris les regards d'Enrique et d'Engol à ce moment-là et ne pouvait l'oublier. La femme traînait une sorte de cuvette en plastique remplie d'huile. Elle marchait en la poussant avec ses deux pattes de devant. Derrière, un mongolien au corps de singe portait sans peine un jerricane débordant.

Ils avaient mis fin au pillage de leur réserve de combustible en installant d'autres canalisations, mais les Garous attaquaient patiemment la citerne durant la nuit, usant les mêmes endroits avec leurs griffes et leurs dents.

— S'ils la percent, nous sommes perdus, disait Engol. D'autant

plus qu'ils la rongent en bas. Toute l'huile s'écoulera.

Lorsqu'ils retournèrent dans la cabine de conduite, Enrique faisait monter la vapeur en pression et surveillait les différents cadrans.

— Avec le laser on peut s'ouvrir le passage, mais au bout de deux minutes les batteries seront déchargées et il faudra arrêter.

— Essayons quand même, dit Engol qui se ralliait au projet.

Dès le début, le brise-congères établi à l'avant, et que le chauffeur avait relevé grâce à la commande intérieure, fit merveille et les wagons en bois pourri volèrent en éclats, libérant quelques mètres de rails. La sciure qui s'en échappait permettait même à la loco de ne pas patiner sur les rails recouverts d'ordures, mais plus loin tout ce quartier-convoi d'habitations mobiles commença de résister. Certes la machine les avait refoulés, pressés les uns contre les autres, mais ces amas hétéroclites commençaient de former bloc et, bientôt, Enrique avoua qu'il ne pouvait aller plus loin sans gaspiller beaucoup d'énergie pour rien.

Les deux autres surveillaient la station à droite et à gauche, disposant d'un armement important. Ils auraient pu exterminer des centaines de Garous à condition de les apercevoir.

— Attention, laser !

Tout de suite le premier wagon, pourtant réduit de moitié sous le choc, s'enflamma et l'incendie commença de se propager. Grâce à ce trou dans la verrière, plus loin, un appel d'air se fit et la chaleur et la fumée ne vinrent pas les encercler.

— La nursery est par là, dit Engol fiévreux. Si l'on pouvait foutre en l'air tout ce convoi-quartier sur la gauche, on pourrait la prendre pour cible. C'est là leur point fragile. Cette progéniture infernale sur son tas de fumier.

Yeuse en fut choquée, même si elle haïssait les Garous. Elle préférerait ne pas expliquer ce sentiment. Mais dans chacun de ces monstres il y avait au moins un quart d'humanité. Et ça, elle ne pouvait l'oublier. Dans quel creuset effroyable s'était opérée la confusion ? Qu'importait, elle croisait parfois un regard d'homme ou de femme, et dans la nursery il devait en être de même.

Jadis, « nursery » désignait un endroit charmant, un nid douillet où le bébé dans un climat de douceur et de soins attentifs se développait pour devenir un petit homme. Puis durant la période glaciaire on avait pris l'habitude d'appeler ainsi les endroits où les animaux, surtout les phoques, élevaient leurs petits nouveau-nés.

Désormais dans le cœur des hommes ce terme était synonyme d'espoir, de bien-être et d'argent puisque une nursery de phoques pouvait fournir de grosses quantités de viande, d'huile et de fourrures recherchées. Appliqué aux petits des Garous, il autorisait la cruauté, le

massacre sans rémission.

— Si nous pouvons nous échapper d'ici sans en être réduits à nous montrer aussi féroces...

— Que voulez-vous dire ? fit Engol. Vous les épargneriez ? Il faut les exterminer tous !

— Et puis ?

— Vous pourrez aller fouiller sous le septième tas de sable dans la loco pirate, et vous y trouverez peut-être de précieux renseignements sur votre ami Lien Rag. C'est bien pour ça que nous sommes ici, non ?

— En tout cas, soupira Enrique, c'est pour cela que sont morts Stewe et Sala. Je faisais équipe avec Stewe depuis des années et j'ai du mal à accepter sa mort, surtout une mort aussi horrible. Non, ça je ne peux l'admettre.

Même le doux Enrique était pris d'une frénésie de revanche sanglante, et elle se trouvait engagée par la mort des deux hommes. Il lui fallait continuer jusqu'au bout, découvrir le secret de la septième pyramide de sable qu'ils pouvaient apercevoir quelquefois recouverte de glace, dominant la verrière crasseuse.

— Et si c'était inutile ? S'il n'y avait rien là-bas... Imaginez qu'il n'y ait pas de loco géante sous la pyramide de sable... Et puis je pense que ces monstres, ces Garous sont peut-être un début d'explication à ce que je cherche... Laissez-moi m'expliquer avant de me regarder comme si je devenais folle... Lien Rag les a déjà rencontrés là-bas dans le Nord et ils étaient pacifiques parce qu'ils disposaient de nourriture, de lumière et de chaleur. Ici ils vivent dans des conditions effroyables et doivent pour maintenir leur portée au chaud, la nourrir, la faire naître et survivre sur le fumier.

— Ils ont exterminé les habitants de Gravel Station, vous l'oubliez ? demanda Engol.

— Je n'oublie rien. Ils ont faim. J'ignore comment ils sont arrivés ici mais je commence à penser que leur présence n'est pas due au hasard... J'en arrive même à penser que Lien Rag et Kurts le pirate les ont amenés ici pour découvrir leur secret... Kurts s'est toujours entouré de spécialistes en toutes sciences et techniques. Il avait les meilleurs électroniciens et se moquait des interdits sur les réseaux de la Transeuropéenne. Si bien que sa loco pouvait rouler sur les voies prioritaires, franchir les barrages automatisés, rompre les paralysies d'aiguillage. Il avait aussi les meilleurs médecins, chirurgiens, biologistes. C'est en faisant analyser ces monstres qu'il aurait pu remonter jusqu'au chaos, jusqu'à la confusion originelle. En les massacrant nous risquons de détruire une piste essentielle.

Engol la fixait de son regard insupportable. Depuis qu'ils étaient là, son visage amaigri était comme dévoré par ses yeux enfiévrés. Elle

n'y décelait plus la moindre lueur d'humour ou d'indulgence.

— Est-ce votre sensiblerie qui vous dicte ce plaidoyer ou bien une objectivité scientifique ?

— Ils sont plusieurs à être descendus dans ce gouffre du petit cercle arctique. Lien Rag, puis Lienty Ragus un handicapé, puis son fils parti à sa recherche, puis le journaliste Zelay assassiné ensuite sur ordre de Lady Diana. Seuls Lien Rag et Zelay aux dernières nouvelles en sont ressortis. Zelay a dû même aller plus loin que Lien car il était devenu radioactif et a dû être hospitalisé pour qu'on le soigne. Il existe donc dans ce gouffre une source importante de radioactivité, et c'est peut-être l'explication sur la mutation désordonnée de ces êtres. Mais il y en a une autre certainement.

— Vous pensez que Kurts a amené intentionnellement ces êtres dans cette station perdue pour se livrer sur eux aux joies de la vivisection ?

— Je ne le pense pas. Kurts n'était pas un sadique.

— Non ? Mais pourtant il avait une triste réputation.

Enrique annonça la remontée en puissance des batteries. Il pouvait à nouveau utiliser le laser.

— Laissez brûler les wagons, dit Engol. Pour l'instant nous ne risquons rien.

— Si le vent tournait ?

— Il faudrait qu'il souffle du Nord, ce qui n'est jamais le cas dans la Dépression Indienne.

— Je crains quand même un retour de flammes.

— Dirigez un peu le laser sur le quartier-convoi d'en face. Si on arrive à le faire brûler on commencera d'ouvrir le passage vers cette saloperie de nursery.

— Il y aura un autre quartier, dit Yeuse.

— Oui, mais le dernier, et alors nous ferons griller tous ces petits monstres.

Enrique parut d'accord et le rayon laser vint frapper le wagon juste en face.

— Plus bas il y a comme de la paille artificielle.

Une flamme s'éleva peu après et le même phénomène d'aspiration se produisit et d'un coup le quartier-convoi s'enflamma. Les flammes s'élevèrent même si haut que les poutrelles de la verrière commencèrent de subir des déformations.

— Voilà, dit Yeuse furieuse. Les vitres vont tomber.

Elles se détachaient une à une puis d'un coup plusieurs mètres carrés cédèrent.

— Ça va aussi se produire en face, annonça-t-elle ; vous feriez mieux de reculer Enrique, tant qu'il en est temps.

— Pas question ! s'emporta Engol. Chaque pouce de rails gagné

est une victoire. Bientôt nous pourrons dégager tout ce coin. Juste un mauvais moment à passer et puis ainsi nous réchauffons l'atmosphère et nous éloignons vos petits copains.

— Je vous en prie, dit-elle.

Il ricana :

— Certains sont drôlement montés, je ne sais pas si vous avez remarqué.

Prise de dégoût, elle faillit lui rappeler de quelle façon il regardait cette femelle qui balançait ses fesses en marchant à quatre pattes, mais jugea ce genre de duel sordide.

— Ça chauffe un peu trop, annonça Enrique.

— Alors reculez d'une cinquantaine de mètres.

Le chauffeur renversa la vapeur et après quelques tours à vide les roues tournèrent à l'envers. Yeuse se demanda si les rails ne risquaient pas de se déformer sous l'effet de la chaleur.

Et puis le convoi s'immobilisa. Il vibrait terriblement mais ne reculait plus.

— Ça patine, dit Enrique d'une voix atrophiée. Ils doivent être derrière.

CHAPITRE IV

Jelly se retirait lentement, les laissant sur place, et désormais c'était vérifiable par n'importe qui, même un enfant. Ceux qui plantaient des jalons dans la glace venaient ensuite avertir leurs parents que l'amibe faisait du quatre mètres à la journée, parfois cinq.

— Elle nous abandonne, disait-on. Elle reprend sa revanche et va nous laisser tout nus, vulnérables, en face des Sibériens qui nous détruiront avec leurs monstrueux canons.

Ma Ker partait en observation deux fois par jour, survolait la flotte ennemie à haute altitude mais ne pouvait se cacher que, dans quelques semaines, Fraternité II serait à portée des missiles sibériens. Jelly glissait inexorablement, de crainte d'être totalement détruite par cette souche de bactéries qu'on lui inoculait avec des missiles spéciaux qui, en éclatant dans son protoplasma, répandaient des litres de poison. Son organisme trop vaste, trop dispersé et trop peu ramifié en fibres nerveuses, ne parvenait pas à organiser la résistance.

Jdrien était revenu à la base, n'ayant pas réussi à entraîner Vsin avec lui. Elle attendait là-bas près du petit trou à phoques où Ma Ker pensait installer une base provisoire avant le grand exode vers Sun Company.

Les nouvelles en provenance de Evrest Station étaient rares et peu encourageantes. Les Rénovateurs installés se plaignaient d'être constamment surveillés par Liensun et par ses amis du Conseil provisoire de Gestion, qui était le gouvernement en attendant les élections. Élections dont les Rénos étaient pour le moment exclus.

Du coup, Ma Ker se trouvait mise en accusation par les membres de son collectif administratif qui lui reprochaient d'être trop indulgente pour son fils adoptif, voire complice.

— Liensun a une ambition personnelle démesurée et veut le pouvoir pour lui seul. Ici, il ne pouvait nous soumettre, mais là-bas avec les Tibétains, il peut les impressionner par quelques tours de magie.

— Vous savez bien qu'il a des dons réels.

— Il n'a jamais essayé de nous en faire profiter. Son demi-frère Jdrien, lui, a maintenu Jelly à distance de nos installations et nous a sauvés maintes fois. Liensun est un garçon dont nous nous méfions. Il a même oublié nos objectifs, notre idéal, le Soleil, même si nous devons pour l'instant mettre nos projets en sommeil.

— N'avez-vous jamais pensé que vous adoriez votre principal ennemi ? Jdrien n'est ici que pour nous empêcher de faire revivre le Soleil, et vous le savez bien. Il joue les grands seigneurs en hypnotisant Jelly pour qu'elle nous épargne, mais c'est un calcul pour venir en aide aux siens, les Roux. N'oubliez jamais que c'est un Roux.

— Un métis, il est aussi un Homme du Chaud et se préfère en notre compagnie qu'en celle de primitifs pour aussi pacifiques et bons qu'ils soient.

— Il n'a rien fait pour lutter contre le procédé bactérien des Sibériens.

— Ce n'est pas à lui de le faire mais à Jelly et à nous, et de toute façon nous ne voulons pas rester ici dans cette masse dangereuse. Nous ne nous sommes jamais habitués à vivre aussi dangereusement. Mais nous aurions voulu un sursis pour doter le *Soleil du Monde* de son réacteur. Il nous faut partir pour trouver une base.

— Nous avons celle du trou aux phoques...

— Après Jelly, c'est la banquise que nous redoutons. Nous voudrions tant nous retrouver sur un inlandsis. Allons en Sun Company et imposons notre volonté. Nous respecterons les Tibétains mais nous organiserons l'économie et la vie sociale à notre guise.

Ma Ker faisait déjà évacuer les wagons d'habitation ainsi que les enfants et les femmes qui ne participaient pas directement à la vie collective. Ce qui représentait trois cents personnes sur mille. Le reste était indispensable pour maintenir Fraternité II en état de fonctionnement, ne pas désorganiser la défense et surtout travailler au montage du réacteur nucléaire sur le dirigeable géant.

Le collectif proposa une action spectaculaire sur les arrières sibériens.

— Il faut attaquer leurs laboratoires de fabrication bactérienne.

— Ils sont puissamment gardés et désormais par des lance-missiles tous azimuts.

— Lâchons des parachutistes. C'est notre arme la plus moderne, la plus impressionnante. Nous attaquerons un train de ravitaillement plus vers le Nord et nous ferons sauter le réseau sur une grande distance.

— Il faudrait utiliser nos réserves d'explosifs. Je m'y refuse.

— Nous mettrons le feu à la banquise. Il suffit d'attaquer un convoi d'huile. On créera un lac artificiel de plusieurs kilomètres et ils

devront ralentir leur attaque contre Jelly.

Elle fut mise en minorité et l'évacuation dut s'arrêter, les dirigeables étant utilisés pour préparer l'attaque. Jdrien en profita pour retourner auprès de Vsin et fut étonné de voir qu'une centaine de Roux se trouvait aussi sur place.

Ils furent transportés de joie de le voir vivant après des longs mois d'incertitude sur son sort.

— Tu as pénétré la bête qui dévore, les collines mangeuses d'hommes et te voilà. Tu es vraiment le fils d'un dieu et nous voulons que tu restes parmi nous. Là-bas au Dépotoir c'est la fin de la prospérité, il ne restera plus que les vieillards. Il n'y a plus d'ossements de baleines à faire bouillir et les tribus repartent en errance. Les Chasseurs du Chaud préfèrent garder les squelettes pour eux. Nous sommes spoliés et tu dois revenir pour aller trouver l'Homme aux Jambes d'Enfant qui se moque de nous.

L'Homme aux Jambes d'Enfant c'était le Président Kid.

— Je vais y songer, dit Jdrien.

— Il faut partir très vite. Pourquoi laisses-tu ces ennemis s'installer auprès d'un lieu de chasse protégé ? Nous ne l'avons jamais révélé à personne celui-là, et toi tu laisses ceux qui veulent faire fondre notre mère la glace s'y installer ? Ils vont tuer les petits des phoques et il n'y aura plus rien, le trou se refermera tout seul.

Les phoques, nuit et jour, entretenaient l'ouverture de la banquise. Ils se couchaient au bord pour faire fondre la glace en train de se former, la dispersaient de leurs nageoires et cela dès leur naissance et jusqu'à leur mort. Dès qu'ils disparaissaient, la banquise reprenait ses droits, et plus rien n'indiquait que jadis il y avait eu là des milliers d'animaux bien gras. Certaines tribus de Roux, qui parcouraient des distances énormes pour retrouver un trou à phoques connu depuis toujours, finissaient par se perdre dans l'immensité des glaces et par en mourir.

— On t'aidera à rejoindre les Hommes du Chaud et tu partiras dans leurs trains.

Mais il savait qu'avant d'atteindre le terminus du Réseau du 160° il lui faudrait marcher des nuits et des jours dans le froid. Les Roux pouvaient franchir cent kilomètres en une seule étape mais lui n'en était pas capable.

— Ils ont des cryo-hormones, lui confia Vsin. Ils ont tout prévu pour que tu restes en bon état.

— Je ne peux pas partir. Il faut que j'aille jusque dans cette Sun Company et que je rencontre mon demi-frère. De lui dépend peut-être notre sort et ce que j'entends dire ne me rassure pas. Il est si fou d'orgueil qu'un jour, pour obliger les autres Compagnies à céder, il pourrait bien faire appel à ce Soleil qui nous veut tant de mal.

Les Roux l'écoutaient avec respect mais pour eux le Dépotoir était d'une urgence indiscutable. C'était aussi les à-côtés de sa mission, savoir ignorer les nécessités de la vie de tous les jours pour poursuivre sa tâche.

— Je ne peux pas retourner pour le moment là-bas dans le Sud.

— Tu es devenu l'ami de ceux-là ?

On lui désignait les premiers wagons installés à quelques distances du trou à phoques. Pour l'instant ils étaient protégés du froid par des structures transparentes gonflables, à travers lesquelles on pouvait voir les enfants jouer et les femmes vaquer à leurs obligations domestiques.

— Je ne suis pas leur ennemi puisqu'ils ont accepté de discuter avec moi. Ils ne songent plus qu'à survivre et ne feront pas fondre notre Mère la Glace avant longtemps. Tant que je reste auprès d'eux je peux m'en assurer.

CHAPITRE V

Engol s'était précipité à l'arrière de la rame et, depuis la fenêtre arrière du wagon de marchandises, découvrait les Garous qui bloquaient les rails. Plusieurs étaient déjà passés sous les roues mais les autres ne paraissaient même pas s'en apercevoir dans leur excitation collective. Ils essayaient d'attaquer la porte arrière à coups de griffes et de dents. Lorsqu'il se pencha, Engol croisa le regard d'une tête de bovidé aux lèvres humaines qui donnait de violents coups de son front plat contre le bas de la porte.

— Envoyez la vapeur dans la conduite des freins, demanda-t-il par l'interphone.

Le jet brûlant fusa peu après, réglé par Engol qui le rendait aussi puissant que possible. Profondément brûlés, les Garous reculèrent. Deux tombèrent en se roulant au sol, un chien au torse féminin et une femme aux jambes de chèvre. Tous les deux atrocement brûlés commençaient de cloquer sur tout le corps et, dans sa frénésie de souffrance, la femme chèvre arrachait par poignées la laine blanchâtre de ses jambes. Engol continua de laisser échapper la vapeur mais les roues du wagon patinaient, manquaient de dérailler car la loco, elle, reculait.

— Arrêtez, on va verser.

Dans ce cas ils n'en seraient jamais sortis vivants. Les monstres n'attendaient qu'un incident de la sorte.

Soudain, fou de rage, Engol fit descendre la double vitre et commença à tirer dans le tas, ses missiles explosifs. Les détonations alertèrent Yeuse qui arriva en courant :

— Arrêtez ! Mais arrêtez donc !

Les morts et les blessés s'entassaient sur la voie et Engol reprit son sang-froid, remonta la vitre et déposa son arme dans l'angle du wagon :

— J'ai perdu la tête. Mais c'est la seule solution, la seule. Et il faut l'exécuter froidement.

— Le feu a tourné ! hurla Enrique. La verrière vient de s'ouvrir juste au-dessus de la loco et aspire les flammes et la fumée. Il faut que je recule à tout prix.

— D'accord, fit Engol qui boucla la cagoule de sa combinaison, empoigna son lance-missiles et commença d'ouvrir la porte.

« Un seul truc, la vapeur pour nettoyer les rails, moi je braque la conduite, vous, vous frottez... Il y a une raclette là-bas. »

Lorsqu'elle revint avec l'instrument, il était déjà au sol et les Garous là-bas restaient immobiles. Elle dut affronter leur puanteur qui enrobait tout l'arrière du train. Engol travaillait côté roues du wagon et elle le seconda avec la raclette, faillit défaillir lorsqu'elle ramena une main assez fine qui comportait six doigts.

— On patauge dans la viande et quelle viande, râlait Engol. Il y a quelque part un boucher complètement fou qui s'amuse à recoudre ensemble des morceaux d'animaux et d'hommes... Je ne croyais pas accepter de vivre dans le surnaturel un jour, sans y laisser la raison, et voilà que je lave, je nettoie ces débris fantastiques... Regardez-les, ils nous surveillent. Vous avez vu leurs yeux ? J'ai vu les mêmes chez les affamés de certaines Compagnies.

Yeuse ne les regardait pas, extirpait les débris, la bouillie sanglante. Et peu à peu le wagon acceptait de reculer lui aussi. Ils gagnèrent ainsi quelques mètres.

— Si on leur lançait à manger en dehors des voies, ils dégageraient nos rails. C'est ce que nous voulons, n'est-ce pas ?

— Gaspiller de la nourriture pour ça ? Vous n'y pensez pas, ma belle. Je ne vous laisserai pas faire. Il faut les exterminer.

— Les rendre enragés ?

— C'est ça, jusqu'à ce qu'ils se jettent à l'aveuglette sur notre train et qu'on puisse en faire une hécatombe. Il faut liquider les vieux avant de nous occuper des jeunes là-bas dans la porcherie dont nous parlait Sala.

Elle ne trouva d'autre réplique que celle de remonter dans le wagon et il la poursuivit jusqu'au bas de la porte :

— Votre boulot n'est pas terminé, revenez.

— Quand nous aurons transporté des vivres sur les quais, là-bas. De la farine, du sucre, de la poudre de lait et de la viande séchée. Nous avons des stocks pour des années à nous trois.

— Qui vous dit que nous n'allons pas être bloqués ici des années ?

— Nous en deviendrions fous.

— On s'habitue à tout.

Puis il haussa les épaules :

— C'est bon, envoyez les caisses pendant que je surveille le coin et dites à Enrique de ne plus manœuvrer si la chaleur n'est pas trop

intense à l'avant.

Enrique répondit que le brasier s'éloignait un peu et qu'il pouvait tenir. Yeuse apporta les caisses qu'Engol ouvrait avant d'aller les déposer sur un quai, franchissant deux voies doubles pour l'atteindre. Pendant ce temps elle surveillait les Garous toujours massés à une vingtaine de mètres. Ils suivaient les allées et venues de l'homme avec attention.

— C'est trop, dit-il.

— Il faut les rassasier.

— C'est pour leurs bébés monstres...

Il continua de transporter les sacs de farine, de sucre, de lait en poudre, les viandes séchées, les quartiers de baleine et de morse.

— Je suis certaine que si on laissait le wagon de marchandises sur place, ils nous laisseraient aller.

— Vous êtes folle ?

— Non. Ils ne veulent que manger, pas autre chose.

— Ce sont des cannibales.

— Faute d'une nourriture abondante...

— Allez dire ça à Enrique... Ça suffit maintenant. On va nettoyer encore un peu... La femme chèvre est coincée sous le boggie avant. Il va falloir la découper pour le libérer sinon il continuera à patiner.

Elle dut tirer sur les pattes laineuses pour dégager le haut du corps qui devenait féminin à partir de la taille, avec des seins un peu flasques et des côtes saillantes sous une peau grumeleuse.

— On va pouvoir remonter à bord.

— Ils n'ont pas bougé, dit-elle. Pourtant ils savent que nous avons disposé des vivres... Peut-être pensent-ils à un piège. On a dû souvent leur en tendre dans le Grand Nord. Vous savez qu'il existe une sorte d'entente entre les Roux et eux ?

— Vous ne m'étonnez pas, fit Engol. C'est la même engeance.

— Comment pouvez-vous ?...

— Vous aimez ces espèces d'humanoïdes velus ? Pas moi. Je n'ai jamais pu les voir. Dans ma Compagnie d'origine ils étaient nombreux, trop nombreux. Ils ne vivaient que de mendicité...

Dans ce qu'on appelait la Z.O., la zone occidentale où des Roux convertis à une certaine forme de civilisation avaient créé une nation, Lien Rag avait acquis la conviction que des Garous cohabitaient en secret avec les Hommes du Froid mais n'en avait pas eu la moindre preuve. C'était là-bas que Lien s'était rendu compte que le mot « Ragus » donnait « sugar » à l'envers et que certaines tribus de Roux appelaient tout ce qui était bon, heureux, agréable : sugar. Cette coïncidence l'avait profondément bouleversé. Pour les Garous, un ami de Lien Rag, le métis Skoll, lui avait laissé entendre qu'il en existait dans le nord de la Z.O. et qu'ils les protégeaient. C'était tout.

Elle se souvint que Lien Rag affirmait que le mot « ragus » était gravé au fer rouge dans la chair des Garous, mais ici elle n'avait rien constaté de semblable en dégageant leurs restes de sous les boggies.

Engol remonta à bord et ils refermèrent la porte arrière. Enrique commença de reculer et les Garous ne bougeaient toujours pas.

— Attendons, décréta Yeuse. Ils finiront par comprendre que nous leur avons offert à manger.

Tout en les surveillant, elle songeait toujours à la Z.O. où les Roux évolués avaient créé un laboratoire de la mémoire collective de leur peuple. Par des recherches nombreuses, précises et méticuleuses, ils essayaient de reconstituer leur histoire, espérant ainsi remonter jusqu'à leur origine mystérieuse. Lien Rag avait pu assister à quelques travaux, participer à des expériences d'interrogation sous hypnose de très vieux individus, mais il avait dû s'en aller ensuite sous crainte d'être expulsé. Les maîtres de la Z.O. désiraient rester dépositaires de leurs découvertes généalogiques.

— Ils ne se décident pas, grognait Engol. Qu'est-ce qu'il leur faut, du poulet ?

— Nous en avons aussi de congelé, dit-elle.

— Manquerait plus qu'on leur en donne.

Ils regardaient vers les provisions et soudain une femelle partit à quatre pattes vers l'autre quai. Impossible de voir à quoi elle ressemblait mais Yeuse lui trouvait l'allure d'une antilope d'autrefois, sauf qu'elle n'avait pas de cornes et que sa tête était vaguement celle d'un chien. Elle traversa les rails et aborda les provisions avec prudence, en fit deux fois le tour, s'assit sur son derrière et tendit une patte.

— Elle a une main à l'avant... Enfin une sorte de pince préhensile... Elle attrape un bout de viande et le renifle... C'est peut-être une sacrifiée pour tous les autres... Merde...

La femelle emportait la viande et courait sur trois pattes, traversait les rails en sautant, passait entre leur train et le groupe des siens, se dirigeait vers l'autre côté.

— Vers la nursery, bien sûr, il fallait y penser.

Il paraissait mécontent.

— Ça y est, c'est la ruée.

Ils se lançaient tous vers la nourriture et bientôt il y eut des nuages de poudre de lait, de sucre et de farine mais la voie était libérée pour le moment.

— Vas-y, Enrique.

La loco recula sans mal avec son wagon jusqu'à l'endroit où ils avaient abandonné le wagon d'habitation, mais celui-ci avait été pillé et entièrement dévasté.

Il n'en restait que les membrures les plus résistantes.

De plus, il gênait pour continuer leur marche arrière.

— Et si on le pousse, il va patiner à nouveau. Il faut aussi aller débayer là-dessous, annonça-t-il à Yeuse.

CHAPITRE VI

Lorsqu'il avait décidé de repartir vers le Sud, Fri lui avait proposé de faire une partie du voyage avec lui. Il connaissait des combines pour trouver des places dans un wagon de marchandises. Gus accepta tout en restant extrêmement méfiant. Si c'était un Tarphys, il le découvrirait vite, mais Fri, avec ses cinq doigts pour les deux mains, ressemblait bien à un traîne-wagon minable, et d'ailleurs il n'aimait qu'une chose dans la vie, se soûler avec un mélange de bière de soja et d'alcool de riz. Après quoi il dormait douze heures sans se soucier de Gus.

Il leur trouva une place effectivement, dans un wagon transportant des moutons sur quatre étages. Les bêtes étaient forcées de se tenir couchées et il fallait passer d'une cage à l'autre pour leur donner à boire et à manger.

On les embaucha tous les deux pour la nourriture et une couchette dans un coin. Ils devaient conduire les moutons jusqu'à Mozambic Station, sur le Kerguelen Network.

— Je connais, dit Gus.

Fri aussi connaissait.

— On en a pour un mois au moins. Mais on risque de trouver mon vieux copain Move. C'est son coin par là-bas et il pense que sa station-fantôme qui est aussi la tienne se situe dans les parages.

Ils comprirent vite que leur voyage ne serait pas de tout repos. Il fallait nourrir quatre cents moutons, les abreuver au prix d'une gymnastique de dix à douze heures par jour, et vivre dans le fumier qui s'accumulait sur le plancher, dégringolant en chapelets innombrables des cages suspendues. Il faisait chaud dans le grand wagon, si chaud qu'ils vivaient nus en permanence. Fri trouva le moyen de leur rapporter de l'argent en vendant le fumier dans les cross stations où ils attendaient d'être aiguillés sur une autre direction. Le wagon changeait constamment de convoi et parfois l'attente durait une semaine. Des serristes achetaient le fumier par draisines entières.

Gus empilait les dollars et Fri les bouteilles thermos de bière et d'alcool de riz. Il ne dessoûlait pas de vingt-quatre heures quand ça le prenait et Gus se tapait tout le travail, voltigeant dans les hauteurs, abasourdi par les bêlements, le cœur soulevé par les fermentations du fumier et celle du suint. Ils avaient le droit de tuer quatre agneaux pour leur nourriture du voyage mais ils préférèrent les échanger. Ils ne supportaient plus le mouton.

— À Mozambic, c'est une star station de huit branches... Huit réseaux, mon salaud... Ça, c'est une station... On y trouve de quoi s'amuser... Et de quoi survivre... Là-bas les gens se baissent pas pour un billet d'un dollar et j'ai travaillé aux ordures avant qu'on les congèle. Même avec ce qu'on laissait, les Roux pouvaient s'en fourrer jusqu'à la glotte.

Gus profitait de ses instants de repos pour lire ses deux ouvrages, le *Catalogue des Cités Mirifiques* et surtout les *Mémoires d'une femme de langue française* qui provoquait toujours chez lui l'impression d'avoir absorbé une drogue. Cette lecture le rassurait, le rendait euphorique, l'entraînait dans un monde à part, mais les retours sur terre étaient toujours difficiles.

Fri s'en rendit compte.

— On dirait que tu t'envoies en l'air avec une saloperie... Il y a quoi dans ce bouquin ?

Gus secoua la tête :

— T'inquiète pas, ce n'est pas ce livre qui est responsable mais mon état général. C'est comme des crises. Je perds conscience du présent.

— Moi je pense que c'est ton bouquin et je suis pas fâché de pas savoir lire. J'ai essayé de regarder tout à l'heure quand tu étais dans les vapes... C'est pas compréhensible pour moi. Toutes ces lettres qui dansent. J'ai même l'impression qu'elles s'effacent parfois.

Gus ne répondit pas. Il l'avait remarqué aussi, il pensait que l'intensité du regard du lecteur provoquait l'apparition nette de certains passages importants. Mais alors il était dans un tel trouble qu'il oubliait au réveil ce qu'il avait lu et pourtant il avait la certitude que sa mémoire s'enrichissait de notions nouvelles. Par exemple, il arrivait à lire et à comprendre plusieurs centaines de mots français puisque le livre comportait des notes abondantes écrites dans cette langue.

— Si on allait aux moutons, sinon ils vont bêler, nous rendre fous.

Le premier qui ressentait une sensation de faim ou de soif se mettait à bêler et tous les autres suivaient. Dans ce wagon clos, c'était presque terrifiant, et il leur arrivait de sortir sur les quais, à l'arrêt, pour leur échapper.

Le wagon se traînait lentement vers le Sud et ils attendaient avec impatience le Réseau du Capricorne où ils seraient attelés à un train de marchandises allant jusqu'à Mozambic Station.

— Le *Catalogue des stations mirifiques*, ta Concrete s'y trouve-t-elle ?

— Oui, mais les récits me paraissent exagérés, voire mensongers.

Il lui lut celui de Mervil l'aventurier. Fri l'écouta avec une émotion qui tourna à l'extase et entraîna la naissance d'une larme qui roula dans ses rides crasseuses :

— Ça, c'est beau... C'est le paradis... Ah ! dites donc, les amis, je veux vous accompagner, moi... Move ne refusera pas. Et toi tu veux de moi ?

— J'en sais rien, dit franchement Gus. Ce ne sera pas une partie de plaisir et Mervil a certainement tout imaginé.

— Tu veux dire qu'il ne serait jamais allé là-bas ?

— Non, jamais... Il devait tenir le récit de quelqu'un d'autre et il a tout enjolivé.

— Et les autres histoires ?

— Elles sont plus crédibles, surtout celle des chasseurs de phoques et de l'ethnologue qui s'intéressait à une tribu de Roux qui récoltait du sel sur la mer intérieure, où se trouverait Concrete Station.

— Ça doit valoir le coup d'être vu.

En attendant, ils durent repartir dans les hauteurs avec les bidons d'eau, les bottes de soja séché et distribuer la manne pour faire taire le troupeau.

— Dans une semaine on pourrait leur dire au revoir à ces foutues bêtes. Une chance qu'on a eue avec des pertes réduites... Moins de deux pour cent... Si je savais que l'acheteur ait accepté une tolérance supérieure, j'en vendrais bien quelques-uns, mais comment savoir ? Ce salaud est foutu de ne pas nous accorder la moindre prime.

Ils atteignirent Mozambic Station un soir où les vents de l'Antarctique se déchaînaient. Des congères géantes accouraient de l'horizon et on disait qu'un énorme iceberg menaçait la station, mais personne ne savait où il se trouvait.

CHAPITRE VII

Bien qu'elle ne l'eût avoué sous aucun prétexte, Ma Ker fut satisfaite de voir Jdrien revenir avec le dirigeable. Il la rejoignit dans son bureau dès que l'aéronef eut été treuillé au sol.

— Vous allez assister à cette opération sur les lignes arrière sibériennes ?

— Je me dois d'y aller... Je vous invite, si vous voulez. Nous allons essayer d'interrompre l'acheminement du matériel de laboratoire. Jelly panique de plus en plus et, désormais, elle a accentué son repli. Nous ne sommes pas loin des cent mètres jour.

Elle passa une main tavelée et ridée sur son visage las.

— J'ai l'impression qu'elle va acquérir une telle vitesse que plus rien ne pourra l'arrêter. Des kilomètres cubes de protoplasma, des millions de tonnes de gélatine... Comment voulez-vous arrêter ça ?

— Vous allez commettre un acte inutile. Les Sibériens finiront par l'emporter. Vous devriez vous installer dans le Sud, utiliser *Soleil du Monde* comme porteur, en le remorquant avec d'autres dirigeables.

— Ce serait un acte de bon sens mais mon collectif pense différemment. Ils ont tous envie de voir les parachutes de nos troupes de choc se déployer au-dessus des Sibériens. Alors ils se sentent forts, supérieurs. Mais je suis d'accord, les Sibériens iront jusqu'au bout et nous n'avons que le temps de nous replier.

— Je veux embarquer dans le prochain dirigeable qui se rendra auprès de mon demi-frère.

Elle tressaillit :

— Vous voulez l'affronter ?

— Il est temps que nous nous rencontrions. À Hot Station nous avons mal débuté l'un et l'autre. Peut-être sommes-nous chacun la moitié d'un seul être capable de faire la synthèse entre deux mondes antagonistes.

Elle lui tourna le dos, le trouvant trop naïf, trop idéaliste pour que cela soit vraiment l'expression de sa sincérité profonde.

— La marche du monde est irréversible, dit-elle, et vous ne serez jamais qu'un incident infime. Que représente la période actuelle de trois cents ans de glaciation, à peine un trait de l'épaisseur d'un cheveu dans toute la chronologie des événements. Qui s'en souviendra dans mille ans ?

— Elle se prolongera encore pour laisser à mes frères Roux le temps de s'acclimater.

— Vous ne voyez pas qu'ils sont anachroniques ? Capables de vivre dans le froid, mais avec un vide intellectuel irréparable qui les empêche de progresser. Ne me parlez pas de Z.O. où quelques milliers ont réinventé une vie sociale proche de la nôtre... Sans les métis, qu'en serait-il ?

— Comme vous êtes dure, sans indulgence...

— Quand ils se réfugient près d'une station c'est pour s'enivrer, avaler des thermo-hormones qui leur permettront de se débaucher avec ceux du Chaud. Il n'est pas possible de défendre ces tribus qui errent sur les glaces... Combien sont-ils ? Mettons deux ou trois millions... Mettons dix... Nous sommes huit cents millions d'humains qui ne pouvons plus vivre dans ce froid... De toute façon la température remonte et nous avons capté des informations scientifiques d'une radio panaméricaine qui annonce qu'en certaines régions le thermomètre ne descend plus en dessous de moins vingt-huit degrés. Vos amis trouveront toujours de quoi survivre dans les pôles.

— Des réserves ? Vous voulez les isoler ? Comme autrefois les Indiens, les Esquimaux, tous ces peuples différents qui gênaient par leur vitalité et leur indifférence pour un certain progrès ? Demandez à vos huit cents millions d'hommes s'ils veulent renoncer à la vie actuelle pour un Soleil dont la plupart n'ont même jamais entendu parler. Demandez-leur s'ils acceptent les fissures des banquises, la remontée des eaux, la boue, les brouillards, pour une génération ou deux. Sitôt apparu, votre Soleil disparaîtra dans les brumes perpétuelles, et seuls les sommets des montagnes émergeront. Oh ! vous pensez que dans la Sun Company vous serez des privilégiés, vous et votre poignée de Rénos ? Vous n'êtes que quelques milliers alors que si vraiment on admirait vos théories vous devriez être des millions.

Quelqu'un entra en courant. C'était un jeune garçon revêtu de fourrures :

— Ma Ker, elle accélère drôlement ! J'ai marqué le protoplasma avec ma teinture rouge que vous m'avez donnée et déjà on ne voit plus la tache.

Ils se précipitèrent et Jdrien enregistra mentalement le désarroi profond de la bête qui s'en allait, glissait sur la banquise, fuyant sa

propre dégénérescence et sa mort.

— Cela signifie un kilomètre par vingt-quatre heures, déclara d'une voix ferme Ma Ker, et sa vitesse va encore s'accélérer, peut-être décupler, se multiplier très vite par cent.

CHAPITRE VIII

Un peu avant la nuit, ils avaient en partie nettoyé les rails, Enrique ayant remplacé Yeuse qui surveillait les Garous depuis la guérite installée sur le toit du tender.

Elle les voyait charger les dernières provisions et les emporter en direction de la nursery. Ils disparaissaient à travers les débris fumants des wagons, puis le dernier quartier-convoi encore debout.

Engol et Enrique remontèrent dans la loco et au bout d'un moment celle-ci commença de reculer, tamponna avec légèreté leur ancien wagon d'habitation. Il consentit à rouler et elle estima que, si tout allait bien, dans moins d'une demi-heure ils repasseraient le sas de Gravel Station et s'éloigneraient de ce lieu effrayant.

Était-ce ce qu'elle souhaitait dans le fond d'elle-même, cette fuite honteuse, sans avoir rien appris ? Ils pouvaient s'immobiliser en dehors de la station et rejoindre la septième pyramide de sable à pied. Mais comment creuser dans la glace épaisse qui la recouvrait, comment déblayer le sable sans l'aide de la locomotive ? Et la seule voie conduisant aux pyramides ne pouvait s'emprunter qu'au centre de Gravel Station, là où se trouvait l'aiguillage principal.

Elle ne regardait pas en arrière lorsque le wagon dérailla, se mit en travers et bascula soudain sur le côté.

Enrique eut beau renverser la vapeur, ils poussèrent la voiture jusqu'à l'aiguillage de sortie où elle s'immobilisa.

Quand Yeuse se retourna, la première chose qu'elle vit fut le cuveau en bois qui servait de baignoire dans sa salle de bains à l'ancienne. Intact, il roulait sur le quai avec ses cercles de cuivre. Il oscilla sur le rebord du quai, hésita puis tomba sur la voie où il éclata. Il y avait d'autres objets qui jaillissaient des entrailles du wagon, mais le sort du cuveau l'attrista et elle y vit le signe que leurs difficultés n'étaient pas résolues.

— Vous n'avez pas vu qu'il allait dérailler ! hurla Engol la prenant à partie.

— Je surveillais les Garous.

— Ils sont en train de s'empiffrer et se moquent de nous. Vous avez vu les dégâts ? On n'en sortira pas, cette fois.

Le bras articulé de manutention se trouvait couplé à la machine, et il aurait fallu faire pivoter la loco, le tender et le wagon de marchandises pour l'utiliser.

— Vous deviez surveiller la manœuvre ! hurlait Engol en pleine crise de rage.

Elle préféra ne pas répondre, descendit de son perchoir. Enrique faisait une figure longue qui annonçait le pire. Il ne regardait pas Yeuse, comme si lui aussi la jugeait responsable.

Elle descendit avec lui pour juger des dégâts.

— L'aiguillage est coincé par le bogie. Jamais on ne parviendra à le dégager à la main.

Le chauffeur regardait autour de lui, essayait de se faire une idée du réseau intérieur de Gravel Station. En multipliant les manœuvres, on devait pouvoir présenter l'avant de la loco face au wagon renversé et, après l'avoir découpé au laser, en déplacer les morceaux sur les quais voisins.

— Il faudrait traverser les ruines incendiées des quartiers, dit-elle. Ça flambe encore et ce ne sera possible que dans vingt-quatre heures au moins.

— D'ici là ils reviendront.

— Nous leur donnerons à manger.

— À ce rythme..., commença-t-il de dire.

— Je sais. À ce rythme nous n'en avons pas pour dix jours. Et à condition de les rationner. On nous avait parlé de trente habitants dans cette station au maximum. C'était le chiffre des *Instructions Ferroviaires*, et en fait nous pensions qu'ils n'étaient plus qu'une poignée. Il y a trois fois plus de Garous et peut-être autant de... petits dans la nursery. S'ils ont faim ils nous harcèleront. Nous avons besoin de quarante-huit heures de répit pour les manœuvres compliquées. Il n'y a qu'à les gaver sans lésiner. Qu'une fois leurs petits contents, ils puissent aussi s'en mettre plein le ventre.

Mais quand elle soumit cette proposition à Engol, il lui jeta un regard méprisant :

— Vous avez trouvé ça toute seule. Pour les gaver il faut pratiquement vider la moitié du wagon.

— Je sais.

— Sans savoir si nous réussirons.

— C'est certain. Nous devons partir en patrouille, dresser une carte du réseau intérieur de Gravel Station, savoir où passer, vérifier les aiguillages, les plates-formes tournantes.

— Tout doit être bloqué, rouillé, saccagé, plein de merde. Vous

allez pelleter la merde ?

— Je l'ai déjà fait, dit-elle.

— Arrêtez, murmura Enrique, arrêtez. Il ne sert à rien de crier ainsi...

La nuit venait encore plus vite sous cette verrière encrassée de l'intérieur, surchargée de glace de l'extérieur. Les seuls endroits encore éclairés étaient ceux où elle avait cédé. Ils devaient perdre encore seize heures et les Garous auraient à nouveau faim.

Peu à peu, ils en vinrent à la perspective d'une patrouille de nuit, quelques heures avant l'aube. Avec de puissants projecteurs portatifs, plus ceux de la loco, ils pouvaient espérer visiter une partie du réseau.

À l'idée de se retrouver à l'extérieur, dans la puanteur constante des Garous, Yeuse crut qu'elle allait se révolter, dire non.

— Un seul doit rester, dit Engol. Un qui soit capable de surveiller la vapeur, les Garous, de tirer sur eux au besoin. Avec les infrarouges on peut surveiller leurs tanières, leur nursery. Il y a aussi les détecteurs thermiques. Pour l'extérieur il en faut deux. Il y a les projecteurs, les armes, le petit matériel de détection, il faut aussi relever le plan précis du réseau, les distances...

— Ça va, dit Yeuse. Comme je ne suis pas capable de m'occuper de la loco et des instruments, me voilà désignée d'office si je vous comprends bien.

Engol parut mécontent :

— Vous m'accusez de vous forcer la main ?

— Non, si nous sommes ici c'est à cause de moi, il est juste que je participe davantage. Mais vous n'étiez pas forcé de m'accompagner, même dans la perspective d'une meilleure position auprès du Service des Achats de la Compagnie de la Banquise.

— Je ne vous permets pas...

— Préparons notre sortie. Nous dormirons un peu avant. Je pense que vers dix-huit heures il n'y aura plus un Garou dans le coin. Ils ont besoin de repos eux aussi.

Leur patrouille dura deux bonnes heures et le constat fut assez cruel. À cause du quartier-convoi incendié, l'entreprise s'annonçait pratiquement impossible. Au départ ils avaient mal choisi leur voie, ignorant que celle-ci était bloquée par les maisons mobiles.

Ils découvrirent ensuite les aiguillages, les plates-formes tournantes qui leur auraient permis de manœuvrer sans peine. La plupart de ces dispositifs étaient encore utilisables. Engol les essayait systématiquement et sa rage froide ne faisait que s'accroître. Il était le premier responsable de l'incendie des quartiers-convois et devait reconnaître son erreur.

Yeuse découvrit la voie qui donnait accès aux pyramides de

sable et, dans le rayon de son projecteur, aperçut la plus haute, celle qui dissimulait peut-être la loco pirate de Kurts et éventuellement des documents sur Lien Rag. La glace qui la recouvrait était immaculée, ce qui était rare.

Ils rentrèrent le visage morose et, malgré le repas qu'Enrique avait confectionné, ne quittèrent pas leurs airs renfrognés.

— C'est fichu ou quoi ? demanda le chauffeur exaspéré par leur silence.

— C'est fichu, reconnut Engol.

— À moins d'attaquer les wagons incendiés. Avec le bras articulé...

— Il faudrait d'abord les découper. On ne peut utiliser le laser parce qu'il fout le feu et qu'il dépense trop d'énergie. On a des tronçonneuses électriques en réserve mais il faut qu'un homme les utilise.

— Je suis volontaire, dit Engol. Et si un Garou m'approche, je le partage en deux.

Dès l'aube il était au travail et les deux autres surveillaient les quais, Yeuse dans la guérite et Enrique allant et venant dans le petit convoi.

Engol travaillait dur, animé par la volonté de démontrer son efficacité, mais il lui fallut deux heures pour venir à bout d'un premier wagon. Il en restait encore une dizaine. Il remonta à bord noir de suie, arracha sa combinaison avec répugnance. Plus forte que l'odeur de brûlé, la puanteur fauve des Garous envahissait la cabine de conduite.

Enrique manœuvrait habilement le bras de manutention et, avec méthode, il déplaça les morceaux de wagons pour les déposer sur les quais de part et d'autre.

Plus loin, un petit groupe de Garous surveillaient l'opération, ne devaient pas comprendre pourquoi les hommes cherchaient à aller dans cette direction, alors que la seule issue était derrière eux. Combien de temps faudrait-il à leur cerveau pour enregistrer le wagon renversé qui bloquait l'aiguillage de sortie, et comprendre que les Hommes envisageaient un circuit compliqué pour retrouver le sas ?

— Espérons qu'ils ne pourront jamais faire ces analyses et la synthèse finale, grogna Engol.

Ensuite ce fut le tour d'Enrique. Mais quand vint la nuit, il n'avait pas tout à fait débité son wagon. Et les Garous devenaient si nombreux qu'il dut se replier à l'intérieur de la loco.

— Ils ont faim, dit Yeuse.

— Demain suffira, répliqua Engol.

— Et s'ils arrivent à percer la citerne d'huile ?

Depuis le wagon de marchandises ils leur lancèrent de la viande, des plaquettes d'aliments concentrés et très énergétiques. Un

projecteur illuminait le quai mais les lycanthropes attendirent que le tas soit haut pour venir y puiser.

— Les salauds, râlait Engol, ils nous forcent à donner le maximum.

— Demain ils nous ficheront la paix.

— Rien n'est moins sûr, répliqua-t-il à Yeuse.

Lorsqu'elle décréta qu'elle voulait participer au tronçonnage, ils haussèrent les épaules, mais lorsqu'elle précisa que c'était tout de suite, dans la nuit, ils ne voulurent pas la laisser sortir. Elle dut protester, les accabler d'injures et finalement les menacer de sanctions futures.

— N'oubliez pas que le Président Kid m'a donné les pleins pouvoirs à bord de ce train.

Elle travailla trois bonnes heures, baignant dans la mauvaise transpiration qui ruisselait dans sa combinaison trop étanche. Ces combinaisons, même sophistiquées, avaient toujours des défauts, et lorsque l'évaporation de la sueur se faisait mal, on baignait dedans. En ce moment ses pieds étaient dans plusieurs centimètres d'un liquide corrosif qui irritait ses orteils. Elle dut abandonner pour éviter d'avoir la chair à vif. Elle avait achevé le travail d'Enrique et celui-ci débaya les tronçons de wagon.

Mais les bogies avant lui donnèrent du mal. Ils étaient si lourds que la loco se souleva, de quelques millimètres seulement, mais ce fut impressionnant. Ses roues arrière avaient quitté les rails et ils eurent l'impression que la grosse masse allait piquer du nez.

— Dans ce cas on est fichus, dit Engol.

Enrique réussit à hisser le bogie sur le quai et tout rentra dans l'ordre. Ils avaient eu chaud.

— Il faudra les tronçonner aussi. On a une meuleuse spéciale.

Ils dormirent à tour de rôle, mais au réveil Yeuse dut soigner son pied droit profondément entamé. Elle avait laissé des traces de sang un peu partout dans son sac de couchage.

— Engol est au boulot, lui dit Enrique.

Elle s'en était doutée en entendant le bruit de la tronçonneuse électrique. Il avait déjà terminé un wagon et s'apprêtait à attaquer le suivant.

— Il faut qu'on en découpe au moins quatre aujourd'hui, le reste demain. Sinon on n'aura plus de vivres pour les tenir à distance. Même si on tirait dans le tas ils s'arrangeraient pour nous attaquer de nuit. Ils sont trop nombreux pour qu'on les liquide rapidement. Ils découvriront qu'avec griffes et dents ils peuvent attaquer, par-dessous, les planchers.

Engol revint et pendant qu'il se reposait et que Yeuse se préparait, Enrique commença de débayer. Cette fois il n'eut pas

d'ennuis avec les bogies qui étaient d'un genre différent, les précédents ayant servi aussi à la traction électrique.

Essayant de ne pas boiter elle monta dans la voiture et découpa une partie de la cloison, puis grimpa sur le toit pour terminer son sciage. Tout l'avant du wagon s'écroula sur le quai dans un nuage de suie qui la recouvrit toute. Sa nouvelle combinaison était noire et ils n'avaient pas assez de réserve d'eau pour laver leur linge.

L'odeur de brûlé ne dura pas assez longtemps pour couvrir l'odeur de porcherie des Garous. Yeuse la trouvait presque suave malgré son acidité. Mais en général c'étaient les relents de fumier qui dominaient puissamment.

À la fin c'était presque exaltant de travailler ainsi et la tronçonneuse électrique donnait un sentiment d'invulnérabilité. Pourtant il fallait surveiller ce fil qui la reliait au générateur de la loco.

À elle seule elle termina le wagon et retourna à l'abri. Engol la découvrit en train de changer son pansement.

— Que vous arrive-t-il ?

— Simple ulcération de la peau.

Il s'accroupit, saisit son pied avec une certaine douceur qui la surprit. Il l'examina, nettoya avec soin la chair à vif, lui passa la pommade avec patience. Yeuse en éprouva une gêne et un trouble. D'un coup elle avait l'impression que son pied blessé, sale, prenait un aspect érotique et elle essaya de lutter contre le désir que faisait naître le massage des mains d'Engol.

— Ça suffit, dit-elle brusquement.

Elle avait les jambes nues, le ventre à peine couvert d'un peignoir et ainsi, à genoux, il pouvait découvrir la jonction de ses cuisses masquant son sexe. Elle se trouvait dans le wagon de marchandises là où elle couchait dans un recoin. Il faisait un peu sombre. Là-bas Enrique grutait les morceaux de wagon qu'elle avait découpé.

Les lèvres d'Engol se posèrent sur son pied puis sur sa cheville.

— Laissez-moi, murmura-t-elle. Nous devons...

Sa bouche, sa langue mouillaient légèrement le côté de son genou vers l'intérieur et malgré elle ses jambes se dénouèrent.

Brusquement elle le saisit par ses cheveux bouclés et plaqua son visage contre son ventre dénudé. Elle jouit dans la minute qui suivit et lorsqu'elle ouvrit les yeux, Engol avait déjà disparu. Peu après, elle entendit le bruit de la tronçonneuse.

CHAPITRE IX

Gus avait loué un compartiment dans un traintel minable, pour Fri et lui-même. Son compagnon n'avait plus d'argent mais le cul-de-jatte voulait le garder à portée de sa main, dans l'espoir de retrouver ce Move qui en savait un peu plus sur Concrete Station.

La tempête se déchaînait depuis vingt-quatre heures et on parlait toujours du fameux iceberg de deux millions de tonnes qui arrivait du pôle pour pulvériser Mozambic Station. Mais en attendant c'étaient des congères géantes qui venaient s'écraser contre les installations de protection extérieures de la station. On avait placé là des sortes de brise-glace fixes, dont l'étrave en acier faisait éclater les masses compactes. Il y en avait plusieurs centaines alignées en quinconce.

— J'irai travailler au déblaiement du réseau, promettait Fri bien au chaud dans leur compartiment.

Il débouchait une Thermos de bière, en buvait deux gorgées et remplissait avec de la vodka.

— Ils payent bien. Ou bien je travaillerai aussi au sable.

— Quel sable ?

— Il faudra sabler le vieux réseau des Kerguelen qui n'est pas aussi moderne que les autres. La couche peut être si épaisse qu'il faudra racler.

— C'est vraiment du sable ?

— Sûr que c'est du sable. Il y en a des quantités à l'extérieur, d'autant plus qu'on n'en trouve plus facilement.

— Mais ce sable d'où vient-il ?

— Mais j'en sais rien, moi.

— Alors viens avec moi.

Furieux, Fri dut abandonner sa bière et le suivre sur les quais. Il n'aimait pas sortir avec Gus car tout le monde les regardait. Le spectacle d'un homme marchant sur ses mains était quand même rare.

Mais ce jour-là, à cause de la tempête, les habitants se massaient dans les quartiers sud pour suivre avec angoisse la course des grosses

congères. Certaines arrivaient comme de très hautes locomotives à pleine vitesse, et volaient en éclats sur les lames des brise-glace. Mais parfois une partie arrivait à passer et se fracassait sur la verrière épaisse de ce quartier.

Tout le monde guettait l'horizon dans la crainte de voir surgir la grosse masse de l'iceberg. Les petites stations au Sud le signalaient toutes, le suivaient dans sa formidable dérive.

— Il paraît qu'il prendrait la direction du Nord-Est. Dans ce cas on y échapperait.

— Oui, mais, il y a une sorte de masse de glace dans le coin qui peut faire dériver l'iceberg dans notre direction, fit remarquer un autre badaud.

— On se demande s'ils ne sont pas habités, dit une femme élégante. On m'a affirmé qu'ils étaient creusés de galeries où vivaient des Roux et que ceux-ci auraient le pouvoir de les diriger à leur guise.

On ne souriait même pas et plusieurs personnes assurèrent qu'elles l'avaient aussi entendu dire.

— Les tas de sable sont là-bas, dit Fri. Ils servent à amortir le choc des congères coureuses en temps ordinaire.

Le cul-de-jatte se dirigea vers l'Ouest et essaya de savoir d'où venait le sable. Il osa même pénétrer dans un bureau de la Traction, mais on le renvoya chez les Aiguilleurs où il n'osa cependant pas aller.

— Essaye l'entretien des voies, conseilla Fri, résigné.

Il connaissait l'entêtement de son compagnon et avait hâte de retrouver sa bière.

À l'entretien on considéra Gus avec amusement, puis quelqu'un consentit à lui dire qu'on avait stocké ce sable depuis des années.

— En telles quantités que nous sommes parés pour pas mal de temps. Il paraît d'ailleurs qu'on n'en trouve plus depuis que les nouveaux rails en fibres bactériennes font leur apparition, mais dans ce coin, et avec la Compagnie, c'est pas pour demain.

— D'où venait-il ?

— Je n'en sais rien... Attendez, je vais demander.

Un vieil employé se souvenait d'avoir vu des convois énormes qui amenaient le sable.

— Jusqu'à cent wagons remplis à ras. Fallait voir...

— Mais d'où venaient-ils ?

— De loin... D'une petite station minière, je crois... Il est possible que je retrouve le bordereau... Mais ça fait bien quinze ans qu'on a stocké tout ce sable. À vrai dire on ne s'en sert qu'après les très grosses tempêtes, comme celle-ci... Et il n'y en a pas trois dans l'année. Les autres c'est de la rigolade à côté. Aujourd'hui on prévoit des vents de quatre cent cinquante kilomètres heure.

Il était intéressé par le cul-de-jatte et alla dans plusieurs bureaux

à la recherche de l'information. Il revint en secouant la tête :

— On me parle d'une certaine Gravel Station, mais je ne trouve rien dans les *Instructions Ferroviaires*, comme si elle n'avait jamais existé. Et puis ce nom c'est peut-être une blague. Le sable pouvait venir d'un grand centre. Il faudrait peut-être chercher dans de très vieilles *Instructions Ferroviaires*. Sur l'ordinateur nous n'avons rien.

— Gravel Station, avez-vous dit ? Bien, je vous remercie.

— Invite-le à boire un coup en face, souffla Fri qui avait des usages et une grande envie de bière.

Le vieil employé accepta avec empressement, et bientôt Fri et lui furent de grands copains qui commencèrent à liquider un grand nombre de bières tandis que Gus rongea son frein et essayait de réfléchir.

— Pour les vieilles *Instructions*, répondit l'employé à moitié ivre à la question de Gus... faut aller aux Archives de la Compagnie, au centre de la station... Vous demanderez mon vieux copain Ben... Lui vous aidera. Apportez-lui une petite goutte à boire et ça ira tout seul.

Gus laissa Fri continuer à boire, abandonnant de l'argent sur la table, et prit une draine collective pour le centre ville.

Il trouva peu après les Archives et quand il demanda Ben on lui indiqua l'impériale du wagon. Il découvrit un très vieil homme en train de faire cuire un ragoût de poisson et de céréales sur un réchaud électrique.

— Je viens de la part de votre copain de l'entretien.

Il déposa le flacon de vodka à côté du réchaud et Ben eut un sourire radieux.

— Je cherche de vieilles *Instructions Ferroviaires*.

— Ça, c'est du domaine du possible, mais avant on va goûter à ce poison. C'est de la vodka de grains ? Parce qu'on trouve ici de la vodka de glycogène de phoque et c'est franchement dégueulasse, il n'y a pas d'autres mots.

Gus dut boire un coup puis Ben l'entraîna dans les rayonnages si encombrés qu'on ne pouvait s'y glisser de face.

— Mais dites-moi, de quelles *Instructions* s'agit-il ? Quels réseaux en particulier ?

— Les réseaux de la Dépression Indienne, dit Gus qui avait du mal à marcher sur ses mains dans cette accumulation de dossiers.

Ils atteignirent la partie réservée aux *Instructions Ferroviaires*.

— C'est un trésor, disait Ben, un véritable trésor. Songez que nous avons pratiquement la collection presque complète des *Instructions Ferroviaires* de la Fédération Australasienne depuis cent vingt ans. Vous rendez-vous compte ? Cent vingt ans. Il manque quelques ouvrages... Les directeurs qui se sont succédé ont toujours eu à cœur de reconstituer la collection et n'hésitent pas à payer très cher

les exemplaires retrouvés chez les brocanteurs, antiquaires et bouquinistes. Il y a même une collection de faux.

— Des faux ?

— Un escroc nous avait vendu la collection d'une année, l'année 2248 de l'ancien calendrier, et il a fallu qu'on retrouve l'un des authentiques pour découvrir la supercherie. Perte sèche de deux mille dollars.

Il désigna huit hauteurs de rayonnages :

— Voilà la Dépression. À raison de deux *Instructions* par an, vous avez de quoi vous occuper. Si seulement vous aviez un nom à me dire ? Un réseau, une voie secondaire ?

— Gravel Station. C'est tout.

— Évidemment. Ça ne me dit absolument rien. Gravel Station, dites-vous ?... Vous avez essayé avec l'ordinateur ?

— Ça n'a rien donné.

— Bah, c'est de la saloperie... Vous avez une quinzaine de grands réseaux à vous taper chaque année... Nous allons peut-être passer quelques mois ensemble. Comme c'est la saison des tempêtes, vous serez très bien ici. On n'entend ni le vent ni le bruit des congères géantes s'écrasant sur les brise-glace. C'est la paix, la sérénité, le travail tranquille. Je vais nous préparer un petit quelque chose car dans un moment vous aurez faim. Ces recherches, ça creuse.

Gus se força à sourire devant un humour aussi sympathique, mais au bout de trois heures il n'avait guère progressé et il retourna vers le bureau de Ben.

— Tenez, mangez. C'est une recette à moi. Du poisson frais qu'on pêche ici au fond des puits. Et les céréales sont de bonne qualité. Je suis très pointilleux sur la nourriture. Vous pourriez aussi coucher ici. Je le fais moi-même. J'ai aménagé un petit coin et justement il y a une couchette de libre.

— Il n'y a pas d'autres possibilités de retrouver ma station plus rapidement ?

— Si, dans le catalogue des activités commerciales et industrielles. On y fabriquait quoi là-bas ?

— Rien. On extrayait du sable.

Ben rajusta le lorgnon qu'il avait placé sur son nez pour trier les arêtes de son poisson.

— Du sable ? Mais voyons il y a des lustres qu'on n'importe plus de sable. Vous avez vu nos stocks à l'extérieur ?

Malgré ses affirmations, le vent secouait dur la verrière au-dessus d'eux et l'éclatement des congères leur parvenait en détonations sourdes. Ben devait être un peu dur d'oreille.

— Du sable. Où va-t-on trouver ça ?... Peut-être dans de vieux catalogues...

— On pourrait essayer ceux d'il y a quinze à vingt ans ?

— Terminez ce ragoût. Ensuite on boira une bonne ration de votre flacon. Vous savez, si vous voulez prendre pension ici je ne vous écorcherai pas. Une bonne couchette, une bonne nourriture et un compagnon pas trop pénible, pour deux dollars. Qu'en pensez-vous ?

Gus se demandait si Ben ne ralentissait pas ses recherches pour se faire un peu d'argent, et surtout pour avoir quelqu'un qui meublerait sa solitude.

— Je ne suis pas seul. J'ai un ami et nous sommes descendus dans un traintel. Je suis désolé.

— Ah, ça ne fait rien. Allons voir ces catalogues. Je les consulte souvent, c'est amusant. On trouve toutes sortes d'objets manufacturés ou des productions ahurissantes. Il y a par exemple une station qui dans le temps fabriquait des vêtements en peau d'homme roux, vous vous rendez compte ? C'était il y a soixante-dix ans et ces gens-là ne pensaient pas que les Roux étaient des hommes... Et une autre station avait organisé un train pénitencier pour les Compagnies qui voulaient se débarrasser de leurs condamnés. Toute une station transformée en prison, tous les habitants en geôliers...

Il trouva cependant assez vite le nom de Gravel Station dans un de ces catalogues mais soudain son visage changea d'expression :

— Je suis désolé, mon ami, vraiment désolé, mais regardez.

Gravel Station signalée dans le sommaire ne figurait plus dans la page indiquée. À la place il y avait un blanc.

— Je me souviens. Ce n'est pas tellement vieux. Les Aiguilleurs censeurs sont venus ici pour quelques rectifications. Vous les connaissez ? Certaines stations sont purement et simplement rayées des archives et des *Instructions* quand elles ont contrevenu sciemment à la loi.

— Les *Instructions* aussi ?

— Je le crains. C'est navrant. J'ignorais ce que ces censeurs avaient fabriqué. Je ne m'occupe pas d'eux. Je préfère ne pas avoir d'histoires.

— Me reste-t-il une chance dans les vieilles *Instructions* ?

— Ils ont dû y songer aussi. Vous savez, ce sont des gens très méthodiques. Ils étaient trois, deux hommes une femme, et ils sont restés une partie de la journée. Je n'ai même pas osé préparer mon repas et, pour une fois, j'ai dû aller déjeuner à la cafétéria, ce que je déteste.

Il paraissait consterné et Gus vit qu'il se creusait la tête pour lui venir en aide. Il s'enfonça dans la demi-obscurité des rayons, disparut comme avalé par ces tonnes de paperasses.

Lorsqu'il revint il tenait une sorte de dépliant plastifié de couleur bleue.

— Il y a une collection d'horaires ici. De toutes les stations de l'Australasienne. En principe la plus petite est signalée, même si elle se trouve sur une grande ligne où tous les convois ne s'arrêtent pas. Ces gens-là, les Aiguilleurs, n'ont pu les passer en revue et je pense qu'ils les ont oubliés. Mais ce sera un travail encore plus considérable qu'avec les *Instructions*, car évidemment l'ordre n'est pas alphabétique, mais dicté par l'emplacement sur la ligne ou le réseau.

— C'est toujours mieux que rien, fit Gus ragaillardi.

— Votre optimisme me réjouit ! s'exclama Ben. Et je vous aiderai. Je dispose de beaucoup de temps et j'ai l'habitude des noms de stations.

Lorsque Gus retrouva son compartiment, Fri ronflait, ivre mort sur le plancher.

CHAPITRE X

Si Enrique remarqua la modération d'Engol lorsqu'il s'adressait désormais à Yeuse, il fit celui qui n'en tirait aucune conclusion, et à son tour il descendit sur la voie pour attaquer le wagon suivant à la tronçonneuse. Il travaillait vite et bien, tandis que Yeuse montait la garde dans la guérite et que Engol patrouillait dans le train.

Elle n'osait plus regarder cet homme qui, en quelques instants, lui avait apporté un bonheur inattendu dans cette atmosphère animale de puanteur et d'horreur. Elle ne regrettait rien, mais ne savait comment allait se développer cette intimité qui avait fleuri alors que rien ne les y préparait. Ils se détestaient, se tenaient même en suspicion, et lorsqu'il avait examiné son pied, elle savait qu'il l'avait fait par crainte qu'elle ne se dérobe devant la tâche à accomplir. Et puis son geste d'inquisiteur était devenu caresse et elle avait une dette envers lui, ne savait quand la régler. Tant qu'elle serait débitrice, elle sentirait sa liberté d'action et de décision hypothéquée.

Lorsqu'elle l'entendit revenir, elle descendit de la guérite.

— Il faudra leur donner à manger sous peu, dit-elle.

Ils étaient face à face dans la minuscule coursive du tender, avec juste un hublot qui donnait sur le quai.

Impossible de voir si Enrique était menacé de là.

— Dès qu'Enrique remontera, dit-il.

Soudain elle commença de défaire sa combinaison sans cesser de le regarder et, lorsqu'elle gigota pour la faire tomber à ses chevilles, elle se contenta d'un petit sourire moqueur envers elle-même. Puis elle se retourna, se mit à quatre pattes et s'offrit en cambrant fortement ses reins. Durant une dizaine de secondes effroyables elle crut qu'il la refusait et, outre sa posture, éprouva une des plus grandes humiliations de sa vie jusqu'au moment où il pénétra assez brutalement en elle. De joie, de soulagement, elle se laissa émouvoir par ses coups de reins, connut à nouveau un plaisir qu'elle réussit d'autant mieux à lui cacher qu'il explosait en elle, l'écrasait

sauvagement au sol.

Elle se releva, se rajusta, suivit la cursive jusqu'à la cabine de conduite mais il planta ses doigts dans son épaule.

— Pourquoi ?

— N'est-ce pas équitable ?

— Non, pourquoi aussi bestialement ?

— Pour rester dans le ton, fit-elle comme si elle plaisantait, mais elle ne comprenait pas pourquoi elle s'était ainsi offerte comme une femelle garou, toute sa féminité ouverte, vulnérable comme jamais elle ne l'avait été avec un homme, pour la première fois.

— D'habitude, dit-il comme s'il avait la même suite d'idées qu'elle, d'habitude...

— D'habitude quoi ?

— Rien... Enrique...

La tronçonneuse s'était arrêtée et ils ignoraient depuis quand. Ils se précipitèrent mais virent le chauffeur qui grimpait sur le toit d'un autre wagon. Il les vit et hocha la tête, avec une certaine tristesse, comme si en sus de cet exil en dehors de la sécurité du convoi il comprenait qu'il était aussi exclu de leur nouvelle complicité.

Lorsqu'il revint, il avait mis en pièces deux wagons et il tint à manœuvrer le bras de manutention tandis qu'ils commençaient de sortir les vivres pour aller les déposer sur le quai de gauche cette fois-ci. Ainsi les Garous n'auraient pas beaucoup de chemin à faire pour venir chercher la nourriture. Ils trouvèrent des containers sans couvercle pour la farine, le sucre, le lait en poudre.

— Il y a aussi cette poudre de poisson, dit Engol. Il y en a des fûts entiers. Mais si on sort un fût ils vont le gaspiller.

— On pourrait en remplir quelques récipients pour commencer.

Lorsqu'ils remontèrent, elle vit qu'il était à nouveau excité. Elle réalisa qu'elle n'avait même pas vu son sexe, qu'il aurait pu aussi bien la tromper avec n'importe quoi, qu'elle s'était vraiment montrée animale.

D'ordinaire sa curiosité était plus exigeante et la vue avait beaucoup d'importance dans la satisfaction de ses fantasmes.

— J'aimerais me laver, dit-il soudain.

— Moi aussi. J'ai l'impression de puer.

— Non, dit-il, vous sentez très bon.

Elle rougit violemment et préféra s'en aller vers Enrique. À deux reprises elle avait failli tendre sa main vers la bosse de la combinaison de l'homme.

— Ne reste que cinq wagons, dit Enrique. On peut s'en faire encore un avant la nuit.

— J'y vais, dit-elle.

— Vous n'attendez pas qu'ils viennent prendre les vivres ?

— Non. Ils ne feront même pas attention à moi.

— Il n'y a pas que l'appétit alimentaire, dit-il de façon énigmatique tandis qu'elle enfila sa cagoule.

Cette réflexion l'encombra jusqu'à ce que le travail à faire devienne trop préoccupant. À tout moment on pouvait recevoir une partie du wagon sur la tête.

Se sentant regardée, elle tourna la tête vers la loco mais ne vit personne. Enrique était dans la guérite et regardait plutôt vers les Garous qui emportaient les vivres. Elle découvrit une silhouette entre deux maisons mobiles. Un Garou de taille moyenne qui se tenait sur ses pattes arrière. Un hybride de bouc et d'homme.

Animal jusqu'à la taille, puis homme jusqu'aux bras avec deux mains qui semblaient complètes, la tête avait une grossièreté effrayante. Un mélange de plusieurs espèces difficile à décomposer.

C'était lui qui la regardait. Tout de suite elle pensa qu'il avait flairé la femelle malgré la combinaison isotherme qui dissimulait ses formes. Depuis qu'ils séjournèrent dans la station, ils n'avaient jamais assisté à un accouplement. Les Garous étaient trop faibles.

Mais désormais ils mangeaient, sinon à leur faim, du moins régulièrement, et leur instinct génésique n'allait-il pas se manifester à nouveau ?

De même elle n'avait jamais vu de femelle pleine. Ni de mâle tendu. Et celui-là ne donnait aucun signe d'excitation. Son sexe était sagement enfoui dans les poils de son bas-ventre mais il la regardait.

Jdrien, métis de Roux, avait aussi un sexe gainé de fourrure. Elle l'avait élevé puis, dix années après la disparition de Lien Rag, était devenue sa maîtresse et longtemps elle avait rêvé chaque nuit qu'elle faisait l'amour avec lui.

Elle en avait presque terminé avec ce wagon qui ne tenait déjà pas debout et elle retourna vers la loco.

Engol la guettait et lui ouvrit la porte.

— Ça ira ?

Yeuse hocha la tête et se mit à dégrafer sa combi en commençant par la cagoule. Elle avait transpiré et n'aimait pas l'odeur qu'elle dégageait. Engol ne lui fit aucune observation, mais lorsqu'elle trouva Enrique dans l'étroite coursive elle vit ses narines palpiter sensuellement et il ne fit rien pour dérober son corps lorsqu'ils durent se croiser. Elle eut bien l'impression qu'il s'imposait, qu'il était dur.

— Excusez-moi, murmura-t-elle.

Dans le recoin du wagon de marchandises elle se dénuda entièrement, retourna la combi pour faire écouler la transpiration et la faire sécher. Elle passa un linge humide sur son corps mais cette toilette dérisoire n'atténuait guère son impression d'être sale et de sentir mauvais.

Soudain Engol fut là. Lui aussi avait ôté sa combi et apparaissait en collant sombre qui moulait ses jambes et son ventre. Il l'arracha avec véhémence et son pénis vigoureux parut sauter hors de sa coquille de protection. Yeuse ne voyait que lui dans un corps blanchâtre sans grâce, sans beauté particulière.

Elle se tourna, s'accouda à des caisses de viande qu'ils avaient tirées là pour dégager les fûts de poudre de poisson, et Engol se colla contre elle, de tout son corps.

— Jamais je n'ai éprouvé...

— Taisez-vous, dit-elle sèchement. Surtout pas de sentiments, je vous en prie. Baisez-moi vite. Nous ne devons pas nous attarder trop longtemps.

— Et si j'étais Enrique ? demanda-t-il.

Ce qu'il ignorait c'était qu'elle songeait à cette éventualité. L'harmonie de leur trio était certainement à ce prix dans des conditions aussi terribles.

CHAPITRE XI

Ils dormaient à tour de rôle mais les deux qui étaient couchés étaient prêts à se lever en cas d'ennuis ou de doute. Les Garous avaient emporté toute la nourriture et avaient dû s'alimenter convenablement, pensait Yeuse qui depuis la guérite observait les quais. Les projecteurs lui permettaient de voir un grand cercle autour de leur train. Mais elle devait souvent descendre pour aller jeter un coup d'œil à l'arrière du wagon de marchandises. Elle vérifiait les cadrans, l'écran radar et celui de l'infrarouge, la température de la nursery et des quelques silhouettes qui étaient difficiles à identifier. Elles ne bougeaient pas mais elles diffusaient un rayonnement. Donc c'étaient des êtres vivants.

Enrique vint la relever et but du café qu'elle avait préparé.

— Demain nous passons, dit-il d'un air sombre.

— C'est aussi mon avis.

— Ils sont calmes... Pour le moment.

— Tant qu'on les nourrit.

— La nourriture n'est pas tout.

Pour cette deuxième réflexion équivoque il prenait un air lointain et elle décida de lui faire avouer ses arrière-pensées.

— Que voulez-vous dire ?

— Je philosophe, c'est tout.

— Non, vous insinuez quelque chose. Comme si vous aviez un reproche à me faire.

Il se versa à nouveau du café, y fit tomber de la poudre de lait, étala du miel synthétique sur une galette.

— Si vous parliez franchement.

— Vous avez mis Engol dans votre poche ? Vous voyiez que ça tournait mal avec lui, et hop, d'un coup le voilà à vos genoux.

— Vous préférez l'animosité constante, entretenue stupidement ?

— Non, mais ce sont les plus hargneux, les plus emmerdants qui gagnent toujours. Avec Stewe c'était pareil. Il gueulait et lui était

mécanicien, moi chauffeur.

— Stewe est mort.

— Oh ! ça va... S'il avait gueulé plus fort qu'Engol vous auriez couché avec lui ?

— Certainement.

— C'est un petit calcul ?

— C'est ce que vous voudrez que ce soit dans votre petit cerveau étrié. Si vous avez des problèmes de sexe vous devez trouver le moyen de régler ça.

Il blêmit et serra les dents. Elle crut entendre une insulte mais peut-être se trompait-elle. Déjà elle regrettait sa réaction. Ce n'était pas ce qu'elle avait envisagé en cas de tension entre eux trois.

— Écoutez, dit-elle radoucie, je suis désolée... Mais j'ai sommeil... Je suis épuisée et je ne sais pas trop ce que je dis.

Comme il ricanait sans répondre, elle haussa les épaules et s'en alla. Dans son recoin du wagon de marchandises, elle essaya de dormir. Engol ronflottait pas loin d'elle et elle tâchait de trouver un moyen pour empêcher Enrique de s'enfoncer dans l'amertume.

Lorsqu'elle se réveilla il faisait jour et déjà la grue était en action. Elle déjeuna très vite. Engol attaquait un autre wagon tandis que Enrique déblayait le précédent.

— N'est-ce pas dangereux ? Nous étions convenu de démolir avant de déblayer.

— Engol l'a voulu et je ne fais qu'obéir. Vous êtes deux contre un maintenant, non ?

— Vous vous trompez. Arrêtez. Je vais appeler Engol.

— Il ne vous entendra pas avec le bruit de la tronçonneuse.

Mais elle insista jusqu'à ce que l'homme coupe le courant électrique.

— Ça ne risque rien et ça ira plus vite.

— Revenez, dit-elle. La sécurité avant tout.

Il partit hésiter puis hocha la tête. Il fit signe qu'il revenait vers la loco.

— Comme ça il sera bien à l'abri, votre copain, dit Enrique.

Elle faillit hurler d'exaspération.

— Vous croyez que c'est au nom d'un sentiment personnel que j'ai agi ainsi ?

— Comme si vous aviez des sentiments. Vous avez un corps et lui de quoi le satisfaire. Ça c'est pas du sentiment.

— C'est exactement ce qu'il faut dans les circonstances actuelles, dit-elle avec calme.

Puis, après une seconde d'hésitation, elle ajouta sans que sa voix tremble :

— Vous aussi vous avez de quoi me satisfaire. S'il ne s'agit que

de cela je suis consentante.

Enrique tressaillit, tourna la tête comme horrifié :

— Vous vous rendez compte de ce que vous venez de dire ?

— Oui, je viens de vous proposer que nous nous isolions tous les deux quelques instants. Vous n'êtes pas d'accord ?

CHAPITRE XII

La tempête paraissait s'installer. Trente-six heures que les vents polaires soufflaient et que des congères de plus en plus hautes se ruaient vers la station. On n'avait plus aucune nouvelle du monstrueux iceberg qui menaçait Mozambic. Il se disait que plusieurs stations avaient été rasées et le Réseau du 40^e était en partie détruit, et certainement inutilisable pour des mois. Il reliait le sud de l'Africana à la province panaméricaine de l'Antarctique.

Dans la nuit une énorme congère explosa sur les étraves des brise-glace mais, fractionnée en une demi-douzaine de masses de plusieurs dizaines de tonnes, elle vint pulvériser toute une partie de la verrière sud.

Gus dormait lorsque la sirène d'alarme retentit. Il se leva dans l'obscurité, le courant électrique étant coupé, essaya de secouer Fri pour lui demander où il avait mis la lampe de secours, mais son compagnon refusa de se réveiller.

Dans le traintel c'était l'affolement et il s'abstint de sortir dans la courative, de crainte qu'on ne marche sur ses mains. Il se contenta d'écouter les cris et les explications qu'un homme donnait d'un ton véhément.

— Tout le quartier est envahi par une poussière de glace de deux mètres au moins. La porte du sas de l'Est est bloquée. La lumière et le chauffage sont interrompus. Nous risquons de geler dans nos compartiments.

Gus commença de s'habiller chaudement, et faute de sortir Fri de son ivresse le recouvrit de fourrures. Il réussit à trouver la lampe de secours et se rendit compte que le hublot de leur compartiment était en dessous de la couche de glace. Une chance qu'il n'ait pas explosé.

Il se recoucha en restant attentif aux allées et venues extérieures, aux conversations. Peu à peu les voyageurs du traintel se calmaient et essayaient de s'organiser.

L'endroit était rien moins que luxueux et ne logeait que des gens

habitué à affronter depuis toujours les éléments. Il y avait des chasseurs de phoques, des pêcheurs, des trafiquants pratiquant la Dépression Indienne pour vendre et acheter. On parlait de déblayer la glace lorsque la verrière serait colmatée, mais avec des vents encore à deux cent cinquante kilomètres heure, aucune équipe ne pouvait travailler à remplacer les vitres et les montants.

Dans Mozambic Station la température descendait très bas et ce quartier, surtout habité par des gens modestes, allait devoir supporter ce froid durant plusieurs jours. Gus pensait à l'offre de Ben qui, là-bas, au centre de la station, devait dormir comme un bienheureux parmi ses archives.

Le jour finit par venir et les vents parurent se calmer, c'est-à-dire qu'ils descendirent en dessous des cent cinquante kilomètres heure. Gus put enfin sortir dans la coursière sans risque de se faire piétiner. On avait une vue du désastre depuis le sas de l'Est.

— Ils vont pouvoir occulter la brèche, lui dit le gérant du traintel qui servait les déjeuners dans le compartiment spécial. Que prenez-vous ?

— Impossible de sortir ?

— Tout est bloqué, sauf le téléphone. On va pouvoir chauffer car j'ai une installation autonome qui vient de se mettre en route. Mais je vais devoir augmenter les prix pour compenser.

Plus tard Gus essaya de téléphoner au vieux Ben des Archives, mais tous les appels aboutissaient à un central où on lui demanda si c'était une urgence. Il raccrocha.

Fri s'éveilla vers midi et parut insensible au désastre qui régnait, à l'agitation des voyageurs. Il décida de prendre un bain, trouva l'eau trop froide, reprocha à Gus de l'avoir abandonné toute la journée de la veille :

— J'ai trouvé de l'embauche pour le sable.

— On ne sablera pas un réseau en partie détruit.

— Dans ce cas j'irai travailler sur les voies, dit-il avec philosophie.

Lorsque le gérant vint chercher Gus parce qu'on le demandait au téléphone, il crut à une confusion. Mais c'était Ben qui l'appelait.

— J'ai une priorité, dit-il d'une voix essoufflée.

— Vous avez trouvé quelque chose sur Gravel Station ?

— Non, pas encore, mais quelqu'un est venu me demander si je connaissais l'homme qui marchait sur ses mains.

— Un Aiguilleur ?

— Non, je ne pense pas. Il n'en avait pas la morgue. Un rat, un rat d'entrepôt affamé avec une moustache gluante et un regard qui coule de chaque côté d'un grand nez pointu. Vous avez déjà vu un énergumène pareil ?

— Que lui avez-vous dit ?

— Que vous n'aviez fait que passer après avoir consulté quelques *Instructions Ferroviaires*. Il n'a pas insisté. À la vérité je me suis rendu compte que Gravel Station était l'objet d'une circulaire confidentielle datant de plusieurs mois. Je suis peut-être l'un des rares à faire attention aux circulaires. Mais elles ne font que me passer sous les yeux, font le tour des services avant de disparaître dans les classeurs de la direction. Cela m'est revenu dans la nuit. Mais impossible de me souvenir ce qu'elle racontait.

— Confidentielle, avez-vous dit ? Qui a pu la lire ?

— Les chefs de service... Hum... Je n'en ai pas l'air parce que je suis seul sans personne sous mes ordres, mais je suis un chef de service et la circulaire a donc traîné quelques instants sur mon bureau, le temps que je la lise. C'est toujours ainsi. Il est interdit de la reproduire ou de prendre des notes. Vous la lisez simplement tandis que le porteur attend dans votre bureau.

— Quel porteur ?

— Dans ce cas-là c'est toujours un Aiguilleur de petit grade mais ce sont les plus imbus de leur caste.

— Et vous ne savez plus ce qu'elle disait ?

— Hélas non. C'est pourquoi je vous disais en début que je n'avais rien de neuf.

— Les autres chefs de service sont-ils susceptibles de vous renseigner à ce sujet ?

— Il est interdit de discuter d'une circulaire confidentielle. En général elles émanent de la direction fédérale des réseaux dont nous dépendons. Avant d'appartenir à la Compagnie du Mozambic, je suis d'abord un fonctionnaire fédéral, et si j'allais trouver mes collègues ils me suspecteraient immédiatement d'avoir une idée de derrière la tête. Je réfléchis au moyen de retrouver ce texte mais ce sera ardu...

— À quoi servent des circulaires que vous ne pouvez pas étudier plus longuement ?

— À marquer notre subconscient. C'est ainsi que les Aiguilleurs conseillés par des psy placent des interdits en nous. Et ça marche. La preuve, il a fallu que j'en rêve cette nuit pour vous avouer que j'avais lu le nom de cette station quelque part. Sinon j'aurais continué à garder le secret à mon insu. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— J'essaye. Vous êtes en quelque sorte conditionné par la terreur que vous inspirent les Aiguilleurs ?

— À proprement parler ce n'est pas de la terreur, mais une sorte d'imprégnation. Nous n'appartenons pas à leur caste, donc nous sommes suspects. Chaque quinzaine nous devons assister à ce qu'ils appellent une remise en question. Nous devons faire l'autocritique de notre service, démontrer notre fidélité et notre conscience

professionnelle, promettre que nous saurons respecter le secret professionnel.

— Et vous acceptez de... trahir ? demanda Gus après un regard circulaire pour bien s'assurer que personne n'écoutait.

— Je suis fatigué par cette tension perpétuelle, par cette impression de n'avoir jamais agi en toute liberté. Quand je vous ai vu arriver sur vos mains, j'ai eu l'impression que tout basculait dans mon univers. J'ai su que vous veniez de très loin pour avoir un renseignement et je crois que j'ai eu honte de ma rigidité administrative. J'ai eu une nuit peuplée de cauchemars et de plus j'ai fini par entendre la tempête, surtout les explosions de ces congères. Vous voilà isolé pour un bout de temps mais je vais quand même travailler pour vous. Ne me rappelez pas, ce serait mal interprété ici. C'est moi qui vous téléphonerai.

La coursive et le sas étaient remplis de voyageurs regardant une loco brise-glace en train de débayer les voies et les quais. Toute une foule de travailleurs suivaient avec des pelles et des pioches et Fri s'enflamma quand il les vit :

— Il va y avoir du boulot pour moi. À ce soir.

Mais il dut attendre pour sortir que le sas soit enfin dégagé. Gus retourna dans son compartiment, hésita entre le *Catalogue des Cités Mirifiques* et les *Mémoires d'une femme de langue française*, opta pour ce dernier. Puisqu'il devait attendre au moins jusqu'au lendemain à cause de cette coulée de glace, autant se réfugier dans un autre univers. Dès qu'il commença de lire, le miracle habituel se produisit et bientôt il fut ailleurs.

Fri le trouva complètement hébété le soir en rentrant, et dut lui apporter du café et lui jeter de l'eau glacée au visage pour le faire revenir à lui :

— Tu finis par me donner une trouille bleue, et si je ne me retenais pas, j'enverrais ce livre aux ordures.

— Surtout ne t'avise pas de le faire, grinça Gus, sinon tu y resteras.

— C'est juste une blague, mais tu m'impressionnes... Mais je t'envie aussi. C'est comme une drogue puissante et je regrette de ne pas savoir lire. À part te donner des rêves agréables ça t'apporte quoi, cette lecture ?

— Plus que tu ne penses. Je sais par exemple que je viens de très loin, à travers une famille qui existe depuis des siècles.

— Ça veut dire quoi très loin ? Pour moi la Transeuropéenne d'où tu dis arriver c'est déjà bien loin.

— C'est autre chose... C'est peut-être l'éternité... Je viens du temps ou peut-être de l'espace.

— Quoi, quel espace ?... Ça veut dire quoi, l'espace ?

— Tu crois qu'il n'y a rien au-delà de ce ciel croûteux ?

Fri lui jeta un regard de travers :

— Dis donc, toi, tu serais pas un Réno, avec tes conneries ? Tu vas peut-être me parler d'un truc... le sal... le sul... Enfin quoi, tu vois ce que je veux dire ?

— Le Soleil ?

— Ouais, peut-être... Cette saloperie qui un jour a failli faire fondre la banquise ? Il y a peut-être quinze ans... Non dix-sept ans... Je sais plus avec ce changement de calendrier... Moi j'étais sur la banquise... Du côté de Kaménépolis... Je travaillais à la manutention dans la gare de marchandises... À cette époque je pensais avoir le statut de voyageur de la Compagnie, mais quand le truc a commencé, j'ai sauté dans le premier wagon de marchandises en route vers l'Est... On est passés de justesse, paraît. Le train suivant a disparu dans l'océan... Il y avait la bonne femme du Président, le Gnome qui dirige la Banquise... Si t'es d'accord avec ceux qui ont fait cette saloperie t'es plus mon copain, tu entends ?

— Je ne suis pas un Réno, dit Gus, t'inquiète pas. Tu as travaillé dur aujourd'hui ?

— Et c'est pas fini. Il y a des tonnes de glace à racler et à charger. On remplit des wagons-tombereaux qui vont la déverser au Nord, sur un réseau qui a pas été touché. Ensuite je vais travailler sur la verrière. Ils ont besoin d'équilibristes pour grimper tout là-haut malgré le vent.

— C'est dangereux, dit Gus.

— Oui, mais bien payé. Six dollars, plus les primes, plus la bouffe et même le dortoir si je veux, mais je préfère rester avec toi dans ce traintel. Et toi, que vas-tu faire quand tout sera dégagé ? Tu continues avec ta Concrete Station ? Pardon, avant il y a l'autre station... Tu as trouvé quelque chose ?

— Pas pour le moment, dit Gus, mais j'espère que ça va venir. Il sera temps que je quitte ce coin.

Ben rappela le lendemain matin très tôt :

— Partez très vite pour n'importe où. Mais écoutez ce que je vais vous dire, cherchez du côté du Réseau des Seychelles, ligne des Maldives.

CHAPITRE XIII

C'était le tour de Yeuse de sortir pour attaquer l'avant-dernier wagon à la tronçonneuse et elle commençait d'ajuster sa combinaison lorsque Enrique intervint :

— Non, laissez, j'y vais.

— Comment ? fit Engol. Tu en as assez fait pour aujourd'hui. Qu'est-ce qui te prend ?

— Il me prend que j'y vais, c'est clair, non ? Tu sais aussi bien que moi manœuvrer le bras de levage. Quand j'en aurai fini je me reposerai et tu débayeras.

Engol attendit qu'il soit sorti pour se tourner vers Yeuse :

— Il devient plus aimable ?

— Il a eu ce qu'il souhaitait, dit-elle tranquillement.

— Ce qu'il souhaitait... Non, tu as... ?

— J'ai. Notre solidarité était à ce prix. Il faisait la gueule, devenait amer. Il n'y avait aucune raison pour qu'il n'ait pas ce que tu as obtenu.

— Tu as couché avec lui ? Et tu dis ça avec une tranquillité... Sans regrets, sans remords... Mais j'ai toujours pensé...

— J'avais dit pas de sentiments, pas d'états d'âme... Nous sommes salement coincés, physiquement avec les Garous, moralement avec nos psychismes ébranlés par la situation.

Engol s'écartait d'elle, appuyait son front contre le hublot le plus proche.

— Que crois-tu que j'avais pour toi, de l'affection, de l'amour ? Tu mélanges tout. J'avais envie de faire l'amour...

— Moi ou Enrique c'est pareil ?

— C'est différent mais je suis satisfaite des deux. Si nous en restions là...

— Tu vas t'organiser comment ?

— Je n'aime pas le ton désagréable que tu emploies. Tout peut se passer normalement, simplement.

— Comme pour des animaux, comme pour les Garous ?

— Pour l'instant nous ignorons tout de leurs mœurs sexuelles. Nous baignons dans une animalité totale, et pour nous en sortir nous devons essayer de limiter les dégâts. La spiritualité, on verra plus tard.

Engol regardait Enrique qui dépeçait l'avant-dernier wagon. Comme s'il essayait de le haïr, et elle surveillait l'expression de son visage.

— Nous allons contourner tous ces quartiers-convois sur la droite, atteindre un premier aiguillage si mes souvenirs sont bons, dit-elle.

Il hocha la tête :

— Il y aura ensuite la plate-forme tournante. Ce sera l'endroit le plus dangereux. Nous devons dételer le wagon de marchandises pour faire d'abord tourner le loco, et les Garous vont peut-être réaliser qu'ils pourraient l'attaquer et se rendre maîtres de toute nourriture qui reste à l'intérieur.

D'après le plan qu'ils avaient dressé au début de leur séjour dans la station, ils se rapprocheraient alors de la septième pyramide et elle ne renonçait pas à l'idée de la visiter.

— Nous allons prendre des risques insensés, dit Engol. Il faut nous enfuir et revenir à la tête d'une expédition plus puissante. D'après ce que je comprends, le Président Kid n'a rien à vous refuser ?

— Il n'aura rien à nous refuser si je le lui demande, dit-elle sèchement. Que vous importe si j'ai ou non couché avec lui. De toute façon nous nous connaissons depuis toujours.

Enrique revenait vers la loco. Il était couvert de suie et visiblement exténué. Elle l'aida à se dépouiller de sa combinaison, la retourna pour la vider de la transpiration.

— Mettez-vous nu, dit-elle. Je vais vous laver, vous essuyer. Ce sera plus facile. Ensuite vous irez dormir.

Engol s'installa aux commandes du bras de levage et commença de saisir les morceaux de wagons entre les mâchoires du grappin articulé. Elle lavait Enrique en utilisant très peu d'eau, l'essuyait avec vigueur.

Il souriait avec une gêne visible.

— J'ai pensé à quelque chose en travaillant... Il faudrait essayer d'entasser quelques provisions dans le tender... Si jamais ils parvenaient à pénétrer dans le wagon de marchandises nous serions privés de nourriture, et nous ne tiendrions pas plus de quarante-huit heures dans ces conditions.

— Il n'y a pas de place, grogna Engol qui s'énervait avec ses manettes. De combien voudrais-tu que soit notre survie ? Une semaine, un mois ? S'ils arrivent à nous bloquer, ils ne nous laisseront pas une chance. Ils boufferont le contenu du wagon en nous gardant

en réserve, et ensuite ils nous donneront à leurs petits, là-bas, dans la nursery. Il faudrait entasser des vivres un peu partout et cela nous ne pouvons pas le faire. On peut toujours se nourrir d'huile de phoque : elle est très calorique même si elle pue atrocement.

— Question carburant, à condition de réduire nos besoins en chauffage et en électricité, nous pouvons tenir un mois, mais nous aurons juste assez d'huile pour rejoindre la ligne des Maldives.

— Où doivent nous attendre les Aiguilleurs pour nous arrêter pour insubordination.

— L'essentiel sera d'y arriver, dit Yeuse.

— Elle veut aller voir ce qu'il y a sous la grande pyramide là-bas, dit Engol.

Enrique enfilaient un survêtement chaud :

— C'est pour ça que nous sommes là, non ?

— D'accord, c'est le but de notre mission, mais devant le danger qui nous menace, il nous faut renoncer, revenir dans la Compagnie de la Banquise pour préparer plus soigneusement une autre expédition.

— Les Aiguilleurs ne nous laisseront plus revenir, dit Enrique. Nous les avons trompés une fois, mais on n'y arrive jamais deux. Je connais très bien la caste. J'ai souvent eu affaire à elle et ils n'acceptent jamais une défaite. Ils ont interdit Gravel Station et n'admettent pas qu'on passe outre.

Dans l'après-midi ils eurent complètement nettoyé le quartier-convoi et la loco put commencer à rouler en direction de l'aiguillage central.

Les Garous attendaient sur le quai où, la veille, ils avaient trouvé la nourriture et suivaient le départ de leur train sans comprendre.

— Nous aurions dû laisser des vivres, dit Yeuse. C'est stupide de changer d'emplacement, de les attirer dans notre sillage. Ils finiront par comprendre que nous avons une intention cachée, celle de repartir selon un itinéraire plus compliqué à travers le réseau intérieur.

— Je ne pense pas qu'ils aient la faculté de raisonner, dit Engol.

Les deux hommes durent quand même abandonner le convoi pour aller débloquer l'aiguillage. Il ne s'ouvrait qu'en partie et se coinçait. Ils découvrirent que de la glace s'était formée en couche épaisse.

Avant de repartir, Engol accepta de l'aider à décharger des vivres, des bidons de poudre de poissons qu'ils transvasaient dans d'autres containers, pensant que les Garous ne sauraient pas ouvrir les bondes.

Engol la coinça dans la semi-obscurité du wagon de marchandises et l'embrassa violemment sur la bouche, mordant ses lèvres avec une certaine cruauté.

— Tu me fais mal, se plaignit-elle.

Mais elle le sentait trop excité pour se refuser et elle le laissa disposer d'elle comme il le désirait, aussi bestialement que la première fois. Mais cela ne suffit pas à l'apaiser et il la saisit par les cheveux pour rapprocher son visage de son ventre. Elle se soumit en se demandant si cette attitude ne le rendait pas encore plus fou.

Bien avant qu'ils en aient terminé, les Garous arrivèrent et commencèrent de se gaver de poudre de poisson. C'était assez nouveau car au début ils songeaient surtout aux petits de la nursery.

Yeuse remarqua que les seins et les mamelles des femelles s'arrondissaient.

— Elles ont à nouveau du lait.

Enrique aussi l'avait remarqué. Il alla se coucher lorsqu'ils le rejoignirent, sans faire la moindre réflexion.

Mais dans la nuit, lorsque Engol vint la relever, Yeuse se glissa dans le sac de couchage du chauffeur qui se réveilla lentement sous les sollicitations répétées d'une main très douce.

CHAPITRE XIV

L'argent que lui avait rapporté le convoyage des moutons ne fut pas éternel, et il se retrouva sans un dollar en poche, dans cet énorme nœud ferroviaire qu'était Big Star Station sur le Réseau du 40^e Méridien, au nord de Mozambic Station, où justement débutait le réseau des Seychelles qu'il devait emprunter pour retrouver Gravel Station.

Après le coup de fil de Ben, il n'avait pas perdu un instant, avait payé pour qu'on le transporte jusqu'à la gare centrale, malgré la glace. Il avait laissé un mot à Fri mais ce dernier n'aurait pu l'accompagner faute d'argent et Gus en avait tout juste pour lui.

À cause d'une immobilisation forcée sur le 40^e, il avait dû faire face à des dépenses imprévues pour lutter contre le froid et la faim. Son express avait été relégué sur une voie de garage d'une misérable station perdue, en attendant que le réseau soit rouvert, à la suite d'un déraillement monstre. Les quelques habitants de la station profitèrent de l'aubaine pour vendre très cher aux voyageurs des bouillottes d'eau chaude et de la mauvaise nourriture.

Big Star Station, on disait plus communément Bigstast, c'était la grosse agglomération de transit de la Dépression Indienne. Toutes les marchandises de la planète s'y accumulaient, y étaient manutentionnées réparties dans les centaines de convois qui quittaient chaque jour la cité. Mais la plupart étaient aussi détournées, volées, gaspillées sans que les autorités de cette station franche y mettent le holà, trop heureuses de fournir sans risques de quoi occuper les traîne-wagons, les miséreux, les repris de justice qui arrivaient chaque jour plus nombreux. Après les marchandises c'était l'humain qui rapportait le plus. Hommes, femmes et enfants étaient l'objet d'un commerce fructueux. La main-d'œuvre bon marché était utilisée dans les docks et les entrepôts, on vendait aussi des esclaves à des représentants de petites Compagnies douteuses qui changeaient souvent de nom mais pas d'actionnaires. Enfin la prostitution de la Dépression Indienne

trouvait là d'importantes sources de renouvellement. Gus errait depuis le matin sur les quais immenses sans fin, à la recherche d'un travail. Il avait faim, trépignait d'impatience à l'idée d'échouer si près du but. Maintenant il savait où se trouvait Gravel Station. Il fallait emprunter le Réseau des Seychelles puis la ligne des Maldives. Mais désormais Gravel Station était rayée des cartes ferroviaires, des horaires et des *Instructions Ferroviaires* sur ordre des Aiguilleurs. Le motif ? On parlait d'une maladie terrible qui ravageait les habitants de la petite station, si contagieuse que le virus résistait à des froids extrêmes. On avait jugé plus utile de shunter la ligne à partir de Gen Station.

Le cul-de-jatte trouva enfin ce qu'il cherchait, un énorme pylône qui soutenait l'une des coupoles de la station. Il faisait quatre mètres de diamètre, se composait d'entretoises en diagonale, puis à dix mètres du quai se divisait en quatre branches plus fines, aériennes, dentelées pour supporter la coupole.

Gus commença de grimper avec ses mains en poussant des cris gutturaux et, au bout d'un moment, il y eut une vingtaine de personnes qui levaient les yeux pour suivre son escalade, ses balancements. Avec sa longue veste de fourrure il ressemblait à un animal et, au début, les spectateurs crurent qu'il s'agissait d'un singe échappé d'un train-cirque ou d'un zoo roulant. Il lui aurait fallu un bonimenteur pour attirer l'attention, expliquer ses acrobaties.

Lorsqu'il se jeta dans le vide d'une branche à l'autre il y eut des cris de frayeur, des applaudissements et une fois redescendu il n'eut qu'à ramasser les pièces qu'on lui jetait ainsi qu'un billet de deux dollars. Il avait gagné de quoi trouver une couchette et se nourrir, mais pas assez pour poursuivre vers Gravel Station.

Désormais il fut la grande attraction de Bigstast et, au bout de deux jours, il regroupait plusieurs centaines de spectateurs, qui ralentissaient la circulation sur les quais. Il était en train de ramasser sa recette, pas loin de vingt dollars, lorsque les miliciens ferroviaires lui demandèrent de les suivre. Dans leur draisine cellulaire s'ensuivit une discussion serrée et il dut leur abandonner le quart de sa recette. Ils lui demandèrent de limiter les exhibitions à une demi-heure par jour.

— Il y a d'autres pylônes, mon vieux, pas question de rester au même endroit.

C'est ce qu'il fit et il dut se déplacer en tramway pour rejoindre ses différents endroits d'exhibition. Mais un jour qu'il travaillait dans un quartier à l'Ouest, il aperçut les clowns d'un train-cirque voisin qui l'attendaient à sa descente. Il pensa qu'ils venaient lui chercher une méchante querelle pour avoir opéré dans leur zone, mais ils lui remirent un dollar chacun et l'invitèrent à venir voir Bibi, leur patron.

Bibi était un géant qui devait peser deux cents kilos et qui avec

son crâne rasé, ses moustaches très longues, elles descendaient en dessous de son menton volontaire, avait un air farouche que la douceur de son regard atténuait.

— Si tu veux, je t'engage. On te trouvera une peau de singe et tu évolueras parmi des vrais. On t'appellera le roi des singes et tu seras la grande attraction. Je te payerai quatre dollars chaque représentation mais tu seras nourri et logé. Seulement je veux que tu me signes un contrat d'un an.

Gus s'était hissé sur l'accoudoir d'un fauteuil et écoutait Bibi en silence.

— Tu ne dis rien ?

— C'est intéressant mais je ne peux pas signer pour un an. Pour un mois, d'accord.

— Et que feras-tu au bout d'un mois ?

— J'aurai assez d'argent pour continuer mon chemin. J'ai quelque chose à accomplir et rien ne m'en détournera. Voyez-vous, je suis né il y a quinze mois environ. Peut-être un peu plus, je n'ai pas eu conscience du temps qui s'écoulait, mais en tous les cas moins de deux ans.

Bibi s'esclaffa :

— Deux ans, mais tu en as plus de quarante.

— Je vais vous raconter.

Il parla de son amnésie et du seul bagage mémorisé qui lui restait : Concrete Station, Dépression Indienne.

— Et après de longues recherches j'en ai un troisième et je pense que c'est le bon.

— Tu peux me dire ce que c'est ?

— Une autre station : Gravel Station.

Bibi fronça la peau de son crâne rasé. Il n'avait même pas de sourcils et à la place c'était une barre de peau qui séparait son front de ses yeux.

— Tu ne pourras jamais aller à Gravel Station. Ce nom est rayé des cartes et même des mémoires. Il est devenu maudit et malheur à qui l'évoque. Tu ne sais pas ça ? Tu ne crains donc pas les Aiguilleurs, malheureux ?

— Oh ! si, dit Gus, et ils m'ont souvent cherché des histoires.

Bibi le regardait fixement et Gus sentait que le géant, par une étrange relativité des choses, se sentait très proche de lui, un nain, un simple tronc d'homme n'ayant que ses mains pour se déplacer.

— Tu cherches à rejoindre Gravel Station. Sais-tu que c'est aussi mon intention depuis quelque temps ?

— Vous pensez aussi que c'est de là qu'est parti le sable qui a servi à bâtir Concrete Station, la station immobile ?

— Arrête, je n'y comprends rien, à tes histoires. Le sable, le

béton, je m'en fous. Mais il y a une chose qui compte pour moi, c'est la prospérité de mon cirque, et je dois renouveler sans cesse les attractions. Vois-tu, je me suis installé définitivement dans cette station parce qu'elle change constamment au point de vue population, ce qui fait que chaque soir notre cirque est rempli et ce depuis des années. Mais viendra quand même le jour où il faudra tout chambouler, tout rénover.

Il se leva et malgré la hauteur de son wagon dut incliner la tête. Il prit Gus dans ses bras comme un enfant et sortit de son compartiment.

Avec un autre, Gus se serait senti diminué, traité comme un bébé, mais Bibi c'était autre chose. Sa sympathie pour les êtres disgraciés lui fut rapidement révélée au fur et à mesure qu'ils parcouraient le train-cirque.

— Voyageuse Mong, présenta-t-il après avoir frappé respectueusement à une porte.

Elle était allongée sur le côté, minaudait avec une bouche très petite.

— Voyageuse Mong est la femme la plus grosse du monde. Quatre cents kilos et des poussières.

— Quatre cent vingt-cinq kilos, voyageur Bibi, et j'espère bien atteindre les cinq cents l'année prochaine.

Ils se présentèrent devant une autre porte :

— Voyageurs David and David.

D'abord Gus crut que l'homme était seul tant qu'il ne se retourna pas. C'était un bicéphale. Il avait deux visages mais une seule nuque. Quatre yeux, deux nez, deux bouches.

— Enchanté, voyageur Gus, j'ai regardé par le hublot vos exploits et j'en ai froid dans le dos. J'espère que vous ferez partie des nôtres.

La tournée des compartiments continua et plus loin c'était voyageur Cobra, un être long, sinueux, avec des écailles sur une partie du corps et une petite tête triangulaire. Il ne parlait pas mais sifflait d'une manière menaçante. Mais quand les présentations furent faites il éclata de rire et promit à Gus de lui faire goûter sa cuisine.

Il y avait aussi voyageuse Dave qui avait trois jambes, et puis un certain M. Eloi.

— M. Eloi ? remarqua Gus. On ne dit plus « monsieur » depuis des siècles.

— Lui y tient.

M. Eloi était hermaphrodite et ne le cachait pas avec ses vêtements transparents. Il avait une grâce éthérée.

— Voilà quelques-uns de mes phénomènes, dit Bibi, mais tu n'as pas vu le plus extraordinaire, le plus effrayant.

Il le porta jusqu'au grand wagon du matériel et désigna une sorte de cube blanc :

— Un congélateur. Le seul peut-être qui existe dans la Dépression ou dans le monde. Et tu vas comprendre pourquoi.

CHAPITRE XV

Le tenant toujours sur son bras gauche, il ouvrit la porte de l'appareil puis dégagea une sorte de tiroir. Gus se pencha et découvrit un être enveloppé d'une couche de plastique. Il regarda la tête de chien, les bras humains avec des mains, le torse glabre puis le ventre poilu, les pattes arrière d'un chien.

— Un Garou, dit-il.

Bibi sursauta :

— On te l'avait dit.

— Jamais de la vie !

— Tu ne marques aucune surprise, tu n'éprouves aucune peur, aucun dégoût. Tu savais que je gardais ce cadavre de loup-garou dans mon congélateur construit sur mesure, sur mes indications, pour le conserver le plus longtemps possible ?

— Je n'ai jamais rien entendu de tel. Je sais que j'ai déjà vu des êtres semblables, beaucoup d'êtres semblables... Je crois même que j'ai dû vivre avec eux assez longtemps... Oui, je retrouve soudain des images, des sensations. Je crois même sentir leur odeur sauvage, très forte, insoutenable pour les hommes... Ils vivaient dans une tanière... C'était sale, gluant...

— Gravel Station.

Gus s'écarta pour le regarder. Comme un bébé regarde sa mère parfois avec étonnement :

— Quoi. Gravel Station ?

— Ils sont là-bas.

— Je n'y suis jamais allé.

— Que tu dis, que tu crois.

Il repoussa le tiroir, referma la porte et retourna à grands pas dans son compartiment. Après avoir délicatement reposé Gus sur les coussins du fauteuil, il fouilla dans un classeur, en sortit une poignée de grandes photographies et les approcha du visage de Gus :

— Regarde... Là ils sont quatre. Il y a des Garous de toutes

natures. Une tête d'âne, de chèvre, des corps de femme, une confusion incroyable comme si un dieu avait soudain été pris de folie et, après avoir écartelé des hommes, des femmes et des animaux, les avait rassemblés au hasard... Regarde... Ces photographies ont été prises d'un train que ces monstres attaquaient. Ils sont affamés et ils dévorent tout. Le gars qui les a prises est mort dans leur estomac... J'ai racheté cet appareil une fortune et voilà... Je suis le seul avec les Aiguilleurs à posséder les mêmes.

Gus les regardait les unes après les autres, revenant sur certaines.

— J'ai vécu avec des êtres semblables.

— Écoute, tu dois avoir raison, mais ce n'est pas Gravel Station car ils ne sont pas apparus tout de suite. Il n'y a pas plus de dix à douze mois qu'on en parle et il a fallu plusieurs attaques de trains pour qu'on shunte la ligne et qu'on isole la station. Tu sais ce que je crains ? Qu'ils soient tous morts. Je veux aller là-bas, en ramener quelques spécimens. C'est interdit par les Aiguilleurs, mais ici, à Bigstast, tout est possible avec de l'argent, tout. Ce sera mon attraction principale. Ne me regarde pas avec cet air de reproche. Je suis responsable de ce train-cirque et pour continuer à protéger, à nourrir la voyageuse Mong ou M. Eloï, je dois trouver toujours plus. C'est la loi du spectacle.

— Vous voulez aller là-bas ?

— J'y songe nuit et jour, je prépare même une expédition. J'ai le train, les hommes, la nourriture, mais ce que je ne sais pas c'est comment atteindre Gravel Station. Et une fois là-bas je n'ai plus envie de chasser le Garou, de le contraindre comme une bête sauvage, ça je ne pourrais pas le faire.

Gus comprenait ce sentiment en regardant la photographie d'une femelle à tête de femme, à corps de chienne et à pattes de chèvre.

— Mais toi tu peux m'aider... Je viens d'en avoir la révélation. Si tu as vécu avec eux tu peux te faire comprendre. Ils n'ont pas de langage, je sais, mais tu as été des leurs et je suis certain qu'à travers le brouillard de ton amnésie te reviendront les mots, les gestes qui conviendront.

Déjà Gus sentait monter comme un flot violent mais confus d'images, non même pas d'images précises, des lambeaux d'images comme ceux de photographies déchirées en petits morceaux.

— Nous partirons clandestinement. Tu iras à Gravel Station, tu verras ton sable, tes bétons, mais moi je verrai mes Garous et nous en ramènerons un maximum. Ici ils seront bien. Soignés, nourris, chauffés. J'ai le meilleur vétérinaire qui soit et je ne tolère pas les mauvais traitements. Qu'en dis-tu ?

Gus tressaillit, noyé dans ce flot ininterrompu de souvenirs

tronqués. Il voyait du feu, des visages, des gueules, des mains, des pattes, des cavernes, des gouffres, des nuits épaisses et des lumières insoutenables.

— Qu'en dis-tu ?

— Il faut aller là-bas, retrouver la ligne, établir un aiguillage, tromper les Aiguilleurs qui doivent surveiller cette portion de rails.

— Il y a deux stations désormais réunies par une ligne directe sans passer par Gravel comme autrefois. D'après mes renseignements la surveillance des Aiguilleurs s'exerce surtout du côté de Gen Station. Par contre, à Cross Bi Station, c'est plus calme. J'ai des cartes, des données. On peut acheter des complicités et ça je sais le faire.

— Il faudrait passer clandestinement.

— C'est faisable... Il y a un bout de l'ancienne ligne utilisée pour desservir une station fermière. L'Aiguilleur de Cross Bi Station accepterait de laisser passer un petit convoi qui livrerait des plants de soja. Il fermerait les yeux, ou plutôt ne se montrerait pas trop curieux pour le bordereau et le convoi inhabituel. En fait, d'ordinaire, il y a transbordement à bord d'un train loco appartenant à un transporteur privé. Lui aussi pourrait fermer les yeux.

— Ça va vous coûter cher, remarqua le cul-de-jatte.

— Très cher, mais des confrères à moi donneraient cent mille dollars pour un seul de ces Garous... Ne t'inquiète pas, je ne les revendrai pas à d'autres. Ils seront mon orgueil, feront de mon cirque le plus extraordinaire de tous les cirques. Tout était là...

Il désigna son crâne rasé.

— Mais j'avais besoin d'une étincelle. Tu es arrivé et c'est fait. Nous irons ensemble à Gravel Station et tu les verras, tes tas de sable.

Gus reprit les photographies. Une partie de son passé était là sous ses yeux. Qui était-il donc pour avoir vécu avec ces monstres ?

CHAPITRE XVI

Après des mois de négociations, les lamas du temple de Kendohar avaient accepté sa visite. Liensun, en apprenant la nouvelle, en aurait pleuré de joie. Il venait de franchir un grand pas pour le rétablissement de meilleures conditions de coexistence avec les lamas.

Il avait fini par découvrir que le nombre de moines vivant dans les temples accrochés aux fantastiques falaises était bien plus élevé que prévu, et que bon nombre de Tibétains décidaient brusquement, à tous les âges, de partir rejoindre ces religieux et de prier le restant de leur vie.

Avant de se présenter au bas de la falaise, Liensun avait fait parvenir de grosses quantités de cadeaux aux lamas et notamment des vivres, des objets usuels, de la bouse séchée, de la graisse pour la fabrication des chandelles et du beurre pour le thé.

Il dut marcher plusieurs kilomètres à la descente de son train, et tout au long du chemin les habitants l'accueillaient avec des clochettes, des cymbales et des tambours. Ensuite commença l'escalade du fameux escalier des mille marches, au bout duquel il trouverait un ascenseur archaïque fonctionnant avec des cordes faites de poils de yaks tressés. Lorsqu'il se vit seul dans la nacelle légère, il préféra fermer les yeux et ne les rouvrit qu'une fois sur la plate-forme d'accès. Les lamas en robe étaient là pour l'accueillir, mais le principal attendait dans son appartement du temple. On lui fit traverser ce dernier de part en part pour qu'il s'imprègne de sa spiritualité, de son atmosphère lourde en parfum d'encens et de mauvaises chandelles, le tout tandis qu'un gong invisible rythmait chacun des pas qu'il accomplissait. Lorsqu'il parvint devant le Grand Lama, il était impressionné et vaguement nauséeux à cause des odeurs. Et il savait qu'on allait lui offrir du thé au beurre rance et des galettes au lait aigre.

Le Grand Lama était un vieillard si maigre que des escarres marquaient la poussée des os sur ses épaules et ses genoux. Il portait

une robe qui laissait nus ses bras et ses jambes jusqu'à mi-cuisses.

Le Grand Lama le remercia pour les cadeaux et pour sa grande tolérance envers les religieux, puis on servit le fameux thé dans un saladier ou presque. Il allait devoir boire près d'un litre de cette eau chaude à peine parfumée où le beurre formait une écume écœurante.

— Frère Liensun, je vais bientôt mourir et je pense que ta venue dans ces vallées n'est pas fortuite. Tu es descendu des montagnes et tu ne t'es pas tout de suite imposé, contrairement à celui qui voulait ressusciter le Démon de Feu. Mais tu as fait venir ces mamelles volantes qui l'ont détruit. Désormais tu as un royaume. Que vas-tu en faire ?

— Je ferai venir les gens de ma race spirituelle, grand maître. Et puis nous travaillerons tous ensemble au bien commun.

— Tu ne dis pas la vérité, dit le grand maître sèchement. Toi aussi et les tiens songent au Démon de Feu. Il régnait jadis sur la Terre et le Froid qui est pur et juste l'a vaincu. Nous avons ici des manuscrits qui racontent la terrible lutte entre ces deux forces antagonistes. Helmatt avait des machines capables d'ouvrir dans le ciel une fenêtre où le Démon est venu grimacer et se moquer du Froid.

— Grand maître, il est certain qu'un jour le Froid s'apaisera et fera la paix avec le Démon de Feu... Tout indique que cette union arrivera inéluctablement. Les renseignements scientifiques que je possède disent que la température remonte d'un degré tous les six mois environ. Si bien que dans vingt-cinq ans nous pourrions nous retrouver au niveau zéro de la graduation Celsius.

— La science n'existe pas pour nous. Je vais mourir et je ne souhaite pas que tu règues seul ici car tu hâterais cette lutte contre le Froid. Et cela nous ne l'accepterons jamais. Aucun lama ne collaborera et tu ne réussiras en rien si tu les défies. J'ai tout prévu et si tu devais un jour contrevenir à mon testament, les Tibétains ne te regarderaient plus, ne te considéreraient plus. Toute la vie s'arrêterait dans les vallées.

— Vous avez laissé Helmatt agir contre le Froid.

— Nous ne luttons pas contre les fous. Ils sont sacrés et nous avons pensé que c'était une épreuve voulue par nos dieux. Toi tu n'es pas fou et nous lutterons contre toi.

Liensun sentait gronder en lui une colère folle. Il aurait aimé saisir ce vieillard, à peine trente kilos, et le précipiter dans l'abîme. Le voir s'écraser cinq cents mètres plus bas l'aurait vraiment satisfait. Il essaya de lire dans ce cerveau ennemi mais n'y parvint pas.

— Je connais tes pouvoirs, sourit le vieillard, et tu ne m'impressionnes pas. Si tu veux que tout aille bien dans ces vallées, il te faut faire une chose. Tu vas faire venir celui qui n'est pas l'ennemi du Froid. Il est le dieu de ce peuple qui vit dans les glaces et ne peut

aimer le Démon du Feu. J'ai parlé de ton frère. Lorsqu'il sera ici auprès de toi, nous aurons une garantie formelle. S'il ne vient pas, tu ne pourras pas rester très longtemps parmi nous. Ni toi ni tous les autres.

CHAPITRE XVII

À la nuit, ils avaient atteint la plate-forme tournante de la petite station. Ils avaient redressé des rails tordus par l'incendie des quartiers-convois, et Enrique avait fait avancer la loco avec d'immenses précautions, le déraillement de celle-ci pouvant entraîner des conséquences fatales. Mais enfin ils étaient devant cette plaque qui n'inspirait aucune confiance à Enrique.

Bien avant l'aube, éclairé par des projecteurs, il alla l'examiner pendant une bonne heure, revint le visage préoccupé :

— Elle est coincée. Il faut que je visite le cuvelage, et pour atteindre ce dernier, nous devons soulever une trappe en fer rouillée évidemment. Ce système de plaque est hydraulique. D'une part elle repose sur un pivot central, bien sûr, qui lui donne le mouvement, mais ensuite elle repose sur une nappe d'huile. Pour soulager le mécanisme.

— La locomotive de Kurts est vingt fois plus grande, plus lourde que celle-ci, et se trouve de l'autre côté, fit remarquer Yeuse. Si elle a pu passer, pourquoi pas nous ?

— D'après vous ça remonte à une dizaine d'années au moins, fit remarquer Enrique. Et il n'est pas dit que le passage d'une telle charge n'ait pas endommagé la plaque.

Avec le bras de manutention ils bataillèrent toute la matinée pour soulever la trappe, et finalement durent la découper au laser, pompant énormément d'énergie si bien qu'il fallut recharger les batteries pendant le reste de la journée. Cela signifiait une mise en pression élevée, un grondement insupportable de la chaudière et du générateur. Le séjour dans la cabine de pilotage devenait une épreuve pénible car la loco, trépignant sur place, engendrait des secousses continues.

— Je vais visiter le cuvelage. Le mécanisme qui lui aussi est hydraulique. Il doit être crevé et il faudra le réparer provisoirement.

Yeuse contemplait la grande pyramide sous laquelle, en

principe, aurait dû se trouver la locomotive pirate. Une voie y conduisait. Grâce à ses bogies perfectionnés, le monstre pouvait rouler sur une seule ou sur plusieurs voies. Le regard de la jeune femme alla jusqu'au sas qu'il avait fallu élargir pour laisser assez de place à la machine. Avec des jumelles elle découvrit les réparations de la verrière, de couleurs différentes. C'était un commencement de preuve. Un convoi exceptionnel était sorti de ce côté et, comme le terminus était le tas de sable recouvert de glace, elle pouvait espérer trouver ce qu'elle cherchait.

— On pourrait y aller à pied, fit Engol derrière elle, mais ce serait risqué. D'autre part détacher la loco pour aller là-bas, laisser le wagon de vivres me paraît hasardeux. Comment penses-tu faire ?

— À pied. Mais seulement quand nous aurons réussi à faire pivoter tout le convoi et que nous serons dans la direction du retour, pas avant.

— Dans ce cas je suis tout à fait d'accord. Mais nous aurons peut-être besoin de matériel pour forcer l'ouverture sous cette couche de glace.

— On a suffisamment de câble électrique pour tirer une ligne jusque-là-bas, dit-elle. Je pense que le sol doit être facile à trouver.

— Et si tout ce sable commence à crouler quand nous aurons dégagé l'entrée ?

— Je pense qu'ils avaient tout prévu et que le sable a dû être figé en surface.

— Un mausolée pour une locomotive, dit Engol sans ironie apparente. Ça me laisse rêveur et j'ai furieusement envie de voir ce monstre. Tu ne trouves pas que c'est assez symbolique et antiferroviaire d'avoir enseveli à jamais cette locomotive géante ? On peut se demander où sont ceux qui ont fait ça, comment ont-ils pu quitter cette misérable station ? Et le fameux puits de mine qui permettait d'accéder aux anciennes plages de sable pour l'extraction, où se situerait-il ?

— Je l'ignore. Je pensais qu'il était sous la verrière ou que du moins il existait un accès...

Enrique avait disparu dans le cuvelage et tardait à revenir. Les relations radio étaient impossibles pour l'instant et ils commencèrent par s'inquiéter. Engol se préparait pour aller le rejoindre lorsqu'il réapparut. Sa combinaison était tachée de graisse sur laquelle s'étaient collés des grains de sable.

— Je n'ai pas insisté car il est très abrasif et j'aurais pu percer ma combi. C'est plein de cambouis et de sable. Les convois transitaient par là... Un wagon à la fois et les employés ne devaient pas tellement faire attention, si bien que le mécanisme est complètement grippé. Il faudra le nettoyer, ressouder les conduites.

— On ne peut pas le manœuvrer à la main ?

— On le forcerait. S'il n'y avait que la loco avec son tender, ça n'aurait aucune importance. On y arriverait toujours, mais ensuite il faudrait continuer à faire tourner la plaque pour récupérer le wagon.

— Si on laissait le wagon ? proposa Yeuse.

— J'y ai bien pensé, mais imaginez que plus loin un aiguillage nous bloque. Pour des jours et des jours. Il faudrait nous partager en deux équipes... En trois. Un garderait le wagon nuit et jour, l'autre la loco et le troisième travaillerait sur l'aiguillage. Comment arriverait-il à le démonter, à soulever l'aiguille, la contre-aiguille, tout seul ? Il faut tout prévoir et tant que le wagon reste attelé c'est plus simple.

— Déjà que je déteste l'idée qu'on va s'en séparer pour faire pivoter la loco, dit Engol.

Le lendemain les deux hommes travaillèrent dur toute la journée pour dégripper le mécanisme, ressouder les tubulures, remplir ces dernières d'une huile spéciale qui ne risquait pas de figer. Par chance ils avaient plusieurs fûts d'huile de manchots et d'un additif qui pouvait supporter de très basses températures.

— Maintenant il faut vérifier l'étanchéité du cuvelage. Il est en plastique renforcé mais j'ai des doutes.

— Et si on ne le remplissait pas ? Le pivot central peut bien supporter un petit modèle comme le nôtre.

— Justement, le pivot, il est faussé, et je pense que c'est depuis le passage de la fameuse loco pirate. La plate-forme n'est plus horizontale et c'est très visible à l'œil nu. Plusieurs centimètres de dénivellation. Avec l'huile on peut rétablir le niveau et ce sera plus prudent.

Pendant qu'il faisait cette dernière vérification, Engol et Yeuse entassaient les vivres sur les quais. De la poudre de poisson, de la viande séchée, du lait, du sucre, de la poudre d'œuf également.

Ils travaillaient depuis une demi-heure et les Garous attendaient, sagement massés sur le quai parallèle.

— Ils sont très calmes, remarqua Engol. On a peine à imaginer qu'ils sont capables d'attaquer un homme, de le dépecer et de le dévorer. On dirait des animaux domestiques.

Et puis il parut soudain fasciné et Yeuse suivit son regard, et vit deux Garous qui s'accouplaient au milieu de la foule indifférente qui ne se poussait même pas. Une jeune femelle avec une tête de chèvre et l'arrière-train d'une femme se laissait prendre docilement par un être hybride, bouc et chien, sans rien de vraiment humain, sauf peut-être cette patte à vague apparence de main.

— Comment ces unions peuvent-elles être fécondes ? murmura Engol. Voilà le grand mystère de ces êtres.

Il se tourna vers Yeuse qui respirait plus vite. Sans même s'en

défendre, ils subissaient l'envoûtement que diffusait cette masse de monstres. Ils s'étaient habitués à la puanteur, à leur apparence effrayante, à leurs attitudes et jusqu'à leur obscénité. Yeuse se souvenait du scandale que provoquaient les Roux mâles dans les stations transeuropéennes, lorsqu'ils exhibaient leur membre en érection ou qu'ils prenaient leurs femelles à l'improviste. Personne n'osait plus lever les yeux et les parents entraînaient leurs jeunes enfants. Elle-même avait parfois éprouvé une certaine gêne devant ces scènes déformées par la glace recouvrant les verrières ou les dômes. Et cette déformation même ajoutait une aura hallucinante à cette copulation. Dans Gravel Station c'était l'animalité en direct, sans fard, sans possibilité d'y échapper. Engol et elle respiraient la même puanteur qu'eux, éprouvaient les mêmes terreurs, les mêmes pulsions brutales.

Yeuse rentra la première dans le wagon et Engol la trouva en train de se dépouiller de sa combi. Puis elle s'allongea à plat ventre sur un tas de couvertures.

Ils travaillèrent une bonne partie de la nuit. Yeuse aida au transport de l'huile destinée à remplir la cuve.

Celle-ci était à peu près étanche, pensait Enrique. De toute façon, il fallait la remplir pour voir. Car le passage de la loco obligerait le fluide à s'échapper s'il y avait fuite.

Le trio ne se lavait plus. Il ne disposait plus que de quelques centaines de litres d'eau. Impossible d'utiliser la glace polluée de la station pour refaire les pleins. Il aurait fallu sortir sur la banquise pour racler celle de surface qui était la congélation de l'humidité de l'air.

Yeuse se rendit compte qu'ils régressaient lentement quand elle vit manger les deux hommes le lendemain matin. Et elle-même n'était pas plus civilisée. Ils ne mettaient plus le couvert, puisaient dans une marmite centrale avec des cuillères. Depuis longtemps elle se rendait compte qu'elle ne sortait plus les fourchettes, mais que par contre le couteau devenait de plus en plus l'ustensile principal. Ils découpaient la viande sur le plastique même de la table rabattante, et elle se surprit à puiser avec ses doigts un morceau de lard dans la marmite de pâtes.

— On n'a perdu que quelques litres, annonça Enrique la bouche pleine. Ça devrait aller. On va amener la loco toute proche avec le wagon. Pour bien faire, faudrait passer en moins d'une heure. Moi je pilote, qui s'occupe de la plaque tournante ? C'est un peu dur. L'huile a du mal à passer dans certaines tubulures encrassées et faut aider le piston. J'ai démonté le maître-cylindre mais le piston manque d'étanchéité... Je pense qu'Engol pourra y arriver.

— Donc je surveille le wagon, dit Yeuse.

— T'auras qu'à rester à l'intérieur. Je ne pense pas qu'ils

attaquent mais on ne sait pas.

— Je crains que Yeuse soit trop indulgente avec eux, dit Engol sans acrimonie. Je te conseille de tirer sur le premier qui essayera de traverser les rails ou qui s'approchera sur le quai à moins de cinquante mètres.

— Pour l'instant il n'y en a pas un seul, fit remarquer Yeuse. Ils ne viennent que plus tard.

— Ils sont bien nourris donc ils bandent et s'ils bandent ils baisent sans arrêt comme des bêtes. On dit qu'un bouc, un âne, un chien peuvent le faire dix fois en un temps record... Ça doit fonctionner comme ça chez eux.

— Ça fonctionne pas mal chez nous aussi, dit Enrique en regardant la jeune femme.

Yeuse ne put retenir un petit rire puis elle se rendit compte qu'elle glissait avec eux sur une pente de facilité. Mais n'avait-elle pas souhaité qu'il n'y ait ni états d'âme ni sentimentalité ?

— Si on passe, on fait la foire, dit Engol. Mais pas dans la station. Dès qu'on en sera sorti on arrête le convoi en pleine banquise et on se fait la nouba.

— Pas avant d'avoir visité la pyramide de sable, protesta Yeuse faiblement, mais elle envisageait avec une certaine perversité cette fête qu'annonçait Engol, eut une vague prescience de corps entremêlés durant une seconde.

— On est d'accord pour les rôles ? Méfie-toi, Engol, le dispositif d'ancrage est déficient. Tu veilleras à ce que les rails de la plaque soient juste en face des autres. C'est au centième de millimètre près à cause de ce foutu pivot.

CHAPITRE XVIII

Yeuse s'attardait un peu trop devant le hublot d'où elle pouvait découvrir la plaque. Engol était dans le petit habitacle de manœuvre et avait l'air de peiner avec les leviers de commande. Elle ne voyait pas toute la plate-forme mais celle-ci commença de tourner très lentement. Il lui fallut près d'une minute pour que les rails se présentent dans l'axe de la loco et, à cet instant, elle dut redoubler de vigilance car Enrique descendit de sa machine pour vérifier la continuité. Ils bloquèrent la plate-forme et le chauffeur consentit à remonter à bord. Le wagon était dételé et Yeuse ressentit soudain une profonde terreur à la pensée qu'elle allait rester seule dans cette voiture. Elle vérifia tous les quais mais les Garous n'étaient nulle part. Du moins ils étaient invisibles. Peut-être occupés à s'accoupler, comme disait Engol, maintenant qu'ils n'avaient plus de problème de nourriture.

Comprenaient-ils que la manne journalière qu'ils distribuaient se trouvait dans le wagon ? Établissaient-ils le rapport entre lui et l'abondance qui leur était offerte ? Ils avaient bien essayé d'attaquer la citerne d'huile, mais celle-ci suintait depuis leur départ, se figeait à l'extérieur et leur flair développé avait dû les guider.

Quand elle vit le tender commencer de s'éloigner elle ferma les yeux, retint un cri de désespoir. Il lui fallut des secondes pour lutter contre elle-même et elle y vit le signe qu'elle devenait plus instinctive que raisonnable. Si elle s'était écoutée, elle serait sortie du wagon pour rejoindre Enrique ou Engol, n'importe lequel.

Son angoisse ressemblait tout à fait à une envie de faire l'amour.

Elle poussa un soupir de soulagement en voyant que le tender, donc la loco, étaient engagés sur la plate-forme. Qu'ils n'étaient qu'à quelques mètres d'elle.

Elle courut à l'autre bout du wagon pour voir si les Garous n'arrivaient pas sournoisement par-derrière, mais les quais et les voies étaient déserts. Cependant les débris des wagons qu'ils avaient empilés

sur d'autres quais, d'autres voies, arrêtaient le regard à une cinquantaine de mètres. Ils pouvaient se trouver cachés derrière ces amas.

Lorsqu'elle revint, elle passa dans le soufflet et put suivre la conversation entre ses deux hommes.

— Je t'assure que je n'y arrive pas et je ne veux pas forcer. La salope refuse de pivoter.

— J'arrive, dit Enrique.

— Tu laisses la loco seule ?

— Tu es à côté et Yeuse peut aussi la surveiller. Tu nous entends, Yeuse ?

— Parfaitement. Des problèmes ?

— Ça coince un peu mais rien de grave. Le niveau reste normal.

— Je surveille la loco.

Elle vit les deux hommes dans le petit habitacle et ils s'arc-boutaient sur les leviers.

— Ce putain de maître-cylindre ! Il faut aider le piston. La tige, là !

Ils durent la saisir avec leurs mains car soudain la plaque consentit à pivoter de quelques centimètres et ils accentuèrent leur poussée.

— Doucement, ça va, je vais remonter maintenant.

— Attends, je ne vois pas comment je peux arrêter le mouvement. Il y a quelque chose qui foire.

Yeuse gloussa nerveusement. Ça foirait tellement qu'elle vit le devant de la locomotive, le cercle de la chaudière, les projecteurs, la cheminée, le bras de manutention, tout cela lui faisait face et continuait à tourner comme un manège de gosses.

— Bon Dieu ! elle n'a pas croché !

— Je t'ai dit que l'ancrage est fichu. Il faut refaire un tour complet.

— Oui, mais il y a un endroit où ça coince.

— C'est à cause du pivot faussé et... Merde, j'ai l'impression qu'il n'y a plus d'huile !... Tu as vu la dénivellation ? Dix centimètres sur la droite.

La jeune femme dut faire un effort pour s'arracher à ce spectacle inquiétant et aller patrouiller à l'arrière du wagon. Il n'y avait pas de Garous en vue et elle avait même l'impression que l'air n'était plus chargé de leur puanteur. Elle s'habituaît, certes, mais tout de même finir par trouver que cet air-là était normal...

— Ça coince toujours.

— Il faut qu'on remette de l'huile, dit Enrique, sinon le pivot va se fausser encore plus et on ne pourra plus rien faire. Il faut que tu te cramponnes à ce levier tandis que j'irai chercher de l'huile... Yeuse, tu

nous entends ? Il faut de l'huile de manchot. Est-ce qu'une centaine de litres sont encore en réserve ?

— Je vais vérifier...

À cet instant il y eut un grand bruit et d'un coup la loco, leur loco, s'enfonça par l'arrière d'un demi-mètre et se mit à l'oblique.

CHAPITRE XIX

Porté comme un bébé par le géant, Gus visitait le zoo du cirque de Bibi. En trente années de recherches passionnées, ce dernier avait réuni de nombreuses espèces d'animaux rares.

— Ça, ce sont des chèvres et leurs petits sont des chevreaux. On n'a pas pris la peine de préserver cette race. Les éleveurs les craignent, ils préfèrent les moutons. La chèvre bouffe tout et il faut la surveiller.

Plus loin il y avait des singes, des chiens sauvages qui se différenciaient à peine des loups voisins.

— On en trouve des meutes énormes à la périphérie des stations. Ils disputent aux Roux les déchets. Ils pissent sur les blocs d'ordures pour faire fondre la glace et se nourrir.

Bibi continuait lentement. Appuyé contre son torse fantastique, Gus surprenait les battements de son cœur et avait l'intime conviction que le géant aimait les animaux.

— Des ânes. Des ânes à fourrure qui pourraient résister aux grands froids mais que la stupidité des Accords de NYST rejette dans l'inutilité. Je n'ai que ce couple et ils viennent d'avoir un petit.

Bibi sentit Gus tressaillir :

— Que se passe-t-il ?

— Les mamelles de l'ânesse... Je me souviens... Je me suis nourri ainsi... Dans le gouffre... J'étais faible... Une femelle m'a donné son lait... Mais elle avait une tête de femme... Une tête de femme avec une crinière de poils drus... J'ai encore le goût de son lait dans la bouche... Il coulait en moi comme une force vive...

— Tu prends de l'âge, Gus, tu prends de l'âge. Tu es né il y a moins de deux ans disais-tu, mais tu es en train de reculer encore le mystère de ta prise de conscience. Comment étais-tu arrivé dans ce gouffre plein de feu et de lumières ?

— Je ne sais pas...

Il demanda à la fin de la visite de retourner auprès du couple d'ânes. Le petit, sorti de son abri, tétait sa mère avec des

frémissements et le cul-de-jatte serait resté des heures devant ce spectacle.

Mais Bibi préparait leur expédition. Il envoyait des émissaires un peu partout, faisait aménager un wagon spécial.

— Il y aura des cages mais pour échapper à la curiosité des Aiguilleurs elles ne seront pas visibles. On va empiler les plants de soja. Le fermier qui est sur la ligne interdite est d'accord puisque nous les lui fournirons gratuitement. D'après lui, tout de suite après ses installations sous serre, la ligne est interrompue. Les Aiguilleurs ont fait venir une machine qui l'a arrachée sur un kilomètre.

— Un kilomètre ! s'effara Gus. Mais alors c'est impossible d'aller à Gravel ?

— Je suis en train de m'attaquer à la question. On fabriquera des rails sur place. J'ai acheté une souche de bactéries à fibres de résine. Il ne faudrait pas huit jours pour rétablir la ligne...

— Il ne faut pas huit jours pour livrer tes plants de soja. L'Aiguilleur de Cross Bi Station t'accordera un permis de quelques heures seulement.

— C'est prévu. On construit pour moi un wagon gigogne. Une fois dans l'exploitation agricole nous aurons deux convois. Enfin un wagon autotracté.

— Bien, dit Gus. Nous irons à Gravel, nous capturerons quelques Garous et nous reviendrons.

— D'abord tu iras à la recherche de documents. Tu espères trouver là-bas les archives de l'exploitation de la sablonnière pour suivre les circuits de commercialisation du produit... Mais d'accord nous reviendrons. Alors mes amis provoqueront un déraillement sur la ligne entre Cross Bi Station et Gen Station. L'Aiguilleur sera obligé de s'y rendre et nous passerons. Nous filerons sur la ligne des Maldives vers l'Est. Nous ferons un très grand détour pour revenir sur Bigstast.

— Tu as tout prévu.

— À peu près, mais il y aura des improvisations, c'est certain.

— L'Aiguilleur va compter le nombre de voyageurs dans le train.

— C'est exact. Mais nous deux serons cachés. Nous sommes trop voyants, mon vieux.

Il le souleva, le prit dans ses bras et alla devant un grand miroir dans son compartiment à coucher :

— Regarde, la Vierge des Néos et l'Enfant. Ils ont des statues dans ce goût-là. Nous nous planquerons, mon vieux.

— Nous resterons seuls, ensuite ?

— C'est ça, tout seuls.

— Pour capturer des Garous ? Des hybrides qui sont certainement dangereux quand on veut les priver de liberté... Je garde d'eux un souvenir de corps musclés, de dents inquiétantes, de griffes

acérées.

— Nous réussirons.

— Je ne te serai guère utile.

— Si. Tu peux grimper dans une verrière avec un filet et le jeter sur les Garous... Tu peux te faufiler là où je ne puis passer. Nous n'avons besoin de personne. Juste toi et moi. Et nous fouillerons partout pour retrouver ces archives, ces livres de comptes.

Gus devint soudain plus pâle :

— Si ce sont des livres de comptes en véritable papier. Les Garous issus de chèvres... Tu as dit qu'elles dévoreraient n'importe quoi.

— Espérons que non, fit Bibi.

Distribuant son argent sans compter, Bibi avançait à grands pas dans la réalisation de son projet. Mais chaque soir la représentation avait lieu devant une foule nombreuse qui envahissait très tôt les wagons amphithéâtres. Il avait fallu construire des voies en demi-cercle pour obtenir cet ensemble où quatre mille personnes tenaient à l'aise.

Et Gus dans sa défroque de singe avait un succès considérable. Il apparaissait sur piste en compagnie de quelques quadrupèdes dressés qui se livraient à des tours déjà très appréciés, et puis soudain le cul-de-jatte donnait l'impression de s'échapper. Il grimpait dans la mâture du cirque, sautait d'un trapèze à l'autre, s'y laissait glisser en direction de la foule des spectateurs qui s'affolait mais à ce moment-là il laissait tomber une pluie de bonbons en direction des enfants. Nul ne se doutait de la supercherie et dans la grande agglomération ferroviaire on ne parlait que du nouveau singe Gus.

À quelques jours du départ, le cul-de-jatte s'inquiéta :

— On ne me verra plus sur la piste et les Aiguilleurs risquent d'établir un rapprochement entre le Gus qu'ils pourchassent et ce faux singe. Il ne faudrait pas que cela nuise à notre entreprise.

— Je ferai annoncer que le cirque a revendu son attraction à une fête foraine itinérante.

Le wagon gigogne était très astucieux et c'étaient les magiciens du cirque, des gens habitués à tous les trucages pour leur art qui l'avaient conçu dans les moindres détails. Il y avait un wagon « contenant » et un wagon « contenu ». Le premier était de taille exceptionnelle, mais l'intérieur était calculé de telle sorte que le wagon autotracté se dissimulait à l'avant et sa taille était moitié de celle de l'autre. Grâce à des jeux de miroirs on avait l'impression que tout l'intérieur était aménagé en serre mobile.

— Nous sommes une société de production de plants qui livre à domicile en wagons spéciaux. Comme nous l'expliquerons à l'Aiguilleur qui dirige le poste de Cross Bi Station, nous effectuons une tournée de livraisons, et la femme de ce voyageur, Lizzy, n'est qu'un

de nos clients parmi une dizaine. Nos plants sélectionnés sont si fragiles qu'ils ne peuvent être manutentionnés normalement. D'après notre publicité nous nous chargeons aussi de la transplantation sur place selon les méthodes de la culture hors sol. Nous avons fait éditer une luxueuse brochure et tous les Aiguilleurs de la ligne en ont reçu un exemplaire. Nos plants ne peuvent subir aucun retard, aucune manipulation.

Installé à son bureau, Bibi ouvrit le dossier et lui tendit des croquis.

— Nous serons sous les plants, dans ces cuves qui contiennent les solutions nutritives. Truquées, elles aussi. Nous y attendrons allongés le passage du sas.

— Et si jamais il désignait quelqu'un pour nous accompagner jusqu'à la ferme de ce Lizzy ?

— Nous savons quelles personnes peuvent être éventuellement choisies. Aucune n'est de la caste et peut être achetée.

— Ça doit coûter une fortune.

— Une fortune, petit, une véritable fortune, mais le résultat sera fantastique.

À cette pensée le géant devenait encore plus haut, plus large comme s'il s'emplissait d'une joie qui l'engraissait à vue d'œil. Ses yeux brillaient, sa mâchoire inférieure se projetait en avant. Il devenait terrifiant de bonheur irradiant.

— Et toi tu auras toutes les données et tu pourras partir à la recherche de cette Concrete Station. Tu penses que ton passé t'y a donné rendez-vous ?

Gus ne pouvait pas répondre à ce genre de question. Tout ce qu'il savait c'est qu'il s'était retrouvé la mémoire décapée, avec ces deux seuls mots « Dépression Indienne » et « Concrete Station », et qu'il aura au moins, enfin il l'espérait, la solution de cette énigme.

— Tu n'as pas toujours vécu dans ce fameux gouffre aux Garous tout de même.

— Je ne le pense pas, dit Gus. Pour l'instant je n'ai pas le souvenir d'une continuité en compagnie de ces monstres. Je ne devrais pas les appeler ainsi car ils ont été bons pour moi. Peut-être parce qu'avec mon infirmité j'étais proche d'eux, que dépourvu de jambes je ne les inquiétais pas. À part la tétée que me donnait une chèvre garou, il n'y a pas d'autres incidents notoires.

— La vie devait être si monotone qu'elle devait te paraître unie, sans début ni fin, comme un présent qui se prolongerait indéfiniment.

— C'est peut-être ainsi, disait Gus.

— Nous partons dans deux jours.

CHAPITRE XX

La catastrophe s'abattit sur eux alors qu'ils ne s'y attendaient pas, dans Gen Station. Les Aiguilleurs effectuaient des contrôles sévères sur les convois empruntant désormais la ligne des Maldives ; Bibi et Gus devaient apprendre plus tard que des inconnus avaient réussi à déjouer la surveillance sévère des Aiguilleurs, mettant en place un nouvel aiguillage pour rejoindre Gravel Station. On n'avait plus de nouvelles d'eux. La thèse officielle de la caste étant que l'endroit était radioactif, on laissait entendre que ces imprudents avaient dû périr très vite.

Pour l'instant Bibi et Gus n'eurent que le temps de s'enfermer dans les réservoirs de solution nutritive pour les plants de soja.

Quatre Aiguilleurs pénétrèrent dans le wagon transformé en serre mobile.

— Quelle chaleur, dit l'un d'eux. Et quelle humidité.

Allongés sous les plants, Gus et Bibi transpiraient abondamment, n'ayant pas eu le temps de retirer leurs vêtements chauds.

— Une variété exceptionnelle de soja, expliquait le collaborateur de Gus. Nous les livrons nous-mêmes et nous garantissons leur repousse et leur productivité qui est quatre fois plus élevée que pour les espèces habituelles.

Les Aiguilleurs écoutaient en silence, examinant les lieux avec attention, en prenant leur temps bien qu'ils ruisselassent sous leur uniforme noir et argent.

— Destination ?

— Voici le bordereau de livraisons. Une dizaine en tout, la dernière à Markett Station.

— La prochaine à Cross Bi Station ?

— Oui, chez un certain Lizzy.

À ce moment-là Bibi et Gus crurent que l'Aiguilleur allait demander comment s'effectuerait la livraison mais il ne montra pas de curiosité. Pour lui les plants seraient transbordés à Cross Bi Station

puisqu'un autre Aiguilleur dirigeait le trafic de cette petite agglomération.

Ils durent attendre que le convoi soit aiguillé sur la ligne des Maldives pour sortir de leur étuve. Ils étaient épuisés.

— Il paraît que des inconnus sont passés outre l'interdiction, leur dit-on.

— Des concurrents ? s'alarma Bibi.

— Des journalistes de la Compagnie de la Banquise, paraît-il.

Mais le géant resta préoccupé. Possible, pensait-il, que d'autres aient eu aussi la révélation de ce qui avait motivé l'interdiction de Gravel Station.

— L'appât du gain peut rendre les gens audacieux. Même s'ils ne savent pas ce qu'est un Garou... On a parlé de monstres certainement.

— Pourquoi pas des journalistes ?

— Espérons-le. Depuis combien de temps seraient-ils là-bas ?

— L'Aiguilleur n'a pas tellement précisé mais les contrôles renforcés datent d'une semaine. Cependant l'aiguillage clandestin était en place depuis plus longtemps.

— Des journalistes seraient déjà revenus, dit Bibi. Il y a autre chose. Le danger est peut-être plus grand que je ne l'avais pensé. Il faudra prendre d'énormes précautions.

En fin de journée ils atteignirent Cross Bi Station et durent s'immobiliser sur une voie de garage. L'Aiguilleur remettait au lendemain le contrôle du convoi mais le correspondant de Bibi affirma qu'il n'y aurait pas d'ennuis. Il avait tout fait pour que les formalités soient facilitées.

L'Aiguilleur monta à bord dès neuf heures du matin, ce qui était tôt puisque le jour ne se levait pas avant. Il ne se contenta pas d'une visite de pure forme mais fouilla un peu partout, examina les plants d'un air soupçonneux.

— Vous en livrez cent mille ?

— Oui, voyageur Maître.

— Et vous les transplantez vous-mêmes ?

— C'est cela, voyageur Maître. C'est notre première qualité et notre argument de vente car nous garantissons un rendement très élevé.

— Vous avez besoin de combien de temps ?

— Vingt-quatre heures.

— C'est trop. Il vous faudra faire en douze heures. Vous franchirez le sas dans une heure et vous serez de retour à dix heures du soir.

— Voyageur Maître...

— C'est tout. Bon voyage. On va vous donner la ligne. Ne perdez pas un instant.

Bibi, allongé à côté de Gus, se frotta les mains.

C'était plus qu'il n'espérait. Les quatre hommes qui les accompagnaient auraient assez de temps pour débarquer et repiquer les plants chez Lizzy qui les aiderait avec toute sa famille.

La ferme-serre se trouvait légèrement à l'écart de l'ancienne ligne et Bibi jugea inutile de rencontrer Lizzy :

— Moins il en saura, plus il sera incapable de donner des détails. On se sépare à l'aiguillage.

Le wagon autotracté glissa sans peine hors de son grand frère et se retrouva sans mal sur les rails. Il était très léger mais très bien isolé. De plus à l'avant l'installation à fabriquer les rails en résine bactérienne était facile à manœuvrer.

Bibi, tenant Gus dans son bras, regarda s'éloigner le reste du convoi en direction de la ferme de ce Lizzy.

— À nous, maintenant. Il ne nous faut pas moisir. Un kilomètre de lignes à rétablir, huit jours de travail nuit et jour. Nous commençons ensemble pour nous former et ensuite on se relaiera toutes les quatre heures, ça va ?

— C'est correct.

Au début, Gus descendit sur la banquise pour diriger le géant. Les rails sortaient tout moulés des deux filières, comme par enchantement, se raccordaient aux vieux faits d'un alliage métal-plastique. Les deux installations couplées pouvaient débiter jusqu'à six mètres à l'heure de rail double, mais Bibi avait décidé de commencer petit. Il fallait veiller à ce que les souches de bactéries soient alimentées en solution spéciale. Il fallait aussi que les rails retrouvent exactement l'emplacement de ceux qu'on avait arrachés avec une machine. Depuis les tempêtes étaient passées par là et le problème des congères devrait être résolu de façon fort active. À coups de barre à mine ou d'explosifs pour les plus grosses. Puis ils devraient herser le terrain.

Bibi arrêta vite le wagon et Gus vint aux nouvelles.

— Il faut piqueter, dit le géant. C'est-à-dire tracer notre route pour rejoindre l'autre extrémité de la ligne sans errer sur cette banquise pendant des jours.

— J'ai l'habitude de la banquise et je sais m'orienter, dit Gus. J'ai pendant des semaines travaillé à la récupération de porcs qui s'étaient échappés à la suite d'un déraillement. Des milliers d'animaux qui s'étaient mis à courir dans toutes les directions avant de mourir de froid. Certains avaient réussi à franchir des kilomètres, et c'était moi qui allais les récupérer. Je les tirais avec une corde passée entre mes mâchoires comme un mors.

Il s'équipa, prit quelques vivres, une boussole et des marqueurs phosphorescents.

— Je ne devrais pas te laisser aller seul, dit Bibi.

— Il faut que l'un de nous reste à bord.

Il s'éloigna, se dandinant sur la glace comme un gros pingouin à fourrure, et Bibi le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière un amas de congères. Alors il descendit et commença de herser une partie de la banquise devant lui, mais il devait attendre car Gus ne commencerait le marquage qu'en revenant. Il lui fallait d'abord découvrir l'autre partie de la voie pour réduire au maximum la distance de remise en place des rails.

Ils communiquaient par radio mais ce n'était pas toujours possible à cause des congères qui gênaient la propagation des ondes. Elles se formaient à des centaines, voire des milliers de kilomètres et ne se composaient pas uniquement de glace. On avait trouvé des phoques, des pingouins et même des hommes à l'intérieur des plus grandes. Elles emportaient aussi des débris de toutes sortes, les voies des chemins de fer, des débris métalliques. Elles contrariaient aussi les compas de route. C'était une malédiction même quand elles ne venaient pas tout fracasser sur leur route.

— Tu m'entends ?

— Maintenant, oui.

— J'ai retrouvé des traverses. Trois. Je suis sur la bonne voie. La meilleure, elles sont en bois. Elles valent une fortune.

On extrayait le bois de forêts subglaciaires mais il y avait bien deux siècles qu'on ne l'utilisait plus pour les traverses des rails.

— Des congères ?

— Dans le coin, ça ira.

Pendant plusieurs heures le cul-de-jatte ne donna plus signe de vie et Bibi avait beau rester à l'écoute il n'obtenait aucune réponse. Il se méfiait des Aiguilleurs qui disposaient de puissants récepteurs pour surveiller les conversations privées. Il ne fallait pas trop user de ce moyen de communication.

La nuit n'allait pas tarder, pensait-il, et Gus était toujours à la recherche de l'autre partie de la voie. Peut-être s'était-il trop éloigné. Il disposait d'un détecteur de métal mais de faible rayon. La voie avait pu disparaître sous la glace. Ou bien les Aiguilleurs en avaient arraché plus d'un kilomètre dans ce tronçon entre Gravel Station et Cross Bi Station. L'autre tronçon depuis Gen était, paraît-il, intact, mais beaucoup plus surveillé.

Il alla chercher un flacon de vodka et en but plusieurs lampées. Si jamais Gus ne devait pas revenir, il ne le supporterait pas. Il n'avait jamais rencontré un homme avec lequel il soit en si complète confiance.

— Bibi ?

— Je suis à l'écoute depuis des heures, mon cochon.

— J'ai le bon bout. Je reviens. Allume le projecteur. Ça sera du gâteau.

CHAPITRE XXI

Tapi derrière son hublot, Enrique essayait d'apercevoir l'un des Garous qui se planquaient derrière les wagons-habitations les plus proches, mais ces sales bêtes se méfiaient. Rusées, silencieuses, elles avaient encore dû se rapprocher du wagon pendant la nuit, malgré les projecteurs installés sur le toit qui délimitaient un cercle de lumière d'une trentaine de mètres de diamètre. Il avait tiré à plusieurs reprises avec des missiles incendiaires, avait mis le feu à un wagon mais le froid vif l'avait éteint.

Il avait encore deux à trois heures à passer là-dedans sans dormir. Pas question de rejoindre la loco avant le jour, trop risqué. Là-bas, en principe, les deux autres veillaient à tour de rôle, mais le chauffeur en doutait.

Engol devait surtout la posséder de trente-six façons, oui, pendant que lui sentait le froid l'engourdir malgré la combi. La nuit prochaine ce serait son tour d'être dans la loco avec Yeuse. Mais celle-ci serait tellement fatiguée qu'il n'aurait qu'une poupée molle entre les bras.

Trois jours que la plaque tournante s'était brutalement enfoncée d'un seul côté. Le pivot complètement tordu. La loco se dressait vers la verrière comme si elle allait bondir, mais elle était à jamais coincée, paralysée de l'arrière-train, de ses roues motrices.

Ils avaient tout essayé, de la haler avec le treuil puissant, mais aucun câble ne résistait, ni aucune poulie non plus. Toujours le point d'ancrage qui foirait. Puis pendant douze heures avec de l'huile jusqu'aux épaules il avait scié le pivot en espérant que la plate-forme finirait par se stabiliser dans l'huile restante. Ensuite il pensait qu'en envoyant de l'huile sous pression il ferait remonter la lourde machine, mais en fait il avait failli rester coincé sous elle quand le pivot, sans se casser, s'était tordu encore plus. Les deux hommes avaient eu beaucoup de mal à le sortir.

Dans la journée ils pouvaient surveiller le wagon depuis la loco,

le seul endroit où existait le chauffage. Le brûleur, la chaudière fonctionnaient à merveille. Tout fonctionnait, en fait, mais la machine était dans une position irréversible.

Ils ne donnaient plus rien à manger aux Garous, ne sachant pas combien de temps ils devraient passer dans Gravel Station avant de s'en tirer ou d'être secourus. Ils avaient décidé qu'au bout de quinze jours ils lanceraient un appel radio. Les Aiguilleurs de Gen Station l'entendraient peut-être. Mais accepteraient-ils de venir au secours de gens qui avaient enfreint l'interdiction ? Quinze jours ! C'était Yeuse qui avait calculé ce délai, mais Enrique savait que c'était trop, beaucoup trop, et que dans quinze jours ils ne seraient même plus à même de lancer un S.O.S. Ils se dégradaient très vite physiquement et moralement ; surtout moralement.

Lui-même... Lui-même s'était surpris en train de bander pour une femelle Garou avec un cul de femme. Pendant des minutes il avait contemplé ces fesses rondes que l'autre, perverse ou innocente, balançait sur l'autre quai. Et quand il s'en était rendu compte, il avait eu envie de tirer dans le tas, de cribler cette créature de micromissiles. Mais elle avait disparu pendant qu'il ouvrait le hublot.

Dans la nuit par deux fois il avait failli sortir. Sans armes. Pour les rejoindre. Les approcher, les contempler, les toucher, se faire admettre dans leur sein, ne pas rester dans ce face à face terrifiant.

Ils auraient dû se méfier tous les trois quand ils avaient commencé à ne plus être incommodés par la puanteur. C'était Yeuse qui l'avait dit la première : « Vous n'avez pas l'impression qu'ils sentent moins mauvais depuis quelque temps ? » « Parce qu'ils se nourrissent mieux, peut-être, avait répondu Engol. Mais je l'ai remarqué aussi. Et toi, Enrique ? » Lui, il avait confirmé. Plus de puanteur.

C'était un signe. Et maintenant, lui avait des rêves éveillés, l'envie de leur courir après, de fraterniser, de baiser leurs femelles. Grand Dieu ! Leurs femelles qui avaient juste un quart, parfois presque rien d'humain.

— Enrique, tu dors ?

La voix essoufflée d'Engol dans le récepteur. Pourquoi avait-il du mal à respirer ? Il n'arrêtait pas, avec Yeuse. Il se suicidait dans la fornication. Enrique avait été élevé par une famille néo-catholique, et après des années d'athéisme retrouvait tous ces mots qu'utilisaient ses parents, le prêtre : « fornication », par exemple.

— On a préparé le café...

— Et la bouffe ?

— Non, tu choisiras.

Ils ne cuisinaient plus, puisaient avec les doigts dans le miel synthétique, mélangeaient un peu de farine avec de la poudre d'œuf,

du sucre, de la matière grasse, et mangeaient sans faire cuire cette pâte lourde. Ils n'avaient plus le temps, plus envie surtout.

— Enrique... Si la locomotive pirate était sous le tas de sable, comme l'affirme Yeuse...

Enrique haussa les épaules :

— Sans la plaque tournante...

— On démonte les rails, deux aiguillages, et on réunit la ligne de la pyramide au réseau.

— On transporte les rails comment ? Il faudra d'abord les démonter.

— On fabriquera un chariot avec des bogies de récupération.

— Et on les fera rouler sur quoi, les bogies, sur la glace ?

— Merde, je n'y avais pas pensé. Peut-être que la loco géante est équipée et qu'à partir de sa pyramide on pourra bâtir une voie. Yeuse pense qu'elle était capable de tout, cette machine. Que c'était même pas une machine mais un être vivant.

— Tu parles...

Il commençait de rassembler ses affaires, son sac de couchage, ses armes. Puis ayant besoin d'uriner, il le fit dans la coursive. Pas le temps d'aller jusqu'aux sanitaires au fond, et d'ailleurs ils ne fonctionnaient plus.

Il traversa à reculons tandis que les deux autres le couvraient. Ils avaient aussi piégé autour du wagon, des mines pour dissuader les Garous. Le wagon lui-même était bourré d'explosifs. Si jamais les Garous s'en emparaient, ils partiraient en fumée avec la bouffe.

Ça sentait bon le café mais aussi autre chose. Cette fois eux aussi pouaient mais pas de la même façon que les Garous. Du moins lui trouvait que c'était répugnant, insupportable.

— On n'a rien à bouffer ?

— Tu peux faire des galettes si tu veux...

Il commença, malgré sa fatigue, de préparer la pâte, de faire fondre la graisse dans la poêle. Yeuse était allée se coucher et Engol se nettoyait les ongles avec son couteau de chasse.

— Il faut réfléchir à cette idée de locomotive pirate... On ne soulèvera jamais la nôtre avec les moyens ridicules dont on dispose.

Enrique se taisait, retirait la poêle qui fumait, mélangeait sa pâte, la pétrissait. Il ne savait pas très bien ce qu'il allait faire. Mais il voulait quelque chose de chaud, quelque chose de fabriqué de ses mains.

— J'ai calculé, à peine deux cents mètres de rails pour rejoindre la ligne. C'est quoi deux cents mètres ? Deux fois seize rails.

— Trente fois plusieurs tonnes.

— Je te dis que cette loco est fabuleuse... Il faut faire une patrouille... Il est là ce tas de sable et dessous peut-être notre salut.

Il essaya de découper des ronds dans sa pâte mais il la trouvait encore trop épaisse. Et il n'y avait pas assez de graisse dans la poêle.

Engol se curait toujours les ongles et chaque fois la saleté noire sautait à la pointe de son couteau et Enrique en vit tomber dans la pâte :

— C'est dégueulasse ce que tu fais...

Engol leva la tête, surpris.

— On ne se cure pas les ongles en public et surtout pas quand je fais à bouffer.

— Ta bouffe ? Ça sera dégueulasse comme toujours. Tu ferais mieux de manger cru. Cette graisse empeste.

Il se leva et passa dans le tender. Yeuse dormait tout au fond sur une sorte de plate-forme construite pour dormir à l'horizontale. Tout dans la loco était à l'oblique.

Y compris la graisse dans la poêle d'Enrique qui devait la soulever par la queue. Il jeta ses ronds de pâte et les regarda fumer.

Engol regardait dormir Yeuse. Il ne voyait que sa tignasse aux mèches collées, savait que ses cheveux étaient gluants mais il s'en fichait.

— Il ne veut pas m'écouter. Il ne pense qu'à faire cuire sa nourriture de merde. On perd du temps... Il faut qu'on aille voir sous la septième pyramide, sans plus tarder.

Yeuse dormait profondément et ne l'entendait pas mais ça ne faisait rien. Il lui fallait parler avec quelqu'un parce qu'avec Enrique ça devenait impossible.

Parfois il avait envie de le prendre par les épaules et de le secouer.

Le chauffeur fit glisser la première galette dans une assiette. C'était noir, gras, et il était certain qu'au milieu c'était cru. Ça ne faisait rien. Tant qu'il le pourrait, il ferait tout cuire. Il plongerait la viande séchée dans de l'eau bouillante, et avec la poudre de poisson et du riz il ferait une sorte de soufflé.

Il commença de manger mais dut bientôt s'arrêter car c'était infect et il allait se faire mal à l'estomac. Il balança tout dans un sac poubelle. Il attrapa un bâton tordu de viande séchée et commença de le sucer.

Ensuite il irait dormir auprès de Yeuse dans le tender.

Il attendrait qu'elle se réveille pour lui faire l'amour. La dernière fois il l'avait prise tout endormie et n'avait pas tellement apprécié.

Soudain il y eut une détonation sèche puis une seconde et il vit une gerbe de glace s'élever au-dessus du wagon des vivres.

CHAPITRE XXII

Il regardait toujours la poussière de glace qui retombait lorsque Engol surgit dans son dos.

— Une mine, hein ?

— Deux.

— Les salauds, ça leur apprendra ! Ils n'approcheront pas d'un moment.

Il prit les jumelles et les braqua vers le wagon. C'est alors qu'il vit la tête sur le toit et s'esclaffa :

— Non mais cette gueule... C'est une tête de chien... mais avec de drôles d'yeux. Il a dû s'éparpiller un peu partout... L'autre aussi.

Puis son exaltation retomba et il fronça les narines :

— Ce que ça pue tes trucs. Il faudrait ventiler.

— Ça pompe du courant et l'huile baisse dans la citerne.

— Pour quelques secondes... Ça ne marche pas ?

— J'ai débranché...

— Dis donc, les chiottes aussi sont débranchées ?

— Oui. Elles consommaient trop. Il n'y a qu'à faire dans un sac poubelle et le balancer sur le quai. De toute façon le container sous la loco doit être plein et c'est inutile de le faire déborder. Il est calorifugé mais ça finira quand même par geler. Quoique ça baigne dans l'huile du cuvelage...

Il luttait contre ses yeux qui se fermaient malgré lui.

— Je suis crevé... Tu restes ?

— Évidemment que je reste, grogna Engol.

Enrique tituba dans la courative, s'allongea auprès de Yeuse. Il tombait de sommeil mais s'il ne prenait pas son tour, Engol le saurait et redoublerait de prétention autoritaire. Il y verrait la preuve d'un manque de virilité et en tirerait profit. Il le connaissait bien, l'agent commercial. C'était un sale type à l'affût de toutes les occasions et il ne cherchait qu'une chose, prendre le pouvoir et les réduire Yeuse et lui en esclavage.

Pour réveiller son désir il essaya de se souvenir de la femelle de Garou, mais s'endormit et rêva qu'il besognait sauvagement une sorte de chèvre.

— Réveille-toi... Les Garous ont encore fait sauter deux mines. Ils ont peut-être trouvé le moyen de s'ouvrir un passage en sacrifiant plusieurs des leurs.

Enrique ouvrit les yeux, reconnut le visage d'Engol et grimaça :

— C'est mon tour de sommeil.

— Il faut aller patrouiller dehors sinon c'est le wagon qui va être défoncé et pillé.

Maugréant, le chauffeur finit par se lever pour suivre Engol. Par un hublot il se rendit compte que les Garous étaient autour du wagon et de la loco, mais à très grande distance.

— Pourquoi autour de la loco aussi ?... Bon sang, ils sont peut-être cent.

— Il faut aller patrouiller, en descendre quelques-uns sans attendre.

— Je me demande, dit Yeuse en les rejoignant, si ça se mange. J'ai rêvé qu'on en découpait un et qu'on se préparait à faire cuire une cuisse.

Enrique sursauta :

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, dit-il.

— Je ne plaisante pas, répliqua-t-elle. Si jamais ils pillent le wagon, nous aurons une grande réserve de gibier en attendant de nous sortir de là. Pour l'instant au lieu d'aller patrouiller vers le wagon il faut essayer de pénétrer dans la pyramide.

— Je ne mangerai jamais de Garou, décréta Enrique avec fermeté, et je préfère aller du côté du wagon pour empêcher ces monstres de l'attaquer.

— Nous deux sommes pour aller à la pyramide... Tu dois rester ici pendant que nous patrouillerons.

— Vous savez bien que je ne peux pas vous couvrir quand vous serez là-bas. Ce n'est pas raisonnable d'y aller.

Yeuse s'approcha de lui :

— Si tu refuses, tu es notre ennemi et tu ne me toucheras plus, compris ? Il y a là-bas une chance que je n'ai pas envie de laisser passer parce que tu ne songes qu'à bouffer de la nourriture de civilisé. Nous on bouffera du Garou mais on partira avec la grosse loco de Kurts.

Il se sentit à l'avance accablé par l'obligation de ressortir encore certains arguments :

— Pour établir une ligne de deux cents mètres, il nous faudra dépenser un nombre incalculable de calories par personne. Cinq mille par jour et pendant un mois. Sinon on sera trop faibles. Autre chose.

La loco est là depuis peut-être dix ans. Froide. FROIDE, vous entendez ? Pour remettre en pression un tel monstre, pour lancer le volant thermique de montée en température, il faudrait tout un wagon-citerne d'huile. Je suis chauffeur de métier et je sais ce que je dis.

— Calme-toi, mon petit Enrique, dit-elle. Calme-toi.

— Oui, susurra Engol ironique, calme-toi, mon coco... Tu sais qu'il y aura là-bas tout ce qu'il faut ? Et s'il n'y a pas d'huile il y aura dans les soutes de quoi tenir indéfiniment. Tu comprends ça dans ta petite tête fatiguée ?

Yeuse lui saisit le visage entre ses mains sales, rugueuses. Lui avait une barbe épaisse et embroussaillée, pleine de débris de nourriture, et pourtant il trouva le geste érotique et s'en émut, ce qui fit rire Engol :

— Il en bande, ton chéri... Regarde, Yeuse, sous son caleçon... Tu es contente, hein ?

— On doit aller là-bas, Enrique, et je te promets qu'ensuite ce sera le paradis pour tous. Tu ne connaissais pas Kurts, ça se voit. C'était un personnage fastueux, un seigneur. Le ventre de sa monstrueuse loco regorgeait de richesses. Et surtout de tout ce qui fait le bonheur d'un homme. On trouvera à manger et à boire. On vivra en dehors des Garous. On trouvera des réserves d'huile pour remettre la machine en pression. On trouvera de quoi installer des rails, une ligne même qui se moquera bien de celle que surveillent les Aiguilleurs.

— Il est encore plus tendu, énorme, rugissait Engol en se tapant sur les cuisses. Yeuse, tu ne peux pas le laisser dans un tel état, sois bonne, Yeuse, par pitié pour le pauvre chauffeur Enrique qui a eu une enfance néo-catholique si pudique.

Il avait dû leur raconter ce genre de souvenir, pensa-t-il avec rancune envers lui-même.

— Les entrailles de la machine seront chaudes, Enrique, bienveillantes. Nous serons loin de ces horreurs extérieures, je te le dis. Kurts n'aurait jamais abandonné sa machine sans la laisser prête à repartir.

— Mais ceux qui étaient ici, qui ont disparu... Ils auraient pu s'en servir, balbutia Enrique.

— Pour eux la machine était sacrée, et la pyramide un mausolée où ils n'ont dû jamais pénétrer.

CHAPITRE XXIII

L'opération de commando des Rénovateurs contre les arrières sibériens avait été un succès complet. Tout s'était déroulé selon les plans établis et on ne déplorait même pas la moindre blessure.

Tout avait commencé par un bombardement du réseau qui véhiculait un corps expéditionnaire sibérien, le ravitaillement, les renforts et surtout la nouvelle arme bactérienne contre l'amibe géante Jelly.

Au petit matin, trois dirigeables avaient bombardé le réseau de façon intensive sur cinquante kilomètres. Puis des parachutistes avaient été largués en différents points stratégiques pour mettre le feu à des réservoirs de combustibles concentrés le long des voies. Quand les dirigeables récupérèrent les hommes au sol, des flammes énormes couraient du Sud au Nord sur plus de cent kilomètres. Des millions de litres d'huile minérale brûlaient, se répandaient sur la banquise qui se craquelait, fondait et déformait plusieurs dizaines de kilomètres de rails supplémentaires en amont et aval.

Au retour, les dirigeables attaquèrent les installations militaires près de Jelly et, inaccessibles à des milliers de mètres, purent aisément lâcher leurs torpilles avant de disparaître.

— Cette fois, disaient les gens du collectif administratif, nous les avons arrêtés pour un moment.

Malheureusement ce fut à peine sensible. Jelly ralentit sa fuite durant quelques jours mais sans la stopper totalement, comme si elle voulait conserver assez de force d'inertie pour reprendre de la vitesse en cas de besoin. Une semaine plus tard elle abandonnait la banquise à une allure jamais atteinte de quinze kilomètres par jour. Ses falaises de protoplasma translucide évitaient toujours la base des Rénovateurs du Soleil. Avec une discipline étrange, la masse gélatineuse se séparait en deux parties, formant comme une boutonnière de quelques kilomètres de long sur un de large, se rejoignant au-delà.

Les biologistes de la base allaient étudier le phénomène avec une

passion que l'approche du danger n'altérerait pas. Le danger se concrétisait tous les jours et, bientôt, la base serait sous le feu des batteries sibériennes.

— Vingt-quatre, disait Ma Ker, quarante-huit ? Si elle accélère encore...

Il fallut commencer à évacuer un maximum de monde, puis on pensa à *Soleil du Monde*, ce fantastique dirigeable de cinq cents mètres de long qui aurait pu, avec un moteur assez puissant, emporter dans ses flancs toute la colonie des Rénovateurs. On avait arrimé le réacteur nucléaire dans la nacelle puissante et le géant s'éleva lentement, remorqué par quatre autres dirigeables, vers le Sud.

Jdrien avait tenu à rester avec les derniers qui ne devaient quitter la base que le lendemain. Ma Ker était là aussi et ne cachait pas son émotion. Elle suivit du regard *Soleil du Monde* jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien dans le ciel maladif.

— On n'annonce aucune tempête mais le pire peut arriver. Là-bas nous le dégonflerons et nous essayerons de le protéger. C'est une merveille de notre technique. Nous avons fait des progrès considérables. Nous pourrions nous élever à cent kilomètres si nous le voulions, puisque nous maîtrisons les problèmes d'expansion de l'hélium et de l'enveloppe. Les ballonnets intérieurs ont été étudiés avec le plus grand soin. Nos filtres à hélium peuvent aussi fournir de l'oxygène pour pressuriser les nacelles et les lieux habitables. Avec le réacteur, nous aurions l'énergie et nous pourrions installer des lieux de cultures et d'élevage. Nous créerons un véritable monde en réduction qui échappera à celui-ci. *Soleil du Monde* peut prendre l'air définitivement. Toutes les réparations peuvent s'effectuer à bord. Nous pourrions envisager de nous séparer de cette planète glacée, désagréable, pour des siècles. En naviguant à très haute altitude, nous ne la distinguerions même plus.

— Est-ce votre but, Ma Ker ?

— Non, je suis encore optimiste. Les hommes désireront un jour retrouver le Soleil, et la Terre se réchauffe lentement mais sûrement. Dans un demi-siècle nous aurons une température supportable. Les glaces auront fondu lentement sans trop de catastrophes. Alors nous nous occuperons de ressusciter le Soleil. Dans d'excellentes conditions, en évitant les inondations et les brouillards éternels.

Il régnait dans la base abandonnée, parmi la vingtaine de personnes présentes, un abattement profond et aussi une grande nervosité. On disait que les Sibériens tiraient des missiles dans leur direction. Ils tombaient sur le protoplasma sans grand mal pour Jelly, mais bientôt les premiers détruiraient à jamais cette base si durement payée. Combien de Rénos avaient payé de leur vie, phagocytés par l'amibe géante, l'aléatoire possibilité de vivre au sein de Jelly ?

Le premier missile tomba bien avant le lever du jour et Ma Ker dut ordonner l'évacuation définitive de Fraternité II. Ils embarquèrent sans précipitation dans le dernier dirigeable présent.

CHAPITRE XXIV

Ils firent une première tentative le lendemain matin, à l'aube du jour blême. Engol avait passé la nuit dans le wagon de nourriture mais il était quand même prêt à accompagner la jeune femme jusqu'à la pyramide de sable.

— C'est de la folie, disait Enrique. Tu as veillé toute une nuit et regarde ton visage.

— Je dormirai plus tard... Ces salauds se sont rapprochés malgré les mines. Pourtant il y a des quartiers de bidoche, les débris de ceux qui se sont aventurés à proximité du wagon... Ils ont réussi à traîner un corps déchiqueté pour le bouffer certainement.

Yeuse était plus reposée malgré Enrique qui l'avait réveillée à plusieurs reprises pour la prendre. Il était insatiable, presque méchant. Il lui faisait peur. Ils vivaient trop confinés, mangeaient une nourriture trop riche. Ils se gointraient sans même prendre la peine de la cuire. Elle sentait qu'elle grossissait. Ils compensaient la tension constante par une boulimie de sexe et d'aliments.

— Au-delà du sas, dit Enrique, il y a des congères à escalader. Elles se sont accumulées là... De véritables montagnes. Et vous devrez les escalader. Je vous perdrai de vue à cet instant. Emportez vos armes.

— Juste le minimum, dit Engol. Je préfère un sac de vivres.

— Tu ne pensais pas en trouver dans la locomotive géante ! ricana Enrique.

— Nous devons trouver comment on ouvre la pyramide. Nous allons aussi tirer une ligne électrique.

Lorsqu'ils furent enfin équipés, ils se regardèrent, consternés. Jamais ils n'iraient jusqu'au bout avec tout ce poids à transporter. Dehors c'était le grand froid, la transpiration qui ruissellerait jusque dans leurs bottes étanches, l'essoufflement.

— Il faudrait commencer par créer une base, dit soudain Engol. Mais ces salopards d'hybrides nous surveillent et iraient la piller après

notre départ.

Enrique contemplait la pyramide, but de l'expédition. À travers le peu de verrière où la glace était moins épaisse, il n'apercevait que son sommet pointu. Quelques centaines de mètres à parcourir et pourtant c'était au-dessus de leurs forces.

— Renoncez, dit-il. On trouvera bien une autre solution. Si seulement on arrivait à trouver un ancrage satisfaisant pour treuiller la machine...

— On n'a rien trouvé. Les piliers de la verrière se sont tordus et nous avons failli la recevoir sur la tête. Si le reste de cette protection contre le froid et les débris de congères disparaît, nous devons dépenser encore plus d'huile pour survivre. Ta loco, elle est foutue. Coincée à jamais. C'est la pyramide ou la mort lente.

Il les regarda partir à travers le hublot de la machine qu'il avait dégivré. Ils avançaient maladroitement sur le quai défoncé, descendaient dans la tranchée des rails, titubaient comme des malades et s'aidaient pour remonter de l'autre côté. Ils étaient pitoyables et Enrique retenait ses larmes comme s'il ne devait jamais les revoir. Il faillit ouvrir le hublot pour leur crier de revenir.

Jusqu'au sas il les distingua encore. Mais dès qu'il les perdrait de vue il lui faudrait se brancher sur l'antenne extérieure.

En même temps il lui fallait surveiller le wagon que menaçaient les Garous. La veille, ils avaient doublé le nombre de mines, mais les monstres finiraient par avoir si faim qu'ils se rueraient vers le wagon. Maintenant il y avait quatre jours qu'ils ne leur distribuaient plus de nourriture, et le chauffeur se demandait si ce n'était pas excessif. Ils auraient pu sacrifier la poudre de poisson, la farine et le sucre par exemple. De temps en temps leur jeter de la viande pour les faire patienter. Engol préconisait une autre solution : abattre systématiquement chaque jour trois ou quatre Garous qui serviraient de nourriture aux autres. Mais ils n'avaient aucune preuve de leur cannibalisme.

Ils auraient dû disposer une caméra d'observation au-delà du wagon, qui se trouvait placé de telle façon qu'ils ne pouvaient voir ce qui se tramait à l'intérieur d'un angle de cent vingt degrés au moins. Ils en avaient parlé longuement mais aucun des trois n'avait pris l'initiative de cette installation. En fait ils n'aimaient guère s'éloigner de la locomotive enlisée. Il n'y avait pas d'autres mots. Enlisée dans cette huile, dans ce cuvelage. À jamais. Engol disait vrai. Jamais ils ne la tireraient de là et elle resterait dressée vers le ciel, comme abattue dans un dernier sursaut. Dès qu'ils s'en éloignaient, ils avaient froid, ils s'angoissaient, n'avaient qu'une hâte : retourner vers elle, vers son habitacle qu'une longue cohabitation transformait pourtant en tanière puante.

Pourquoi ne pas profiter de sa solitude pour mettre un peu d'ordre, ranger ces provisions, balayer le plancher, se débarrasser de ces sacs poubelles dont certains contenaient leurs propres ordures ?

Il redressa un sac de sucre, ramassa avec ses mains celui qui s'était répandu mais dut s'arrêter pour aller surveiller les appareils, le radar d'approche, les cadrans de température, l'infrarouge. Il y avait aussi la loco qui donnait des signes de faiblesse. Dans cette position, l'huile arrivait mal au brûleur et il avait dû installer un flexible pour soulager la pompe qui la puisait dans le tender. Mais l'eau de la chaudière n'était plus répartie régulièrement dans les tubulures et il fallait compenser constamment. Bientôt il faudrait faire de l'eau, aller découper de la glace pour la faire fondre. Un travail énorme puisqu'un bloc de la taille d'un homme donnait à peine quelques litres. Il aurait fallu sortir, racler la surface de la banquise pour avoir de l'eau douce, mais c'était un travail trop absorbant. Ils filtreraient l'eau pour la débarrasser du sel et des scories. Enrique doutait de l'efficacité du filtre installé. Et si le sel attaquait les tubulures...

Pour le moment le brûleur paraissait fonctionner sans à-coups. Mais il devrait bientôt le démonter pour le régler, et cela signifiait que pendant des heures ils n'auraient ni chaleur, ni électricité.

Après le sucre, il s'occupa de la farine qui s'était répandue un peu partout et qui risquait de s'infiltrer dans les mécanismes délicats, les cadrans, les hublots où elle formait un mastic dangereux pour les matériaux d'étanchéité. Il retrouva des bouteilles de vodka vides et les entassa dans un sac poubelle. Ce n'était pas commode de travailler sur ce plancher à l'oblique. Dès qu'on laissait échapper quelque chose, on ne le retrouvait que dans le fond, coincé sous la dernière marche d'accès à l'habitacle.

— Il faudrait construire un plancher qui nous mette à l'horizontale, dit-il tout haut.

C'était dans les projets et ils avaient le matériel nécessaire pour le bâtir. En quelques heures même.

Leur confort en serait amélioré, mais justement Engol avait soutenu que s'ils rendaient l'habitacle de la loco trop agréable, ils n'auraient plus envie de s'en sortir.

Au nom de ce précepte ils s'enfonçaient chaque jour dans le désordre, le laisser-aller, les ordures.

— La merde, cria-t-il. On s'enfonce dans la merde !

Puis une sonnerie l'affola. Les batteries se déchargeaient comme si brusquement on leur pompait leur courant d'un coup. Instinctivement il augmenta le débit du brûleur pour que le générateur compense.

Par le hublot il aperçut les deux autres. Ils étaient toujours à l'intérieur, face au sas que Engol essayait de dégager avec le laser.

Au bout de quelques minutes, Enrique, en proie à une colère noire, entra en communication avec eux :

— Laissez tomber... Vous êtes en train d'affoler le générateur. En ce moment c'est cent litres d'huile à l'heure que vous êtes en train de consommer, et il faudra deux heures pour que les batteries soient rechargées.

— Il faut bien qu'on sorte, non ?

— Escaladez la verrière. Il y a une brèche sur votre gauche. Je la vois d'ici et elle est facile d'accès avec toute la glace qui s'est accumulée. Taillez des marches là-dedans et vous passerez. De toute façon je coupe le courant.

— Enrique, tu n'es qu'une déjection minable... Si tu fais ça je reviens te crever le bide...

Malgré cette menace, Enrique coupa le courant et débrancha la radio. Ils voulaient atteindre la pyramide ? Qu'ils se débrouillent par eux-mêmes. Mais ils ne puiseraient pas dans les réserves communes. À cause de cette sale position viendrait un moment où la pompe ne pourrait plus aspirer l'huile. Il pensait qu'un tiers de leur réserve serait inexploitable et qu'ils devraient établir une liaison avec le fond de la citerne, grâce à un flexible. C'était prévu, il y avait une trappe de vidange sous le tender. Mais pour l'instant elle se trouvait dans l'huile du cuvelage. Éventuellement ils pourraient aussi puiser dans cette huile avec un bon filtre, mais que se passerait-il quand le niveau descendrait et que tout reposerait sur le pivot endommagé ? La machine basculerait complètement, se mettrait presque à la verticale et non seulement ils ne pourraient continuer à vivre dans la cabine de pilotage, mais plus rien ne fonctionnerait et surtout pas le brûleur.

Une explosion sourde ne le surprit pas tellement. Quelques Garous avaient dû se risquer à travers le barrage de mines. Il saisit son lance-missiles, ouvrit le sas et tira en dessous du wagon. Il ne voyait rien, mais c'était surtout pour les intimider, pour leur montrer qu'ils surveillaient attentivement tout.

Il se rebrancha sur la radio.

— Saloperie !... Enrique, on le foutra dehors quand on reviendra. Dehors, tu m'entends ? Cette ordure...

— Tu fais des marches trop hautes, je ne peux pas suivre, se plaignait Yeuse... Attention il y a du verre cassé...

— C'est pas du verre c'est du plexi.

— Ça coupe pareil et les combis peuvent se déchirer.

— Je me demande..., haletait Engol, je me demande s'il est à l'écoute... Espèce d'enfoiré, rétablis le courant !... Avec le laser on en a pour cinq minutes à creuser les marches.

Enrique regarda le voltmètre et constata que les batteries se rechargeaient rapidement. Il brancha son micro :

— D'accord, je renvoie le courant pour cinq minutes.

— Tu nous écoutais, sale espion... Tu rigoles bien au chaud pendant qu'on souffre mille morts. J'ai de la flotte jusqu'aux genoux, si tu veux savoir. Transpiration plus condensation. La combi la plus dégueulasse, voilà à quoi j'ai droit.

— Tu ne les retournes jamais pour les faire sécher. Tu ne les vérifies pas. Une combi s'entretient...

— Tu le donnes ce courant, oui ?

Il le rétablit et put voir s'élever la vapeur de la glace découpée. Ils auraient dû aussi emporter un pistolet à micro-ondes tout aussi efficace et qui dépensait moins de courant. Il distinguait les silhouettes à travers un quartier de wagons-habitations, mais parfois elles disparaissaient. Une fois au sommet des congères, il les vit tous les deux et Engol lui fit un bras d'honneur. Il coupa le courant.

— Je t'en prie, Enrique, encore un peu, dit Yeuse. C'est dangereux de l'autre côté. Il faut qu'on redescende... Nous sommes à plus de quinze mètres de haut et c'est une pente lisse sans la moindre saillie.

— Je dois laisser les batteries se recharger, sinon ce sera trop long ensuite. Reposez-vous au sommet le temps que je puisse renvoyer le jus.

— Ce n'est pas toi qui te les gèles, hein, tu t'en fous ! L'eau n'arrive pas à se mettre à la température de mon corps et j'ai l'impression de patauger dans un seau de glace.

— Ce n'est pas moi qui vous ai conseillé d'aller là-bas, dit Enrique, vous devez en assumer les ennuis...

— Ta morale de vieux néo-catho on lui chie dessus, mon vieux. Exactement. On lui chie dessus et ton pape on...

Enrique ne put s'empêcher de se signer. C'était la première fois depuis des années et il en resta agacé, maussade, en total désaccord avec lui-même. Pendant les quinze premières années de sa vie, ses parents lui avaient lavé le cerveau, l'avaient conditionné dans des réflexes aussi absurdes. Ils l'avaient manipulé comme un robot, le reliant à une morale étriquée qui continuait de l'encombrer, lui greffant des réactions de culpabilité pour un oui pour un non. Il avait mis quinze ans pour réparer les dégâts, atténuer ce mal profond et voilà que la carapace de protection craquait d'un coup. Il les maudissait, même si les blasphèmes d'Engol le révoltaient.

— Alors, ce courant ?

— Un instant encore. Mangez quelque chose. Vous avez dû dépenser énormément de calories.

Ils durent en convenir car peu après il les entendit mastiquer.

— Enrique, d'ici on voit les Garous. Ils se sont rapprochés et je crois qu'il y en a deux de déchiquetés. Ils ont fait péter une mine ?

— J'ai entendu... Je ne peux pas être partout à la fois. Et puis j'essaie de ranger un peu. C'est dégueulasse... Comment pouvons-nous vivre ainsi ?

— Bonne petite ménagère, va, ricana Engol. Tu sais que tu deviens excitante, ma chère, avec ta moustache tombante et tes yeux chassieux ?

Sans colère, il coupa la radio, rétablit le courant. Ils allaient disparaître désormais. Et la liaison radio serait difficile. Il avait atrocement peur. Peur de ne pas les voir revenir et de rester seul. Pour l'éternité.

CHAPITRE XXV

Marche après marche, Engol descendait. Il se tenait dans un équilibre précaire pour creuser la suivante, puis laissait lentement glisser son pied pour prendre appui.

Il s'était encordé mais se méfiait de cette sécurité. À tout moment il pouvait glisser, aller s'écraser sur les congères hérissées de dents, de lames, du bas. Dans ce couloir entre la verrière et les pyramides, les vents avaient sculpté la glace entassée là. Sculpté avec une méchanceté indéniable toutes ces pointes acérées qui menaçaient la fragilité de leurs combinaisons isothermes.

Yeuse se demandait pourquoi celles-ci étaient toujours aussi délicates et fonctionnaient très mal, même les plus sophistiquées. Le plus grand problème restait l'évacuation de la condensation et de la sueur. Les valves finissaient par geler et par se coincer, mais les tissus restaient fragiles. Le Président Kid avait fait faire des recherches techniques pour l'équipement de ses soldats mais elles n'avançaient guère. Pour éviter la transpiration et la condensation, il aurait fallu régler le thermostat assez bas, mais lui aussi avait des faiblesses. On préconisait aussi d'avaler du sel pour retenir l'eau.

— Hé ! tu rêves, hurla Engol. Regarde si cette ficelle tient le coup, rends-toi utile. C'est à cause de toi que nous sommes dans cette saloperie, non ?

— La corde tient bien. Tu te fais des idées. Tu devrais déjà être en bas. Enrique va couper le courant. Tu ne coupes pas le laser entre deux marches.

— Enrique, je l'emmerde !

— On sait. Mais pourquoi gaspiller le courant ?

— Toi aussi je t'emmerde...

Elle ne répondit pas mais peu après Enrique coupa le courant et s'en expliqua à la radio. Le laser pompait trop. Il ne fallait pas le laisser constamment en fonctionnement. C'était dangereux d'abord et ça ne laissait pas le temps au générateur de compenser les pertes.

— Maintenant je ne donne pas le courant d'une demi-heure.

Il ne dut pas entendre les injures qu'Engol prononça avec une application terrifiante. Il finit par se calmer et dut attaquer la pente avec un petit piolet. La glace était très dure, se détachait mal et pour avoir une marche praticable il fallait s'escrimer longtemps.

— Si jamais la pyramide est vide, disait-il, je t'étrangle... Je me demande même s'il y a autre chose que du sable. On va creuser d'abord sous la glace, puis sous le sable, et on finira par ressortir de l'autre côté sans avoir vu la moindre locomotive géante.

Mieux valait ne pas répondre, laisser Engol exploser.

Il s'essouffait autant à lancer ses imprécations qu'à travailler. Elle se retourna pour regarder les Garous.

Leur cercle paraissait se refermer. Enfin leur demi-cercle. Elle voulut prévenir Enrique qu'ils risquaient de couper le wagon de la locomotive mais elle ne put entrer en liaison avec lui.

— Engol, tu es odieux. À force de hurler tu nous isolas de la loco. Enrique n'est pas là pour supporter ta bêtise crasse. Si tu continues à l'insulter quand il rétablira la liaison, je rentre.

— C'est ça, tu rentres à la maison. Quelle maison, hein ? Un bordel où voyageuse Yeuse se sent à l'aise dans l'ordure et la débauche ? Un coup avec l'un, un coup avec l'autre... Et nos bites, tu dois les comparer, hein ? Laquelle préfères-tu sucer ? Celle d'Enrique a plus de goût ?

Elle coupa sa radio et le laissa s'égosiller. Mais bientôt elle ne put supporter cet isolement. Enrique pouvait aussi rappeler.

Engol ne parlait plus, il creusait en respirant de plus en plus vite, de plus en plus fort, et à chaque expiration la buée qui sortait de son filtre de cagoule se gelait sur-le-champ, tombait en flocons sur le devant de sa combinaison où ils formaient une plaque de glace.

— Je rétablis le courant, dit Enrique.

— Attention, dit Yeuse, ils sont en train d'encercler complètement le wagon. Ils vont trouver les câbles de raccordement, les trancher. Tu ne peux pas les voir car ils utilisent la tranchée des rails.

— D'accord, dit Enrique. N'oubliez pas de couper le laser entre deux marches...

— Il y en a environ une soixantaine à creuser, dit Engol d'une voix exténuée... Je ne pense pas y arriver aujourd'hui.

— Dans ce cas il faut rentrer, fit Enrique avec joie. Je vous prépare du thé et des crêpes.

— Tes saloperies immangeables, fit Engol. Ça va puer la friture dans la tanière.

— Je ferai attention.

Engol dit qu'il allait encore creuser deux ou trois marches et

qu'ensuite ils reviendraient vers lui. Yeuse ne parut pas hostile à ce projet, même si elle fixait la grande pyramide qui s'élevait à quelques centaines de mètres, la plus haute de toutes, la plus parfaite. Elle essayait d'estimer la couche de glace. Une glace faite de l'eau contenue dans l'air. En général cela ne donnait que de très faibles épaisseurs, mais il était fort possible que, pour dissimuler ce monument, Kurts ait arrosé abondamment le sable d'eau.

— Ce que j'ai froid, lança Engol en claquant des dents... Je remonte maintenant.

— Règle ton thermostat.

— Il est à fond.

Yeuse fronça ses sourcils :

— Tu en es certain ?

— Je ne suis pas idiot... Il est à fond et je continue à geler. J'ai l'impression que mes pieds sont dans une gangue... Possible que j'aie une mauvaise circulation sanguine... Surtout après ces acrobaties.

Yeuse s'inquiétait maintenant. Ce que décrivait Engol était le début d'engelures qui très vite se transformeraient et les pieds et les chevilles gèleraient. Il avait dû déchirer sa combinaison sans même s'en rendre compte et le froid mortel pénétrait dans son corps.

Il réussit à l'atteindre et elle l'attacha avec la corde pour qu'il redescende de l'autre côté.

— On va laisser du matériel. Tout ce qui ne peut intéresser les Garous, dit-elle. Et d'ailleurs je ne pense pas qu'ils aient envie de venir jusqu'ici.

Enrique appela :

— Je les vois. Ils se planquent mais j'ai envoyé des grenades pour les déloger. S'il le faut j'enverrai une bombe au napalm pour incendier la tranchée des rails. Que faites-vous ?

— On rentre, dit Yeuse qui pensa « on va essayer de rentrer ».

— D'accord, je prépare le thé et les crêpes... Cette fois je suis sûr de les réussir.

CHAPITRE XXVI

Il s'était glissé sans bruit jusqu'à elle, traînant ses pieds gelés. Yeuse poussa un cri quand il la saisit à la taille. Il était allongé sur le sol, le visage parcouru de tics qui regroupaient les poils de sa barbe en îlots hérissés.

— Toi, tu peux le faire, dit-il. Je n'ai pas dormi de la nuit. Enrique ne le fera pas... Il dit qu'il est trop sensible mais il souhaite que je crève.

— Non, il a réellement peur. Il me l'a dit et je le crois. Tu penses qu'il aimerait rester seul avec moi ? Non. Il souhaite que tu vives.

— Tu le feras ?

— Je ne pourrais pas.

— Vous vous dégonflez. Vous préférez me voir crever. Je ne sentirai rien... Il y a tout ce qu'il faut pour opérer. C'est le mal le plus fréquent de notre civilisation... Des foules de gens ont perdu des orteils, des doigts, le nez... Tu es une femme forte...

— Attendons qu'Enrique soit revenu du wagon... Cette nuit il a dû tirer dans le tas. Ils ont fait sauter des mines en jetant des débris de wagon.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Les Garous ?

— Oui, les Garous. Ils sont plus intelligents que prévu. Ils ont balancé des bogies. Ils les ont fait rouler, faisant exploser une demi-douzaine de mines. Puis ils ont jeté d'autres débris très lourds. Tu n'as rien entendu.

— Tu m'as assommé de piqûres.

— Tu as eu une crise de démence hier au soir quand tu as découvert tes pieds gelés. Nous avons dû t'attacher, te faire des piqûres.

Elle s'agenouilla et il posa sa tête sur ses cuisses, sentit sa main sur ses cheveux et eut envie de pleurer.

— On ne s'en sortira pas, dit-il. Ça commence par moi. Vous me survivrez un peu mais pas de beaucoup. Il faut peut-être signaler notre

présence aux Aiguilleurs.

— On en décidera, dit Yeuse. Mais je crains qu'ils ne viennent pas.

— Nous avons commis un délit. Pas un crime. Ils ne peuvent pas nous laisser ici.

— Nous avons vu ce que personne ne doit voir.

— Quoi, ces hybrides ? Qu'importe ? Il y a eu toujours des êtres anormaux... Dans toutes les sociétés.

— Ceux-là sont d'origine inconnue, mystérieuse, et pourraient obliger les gens à se poser des questions. Et puis il y a autre chose. Moi. Une belle occasion de se débarrasser de moi. Ils ont déjà essayé en Transeuropéenne et ils ne vont pas laisser passer une si belle occasion. Ils n'ont même pas à intervenir. Juste à nous laisser pourrir sur place.

— Je ne te crois pas, dit-il. Ils viendront. Tu représentes une valeur... Tu ferais un otage intéressant.

Enrique appelait et elle se leva pour augmenter le son.

— Je vais rentrer. Mais j'hésite.

— J'ai l'impression que la journée ne s'écoulera pas sans qu'ils essayent de s'emparer du wagon. On pourrait essayer de prélever notre part. En faisant la navette.

— On pourrait disposer de la nourriture pour les faire patienter, proposa-t-elle.

— Ils ne s'en contenteront pas. Ils deviennent hardis et se comportent différemment... Comme si brusquement une forme d'intelligence les guidait. Le coup des bogies, par exemple, et j'en vois, enfin ceux qui ont des extrémités préhensiles, qui tiennent des bouts de ferraille, des débris indéterminés, en guise d'armes, je suppose.

Il demanda comment allait Engol et ce dernier hurla :

— Très bien, je suis le plus heureux des hommes !

— Je vais aller t'aider, dit Yeuse pour couper court. Tu peux commencer à transporter des provisions en bout de quai et j'irai les chercher. De la viande, du lait, de la farine, de la poudre d'œufs, des légumes lyophilisés et bien entendu tous les congelés que tu pourras trouver.

Engol la retint lorsqu'elle voulut s'éloigner, cerclant sa cheville droite de ses mains :

— Ne pars pas... Je t'en prie, ne pars pas...

— Je ne suis pas loin. Enrique va commencer le transfert des vivres et je les empilerai ici...

— Mais où... Il n'y a plus une seule place disponible. On ne pourra plus se coucher bientôt.

— Dans la coursive du tender pour commencer.

— Bien sûr, ricana-t-il. Vous avec vos deux pieds vous pourrez

encore vous glisser en travers. Mais moi je serai bloqué, là-bas au fond, dans la partie où l'on couche. Un bon moyen de me tenir à l'écart. Les malades on les isole. Pendant ce temps tu pourras régaler Enrique tout son soûl. C'est ce que tu veux depuis toujours, d'ailleurs. Il te plaît, le petit néo refoulé, métaphysiquement inquiet. Il possède une valeur ajoutée avec sa sacrée religion... C'est encore plus vicieux de le débaucher, lui, hein ?

Elle réussit à lui échapper et descendit sur la plate-forme penchée, rejoignit le quai où Enrique avait déjà déposé des caissettes de viande fumée. Elle les porta une à une dans la locomotive. Engol n'était plus dans la cabine mais on pouvait le suivre à la trace en direction du tender. Il avait dû rejoindre le recoin où il couchait. Ils n'auraient jamais dû le soigner dans la chaleur de la cabine mais l'opérer immédiatement au-dehors, dans le froid glacial. La gangrène s'était très vite déclarée. Ils vivaient dans des conditions de saleté incroyable où les microbes avaient pu se développer. Tout le monde savait que les cabines de pilotage des locos étaient les endroits les plus souillés. Les maladies des mécaniciens et des chauffeurs étaient, de ce fait, trois fois sur quatre dues à des infections dont certaines foudroyantes.

Ils travaillèrent tout le matin jusqu'au moment où elle ne sut plus où caser la nourriture. Enrique la rejoignit et elle lui montra la coursive complètement bouchée.

— Il est de l'autre côté. Il faut installer un passage, qu'il n'ait pas l'impression qu'on l'emprisonne.

Enrique attacha les caisses en hauteur et ils libérèrent le bas de la coursive. Eux-mêmes devaient y avancer à quatre pattes.

— Il veut que je l'opère...

— Moi, je ne peux pas... Je serais maladroit... Je m'énerverais.

— D'accord, dit-elle. On va le faire. Tu m'aideras. Il faut l'anesthésier.

— Il faut surveiller les Garous, les cadrans. Le brûleur a des ratés, m'as-tu signalé cette nuit.

— Je me demande, dit-elle, si nous n'aurions pas dû nous installer dans le wagon... Avec le brûleur et un fût tu pouvais bricoler un poêle...

— C'est aussi bien ainsi, dit-il. Ne serait-ce que pour le courant électrique.

Ils déblayèrent la cabine de pilotage. Enrique voulut la balayer mais elle craignit que la poussière ne retombe lentement et ne vienne perturber l'opération.

— Je veux faire vite maintenant que je suis décidée, dit-elle.

Ils étendirent une toile plastique sur le plancher et elle prépara les instruments. Enrique alla chercher Engol qu'il installa sur une

couverture pour le traîner dans la cursive.

— Tu t'es décidée ? demanda-t-il seulement.

Yeuse inclina la tête. Enrique commençait de dénuder ses jambes. Depuis leur retour en catastrophe, il portait un pantalon de pyjama ouatiné et ses pieds avaient été enveloppés de pansements.

— Je vais te faire une piqûre. Juste pour insensibiliser le bas de ton corps mais tu entendras à peu près tout.

— Je me boucherai les oreilles, puisque tu n'as pas de cire fondue pour me la couler dans le conduit.

Il finit par se détendre une fois qu'elle eut injecté l'anesthésique et elle attendit quelques instants comme l'indiquait le manuel des soins d'urgence. Il était écrit pour les gens qui voyageaient, qui chassaient, pêchaient, une opération très banale et même des enfants de dix douze ans savaient la pratiquer.

Dès qu'elle commença de découper la chair autour des articulations elle comprit que ce ne serait pas suffisant, qu'il aurait fallu amputer plus haut. Du moins pour le pied gauche. Elle dégagea sans mal l'articulation, sans perte de sang ni de pus. Ce dernier se localisait dans le pied. Elle trancha avec le sécateur spécial. Un travail inutile. Dans deux, trois jours, Engol souffrirait abominablement à nouveau et il faudrait amputer le pied gauche. Le droit était moins atteint et la chair saigna abondamment, mais le pus s'épuisa très vite et ne concernait que les orteils qu'elle allait sectionner les uns après les autres. Elle travaillait lentement, sans regarder le visage de son ami et finissait par y trouver une certaine satisfaction. Sans le doute que lui laissait le pied gauche, elle aurait été la plus heureuse des femmes.

Lorsqu'elle eut terminé les pansements, elle glissa tout ce qui avait été tranché dans un sac qu'elle tendit à Enrique qui tournait le dos. Il comprit et sans un mot quitta la locomotive.

À genoux elle se pencha sur le visage d'Engol qui la fixait d'un regard fiévreux et lentement elle l'embrassa sur la bouche, trouva celle de l'homme très sèche.

— C'est fini ? chuchota-t-il.

— Oui, terminé.

— Tu as taillé toute la saloperie ?

— J'ai taillé au maximum.

Il fronça les sourcils, soupçonneux :

— Est-ce que tu as tout taillé ?

— Oui, j'ai tout taillé.

— Je veux dormir.

— On va te faire une autre piqûre et on te transportera dans le fond du tender.

— Non, je veux rester ici. Je veux m'endormir en vous entendant

chuchoter. Chez nous c'était tout petit et chaque soir je m'endormais en écoutant mon père et ma mère parler à voix basse. Je veux redevenir un gosse... C'était si bon à cette époque-là.

Ils chuchotèrent et quand Engol fut profondément endormi ils le tirèrent au fond de la coursive. Yeuse le couvrit avec des gestes de mère.

— Si je roulais des bidons d'huile, de poudre de poissons jusqu'au bord du quai... Je sais qu'ils seront exposés mais laisse-moi t'expliquer, bon Dieu... Pour les ouvrir, c'est pas possible avec les mains. Faut la clé spéciale pour la bonde carrée... Et sinon on peut percer des trous... Imagine que les Garous tournent autour, une fois le wagon pillé... Ils verront vite que c'est pas possible de les ouvrir. Bon, dans une crise de générosité pas possible je prends un lance-missiles et j'envoie une roquette aux deux tiers en partant du bas. La poudre commence à s'écouler par les deux trous. Jusqu'à ce que le niveau de la poudre ou l'huile ou la farine arrive à fleur du trou. On fait un peu mijoter les copains et puis dans un deuxième accès de bonté j'envoie encore un missile plus bas.

— Un distributeur automatique ?

— Voilà. En fonction de leur attitude. Ils comprendront vite que l'ouverture des bidons dépend entièrement de nous.

— Et alors, à part la satisfaction sadique que tu pourras éprouver à les conditionner ?

— On gagne du temps. Tout ce qu'on demande, gagner du temps.

Elle hocha la tête, hésita un peu avant de dire :

— Engol pensait aux Aiguilleurs... Si on lançait un S.O.S. ?

— Ils ne viendront pas, dit Enrique. Ce qu'on a vu ici est trop exceptionnel. C'est le résultat de manipulations génétiques et je crois que les coupables ce sont les Aiguilleurs eux-mêmes.

— C'est bien ce que je pensais. Ils ne viendront pas. Ils vont nous laisser mourir à petit feu. Et toutes nos émissions radio seront brouillées.

CHAPITRE XXVII

La bouteille de vodka, reposée avec trop de force, bascula, roula en dehors de la tablette et se fracassa sur le plancher en céramique du wagon autotracté. Bibi jura à cause de l'alcool gaspillé, mais n'en continua pas moins à braquer son projecteur vers la minuscule silhouette qui venait d'apparaître là-bas, à la limite du faisceau de lumière.

— C'est toi, petit ?

— Non, c'est le chef des manchots.

Le géant éclata de rire. Il aurait bien poursuivi la conversation mais se méfiait des écoutes des Aiguilleurs. Ils ne devaient pas se faire repérer. Le cul-de-jatte grandissait. Il ne paraissait même pas pressé, avançant lentement sur ses mains, s'arrêtant régulièrement pour marquer la glace. Vint le moment où Bibi ne tint plus. Il boucla sa combi, sa cagoule et se rua hors de ce wagon douillet. Il courut vers son ami, le souleva de terre et l'embrassa sur le plexiglas de sa cagoule :

— Champion !

— Le terrain est bon à part quelques congères à faire sauter. On va progresser pépère.

Dès le lendemain, le wagon autotracté continua d'avancer sur ses rails tout neufs en résine bactérienne.

— Autre chose, hein ? Plus silencieux, plus souple aussi et sans réaction au froid.

Gus avait même dressé une carte de la zone. Ils allaient bientôt atteindre une région difficile mais ensuite ce serait sans histoires.

— Tu n'as rien remarqué ?

— La région est lugubre. Pas un oiseau, pas un manchot, pas un rat, le plus sale coin de banquise que je connaisse. Et je la connais, la Dépression Indienne.

Pendant trois jours, la production des deux rails et des traverses s'effectua normalement. Ils avaient près de quatre cents mètres

derrière eux et venaient d'atteindre le premier amas de congères.

— J'ai pris le temps de les explorer. Il faut passer sur la gauche, sinon c'est des centaines de mètres qu'il faudra faire sauter. Et tout de suite après tu verras le début de l'autre tronçon. Je l'ai signalé d'une très grosse tache phosphorescente.

Ils n'utilisèrent les explosifs que parcimonieusement, craignant que des sismographes ou des paraboliques d'écoute ne révèlent les explosions.

Leur progression fut quelque peu ralentie et pour la dernière accumulation de glaces, Bibi travaillait avec la pioche et la pelle. Gus s'attelait à d'énormes morceaux qu'il tirait à part.

— Une fois que nous aurons rejoint le tronçon, deux heures plus tard nous serons dans Gravel Station. Nous en ferons une approche lente et aussi silencieuse que possible. Surtout ne pas effaroucher les Garous.

— Tu ne penses pas que les Aiguilleurs viendront te demander des comptes quand tu les exposeras dans ton zoo ?

— Ne parle pas de zoo. Je créerai pour eux un autre environnement. Je ne veux pas les mettre en cage. Les Aiguilleurs, bien sûr, ils essayeront de reprendre leur revanche, mais Big Star Station leur a toujours échappé. Trop de brassage de populations, trop de marchandises.

Deux jours encore à travailler dur, contrairement à leurs espérances. Puis l'une des filières de résine tomba en panne et ils durent remplacer plusieurs souches de bactéries. La pose des rails reprit assez vite. Gus avait admirablement bien jalonné le terrain et Bibi était plein d'admiration pour ce bonhomme sans jambes.

— Tu es digne du Président Kid qui a fondé la Compagnie de la Banquise. En voilà un aussi que j'admire. Tu sais qu'un jour il est parti tout seul à bord d'un méchant remorqueur ferroviaire sur le très ancien et très dangereux Réseau de l'Est ? Un réseau qui datait de deux siècles au moins et que plus personne n'osait emprunter, sauf des pirates et des gens de sac et de corde. Des harponneurs de baleines aussi. Il est allé aussi loin que possible et puis une nuit il a découvert un monstre. Quelque chose d'énorme, de chaud, qui grondait dans la nuit effrayante de la banquise. Il a attendu, tremblant, que le jour arrive et il a découvert qu'il s'agissait d'un énorme volcan qu'il a baptisé Titan. Et dès lors il a su qu'il avait trouvé une source inépuisable, énorme, de chaleur.

— J'ai déjà entendu cette histoire, murmura Gus songeur. J'ai même l'impression que c'était bien avant ce puits rempli de Garous où j'ai vécu un certain temps.

Vint enfin le jour où s'opéra la jonction avec le tronçon ancien. Bibi ouvrit une bouteille de vodka qu'ils se partagèrent à la régálade.

— Nous avons gagné, petit. Mais ce qui nous attend là-bas c'est bien autre chose.

Ils attendirent le creux de la nuit pour se rapprocher de Gravel Station. Tous les détecteurs du wagon autotracté étaient braqués vers le bout de la ligne.

— Une source de chaleur ! s'exclama Bibi. Une importante source de chaleur. Certainement celle d'une loco.

CHAPITRE XXVIII

— Vous ne trouvez pas que l'absence de nouvelles devient inquiétante ? Il y a cinq semaines qu'ils sont partis et ils devraient être de retour. Du moins Yeuse aurait dû nous donner de ses nouvelles, une fois revenue dans des stations plus civilisées. Je suis très inquiet.

Ruanda, l'écrivain, téléphonait depuis Kaménépolis.

Le Président Kid partageait son angoisse mais s'efforçait de la dissimuler. Il lui était difficile de se souvenir de la nuit merveilleuse qu'il avait passée avec la jeune femme et d'écouter son mari lui faire part de ses sentiments.

— Vous n'auriez jamais dû lui offrir la possibilité d'aller là-bas. Je n'aime pas toute cette légende qui s'est créée autour de Lien Rag et de Kurts le pirate... Je commence à douter sérieusement de la survie de... Rag... Une survie qui serait comme un miracle et le présenterait comme un demi-dieu... Je sais que lorsqu'on est le père d'un messie on peut très bien être considéré d'extraction divine...

— Ne soyez pas amer. Même si vous vous rongez les sangs pour elle.

— Vous croyez à la survie de Lien Rag ?

— J'ai de bonnes raisons de penser que sa fin ne fut pas celle que l'on a dit, mais je ne puis rien affirmer sur le fait qu'il soit vivant ou mort.

— On dit que vous seriez dans la confidence de Lady Diana, que vous appartiendriez à une sorte de confrérie, de loge maçonnique dépositaire de grands secrets défendus aux hommes ordinaires ?

Le Président éclata de rire :

— Ce sont des balivernes, mon cher R. Alors, allez-vous nous sortir une autre pièce, un autre roman ?

— Je n'ai guère le cœur à l'ouvrage, ces jours.

— Comment se porte Kaménépolis ?

— La vie culturelle que nous avons connue dérape de plus en plus vers la frivolité, les grandes fêtes, les satisfactions les plus

ordinaires. Je ne me sens plus chez moi dans cette cité que nous avons, surtout Yeuse, voulu la plus brillante de la planète dans le domaine des arts.

— Revenez à Titanpolis, c'est une ville méconnue, injustement méconnue...

— J'y songerai peut-être.

Le Président Kid raccrocha et eut du mal à se replonger dans ses rapports. Yeuse l'obsédait nuit et jour. Il se revoyait tapi sur son corps épanoui comme un animal sur sa proie. Et pourtant elle avait paru satisfaite.

On reparlait des baleines volantes à l'Est, là où le superbe Viaduc s'interrompait brutalement dans une mer intérieure à la grande banquise Pacifique. On en voyait de plus en plus, mais le Kid pensait que c'étaient toujours les mêmes et que la plupart continuaient à nager sous la banquise ou à se déplacer péniblement dessus. L'évolution des races ne connaissait pas une progression égale. Certains groupes allaient très vite, d'autres stagnaient.

Les Rénovateurs du Soleil avaient abandonné leur deuxième base Fraternité II au sein de l'amibe géante Jelly. Les Sibériens avaient bombardé l'emplacement sans faire de victimes puisqu'elle était déserte.

Lady Diana se plaignait de Jelly et des Sibériens qui obligeaient l'amibe à se retirer en direction du Cancer Network. La grosse masse de protoplasma bloquait la circulation des convois sur plus de cinq cents kilomètres et cette information fit hausser les épaules du Kid :

— Qu'importe, puisque les Panaméricains ne se risquent pas dans ces parages depuis des années. Ils ont renoncé à l'exploitation des stations de pêche très éloignées.

Il pensait à nouveau à Yeuse et aux baleines volantes, à la petite fille qui se trouvait peut-être dans l'une d'elles, cette petite fille qu'il avait voulu adopter et qu'il avait dû rendre aux Hommes-Jonas. Elle grandirait loin de lui, l'oublierait quand Glinda, son ex-compagne, mourrait.

D'autres rapports, d'autres dépêches. En Transeuropéenne le maître Aiguilleur Vicra avait été condamné à vingt ans de train pénitencier pour le meurtre du journaliste banquisien Zelay. Il devrait envoyer un message de satisfaction à Floa Sadon qui avait tenu bon contre les Aiguilleurs à la suite de ce complot. Il souhaitait cependant que Yeuse revienne, car des événements graves risquaient d'embraser la Grand Star Station transeuropéenne. Lady Diana n'accepterait pas ce verdict qui en fait était dirigé contre elle.

Le pape actuel n'en finissait pas de mourir et l'on parlait toujours de frère Pierre pour lui succéder.

Enfin, et cela contraria le Président, la théorie du nouveau

dogme glaciaire qui avait été pour la première fois présentée en Sibérienne, commençait d'intéresser les médias de la Banquise. On signalait plusieurs articles sur le sujet. Tous critiques, mais le développement de cette hypothèse aberrante pouvait prendre de l'ampleur et créer des tensions aussi fortes que celles provoquées par les Rénovateurs du Soleil à une époque. Il demanderait à son chef de la police ferroviaire d'avoir l'œil sur cette histoire.

CHAPITRE XXIX

Lorsqu'il se réveilla, Engol dit qu'il se sentait bien mieux mais qu'il avait une douleur sourde dans le pied gauche. Yeuse n'osa pas regarder Enrique à ce moment-là.

— Je ne veux pas rester dans ce trou, dit Engol. Traînez-moi dans la cabine.

— Elle est très encombrée, essaya de dire la jeune femme, nous y tenons à peine à deux.

Mais il insista et ils durent le tirer sur la couverture jusqu'à l'avant. Comme le plancher du tender était en pente, Enrique avait dû attacher une corde à cette couverture que le couple halait avec peine, dans la coursive où les réserves de vivres ne laissaient qu'un passage réduit.

— Aidez-moi à m'asseoir. J'ai faim. Mais je voudrais quelque chose de cuit.

— D'accord, dit Enrique, je prépare de la viande avec des légumes lyophilisés.

— Les autres ?

— Pour l'instant ils n'ont pas encore approché du wagon mais ils ne vont pas rester ainsi, dit Yeuse.

— Le matériel abandonné en haut des congères. Il faudrait le récupérer.

Enrique haussa les épaules :

— Aucune importance.

— Et si la locomotive géante se trouvait effectivement dans la grande pyramide ? murmura Engol. Si vraiment nous trouvions là-bas une sorte de paradis, un endroit chaud, où rien ne manquerait pour notre bonheur ? Un ventre. Voilà, un ventre maternel. Et pourquoi pas tout ce qui serait nécessaire pour me soigner dans les meilleures conditions ?... Raconte-moi, Yeuse... Tu disais qu'il y avait des appartements luxueux, des salles de bains, de la place. La cabine de pilotage est comme la passerelle d'un ancien bateau des temps

d'autrefois ? Combien de personnes pouvaient vivre dans les entrailles de cette machine ?

— Au moins une centaine, fit-elle, impressionnée par le visage halluciné d'Engol... Veux-tu que je te rase ? Que je fasse ta toilette ?

— Je pue, hein ? Nous puons tous, même toi, ma belle, et il n'y a presque plus d'eau. Tu sais ce qu'il en coûte d'en faire fondre, les quantités énormes de glace qu'il faut transporter pour un résultat décevant. Vous n'auriez pas assez d'une journée pour obtenir une cinquantaine de litres, et encore. Vous ne pouvez pas utiliser la glace des quais qui est trop crasseuse, gorgée depuis des siècles de toute la merde qui s'est accumulée dans cette minable station.

Il se dressa sur ses coudes :

— Une station minable... Et peut-être le bonheur éternel à côté, Yeuse, Enrique, il ne faut pas renoncer à l'expédition. Il vous faut aller jusqu'à la locomotive pirate. Il faut ouvrir la pyramide de sable...

— Nous ne pouvons pas t'abandonner, Engol... Tu le sais bien. Pour aller là-bas il faut deux jours. Nous avons été naïfs parce que la distance est courte. Mais comme on ne peut pas voler, il faut bien escalader les congères et tu as vu comment le vent les avait tourmentées en dehors de la verrière. On dirait que toute une armée est figée là-bas avec ses piques dressées vers le ciel, des centaines de piques, d'épées, de pieux.

— Deux jours pour aller, continua Yeuse, un pour trouver l'ouverture. Bien sûr le retour sera plus rapide, mais tu ne peux rester seul quatre jours.

Puis elle rectifia avec un sourire :

— Nous allons attendre que tu sois complètement rétabli. C'est l'affaire de quelques jours maintenant. Nous devons changer ton pansement souvent, te faire des piqûres d'antibiotiques, t'aider à te nourrir.

— Vous voulez attendre que je sois mort. C'est tout.

— Comment peux-tu être aussi méchant ? Nous t'avons ramené ici, opéré, et nous ne voulons pas que tu meures. Nous avons encore besoin de toi, Engol.

Il la regarda fixement et elle soutint cet examen scrutateur.

— Bon, fit-il. La situation ici, comment est-elle ?

— Enrique s'inquiète pour notre réserve d'huile. Le tender est à l'oblique et le combustible pourtant encore abondant est déplacé vers l'arrière. Il tient dans l'angle formé par le côté de la citerne, en fait, si bien que d'ici quelques heures la pompe n'aspirera plus rien.

— Il a fallu aussi modifier l'assiette du brûleur qui chauffait trop haut, alors que les tubulures de la chaudière sont à moitié vides à cause de cette position, continua le chauffeur. Je crains qu'il ne se produise une survapeur et qu'elle n'explose.

— Dans ce cas ce serait la fin rapide ?

Les deux autres ne répondirent pas.

— Il y a deux solutions, dit-il. Ou l'on trouve la fameuse locomotive telle que nous puissions nous y installer, y survivre, voire l'utiliser pour sortir de ce piège, ou nous demandons de l'aide aux Aiguilleurs.

— Ils ne viendront pas, dit Yeuse. Pour la bonne raison qu'ils ne veulent pas de témoins sur ce qui se passe ici.

Engol fermait les yeux, respirait moins calmement qu'à son réveil. Malgré la barbe repoussante qui l'envahissait, les deux autres discernaient des signes alarmants. La fièvre devait monter lentement.

— Donc il faut trouver cette locomotive et vite, très vite. Je pense que je pourrai rester seul, changer mes pansements, me soigner.

Le chauffeur préparait le repas. Il faisait frire des morceaux de viande congelée qui dégageait beaucoup de buée. Et dans cet habitacle réduit de trois quarts, elle formait comme un brouillard gras.

— Il y a le problème du brûleur, dit-il. Mais je crois avoir trouvé une solution. Il faut faire monter le niveau de l'huile dans le tender. C'est simple. Il suffit de trouver des objets qui occupent assez de volume et soient assez lourds pour glisser jusqu'au fond.

— Formidable, dit Enrique. Je n'y avais même pas songé. On pourrait utiliser des roues de wagon. Il y en a tout un stock dehors et en dévissant la trappe de visite on réussira à les faire passer. Ça, c'est une bonne idée, Engol.

L'autre sourit discrètement. Il grimaça tout aussitôt et sa main se porta vers son pied gauche.

— Je vais m'y mettre dès cet après-midi. Je pensais aussi installer un flexible mais c'était plus compliqué.

D'un seul coup Engol se mit à crier :

— Yeuse, espèce de salope, tu as eu la trouille de tailler plus haut, hein ? Ou la flemme. Tu étais pressée d'aller baiser avec Enrique ? Tu le savais que le pied gauche était atteint et qu'il fallait l'amputer. Tu le savais. Et maintenant ça monte dans la jambe et c'est au genou qu'il va falloir opérer.

CHAPITRE XXX

En pleine opération, l'après-midi même, les mines commencèrent d'exploser de toutes parts et Enrique abandonna Yeuse pour se précipiter sur son arme et se glisser dans le sas.

— Ça y est, annonça-t-il. Ils ont atteint le wagon et c'est le pillage.

— Les mines ?

— Ils les ont fait sauter avec d'autres débris. Mais d'ici je ne vois pas comment. Ils sont tellement nombreux à l'intérieur que le wagon oscille sur ses bogies. Incroyable...

Engol, qui restait lucide avec seulement le bas du corps endormi, articula faiblement mais de façon intelligible :

— Faites sauter le wagon...

Yeuse pinçait l'artère qui d'après le manuel s'appelait artère poplitée. Elle suivait les instructions avec soin. Enrique avait déposé le livre précipitamment pour aller aux nouvelles.

— Reviens. Ils vont se goinfrer et nous ficheront la paix.

— Je suis inquiet, dit-il. Je pense soudain que j'ai laissé un grand bidon d'alcool impropre à la consommation qui servait d'antigel dans certains cas.

— Un gros bidon ?

— Cinquante litres au moins... Si jamais ils le découvrent, ils risquent de devenir enragés.

— Enrique, bredouilla Engol, t'es toujours aussi con.

L'amputation se poursuivit. Elle profita de ce qu'Engol perdait connaissance pour activer l'opération et lorsqu'il se réveilla elle achevait le pansement.

— Montre-moi ma jambe, exigea-t-il.

Elle sursauta mais Enrique vint à son secours.

— Elle est déjà empaquetée. J'irai l'enterrer dans la glace dès que possible.

— Je veux voir si vous avez taillé assez haut cette fois.

Ils furent obligés de la sortir du sac poubelle et il la saisit dans ses mains, l'examina avec attention. Il examinait surtout le haut, écartait la chair avec ses doigts, palpaït les veines et l'artère, sentait ensuite ses doigts longuement.

— On dirait que c'est sain, dit-il.

— Elle est parfaitement saine.

— L'infection avait gagné tout le pied, fit-il avec reproche. Tu aurais pu m'éviter cette seconde opération, Yeuse.

— C'est certain, mais je suis à bout. Il me faut une telle concentration nerveuse... Je lutte contre l'effroi, le dégoût, cet instinct humain qui a fait un tabou de toute atteinte au corps humain. Comprends-tu cela ?

— Tu manques de courage, c'est tout. Du dégoût, dis-tu ? Je te dégoûte donc ?

— C'est le sang, la chair mise à vif qui me révoltent. Je suis ainsi.

Il proféra une obscénité mais elle ne la releva pas. Il fut très long à s'endormir, exigeant à boire, refusant de se laisser transporter au fond du tender. Il demandait des nouvelles des Garous.

— Ils sont repartis vers la nursery, lui dit Enrique. Mais il y avait des petits avec eux.

— Des petits monstres, des agneaux si doux avec une tête d'homme et un cul de femme. Ça te dirait, Enrique, un joli cul d'agneau bien humain ? Je suis sûr que tu en rêves quelquefois...

Le chauffeur rougit violemment, espérant que sa barbe épaisse dissimulerait son trouble.

— Un néo-catholique, ça nourrit de drôles de fantasmes... Tu les as fait sauter ces salauds ? Non, hein ? Tu as peur de les détruire, bien sûr.

— Engol, je t'en prie, dit Yeuse. Tu n'es pas drôle.

— Je sais, mais ça me fait du bien. Je vous hais tous les deux, je vous hais parce que vous avez vos deux pattes, parce que vous savez vous adapter, peut-être mieux que moi, parce que j'ai dans l'idée que vous vous en sortirez. Moi j'ai tout misé sur cette folie d'expédition. Je voulais attirer l'attention du Président Kid. Je voulais devenir quelqu'un, avoir le pouvoir, le fric. Toi il t'a suffi de ton cul toute ta vie pour monter au plus haut. Voyageuse l'ambassadrice Yeuse...

Il finit par s'endormir mais chaque fois il les abandonnait épuisés, traumatisés. Lui s'enfonçait dans un sommeil réparateur mais eux restaient avec chacun son petit paquet de vérités cruelles.

— J'aurais dû les faire sauter, dit Enrique. J'aurais dû. Il suffisait d'appuyer sur un bouton. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pourquoi, tu peux me le dire ?

— Il ne sait plus ce qu'il dit...

— Oh, que si... Toi-même tu es perturbée, tu n'arrives pas à dormir. Tu es à bout après cette opération et tu restes là à boire de la vodka. Il va nous détruire peu à peu.

— Demain il sera en meilleure forme, il redeviendra normal. Il faut comprendre...

— C'est vrai que parfois je regarde certains de ces monstres. C'est vrai que j'ai des bouffées de désir pour ces semi-animaux. L'autre jour j'ai vu une femelle mi-chèvre mi-femme et j'ai eu une érection comme jamais... C'était... Non, ne prends pas cet air gêné... C'était quelque chose que je n'avais jamais éprouvé jusqu'à présent... Tu es pourtant la plus belle femme que j'aie connue mais ce que j'ai éprouvé là-bas, tout seul dans le wagon, à lorgner sur cette croupe animale... Et Engol a raison... Je les regarde et chaque fois c'est la même chose...

— La claustrophobie, le manque d'activité depuis que nous sommes enfermés là-dedans. Engol dit vrai. Nous le laisserons dès qu'il ira mieux, nous essayerons de retrouver cette locomotive. Nous devons faire quelque chose, lutter contre l'engourdissement de l'esprit et le triomphe des instincts... Sinon nous ne nous en sortirons jamais.

Enrique se versa un gobelet de vodka et l'avalait à petites gorgées.

— Tu crois vraiment qu'on échappera à Gravel Station ? Et s'il n'y avait rien sous la septième pyramide ? Que du sable, rien que du sable ?

— Je suis certaine que la locomotive pirate est là-dessous et qu'elle est intacte, bourrée de tout ce qu'il faut pour nous en tirer. Huile, nourriture, dispositif pour remplacer les rails ou les poser, aiguillages volants. Avec elle et son ordinateur unique au monde, nous pulvériserons les barrages électroniques des Aiguilleurs. Nous disposerons d'un arsenal formidable capable de couler n'importe quelle unité de combat.

Enrique faisait semblant de l'écouter en regardant au-dehors. Les Garous s'étaient repliés, emportant le maximum de nourriture. Ils étaient dans la nursery bien chaude, tous ensemble, dans cette puanteur qui peut être leur convenait.

CHAPITRE XXXI

Bien avant l'aube, Engol se traîna seul en dehors du tender, réussit à remonter la pente en rampant et atteignit la cabine de pilotage. Il croyait les surprendre dans le même sac de couchage, mais Yeuse dormait d'un côté et Enrique s'était assoupi, assis derrière le hublot. Il sursauta, tourna la tête vers Engol.

— Je viens boire, dit ce dernier. Laisse, je vais me débrouiller.

— Il y a du café.

— De l'eau, juste de l'eau. J'ai encore un peu de fièvre mais beaucoup moins.

Le chauffeur le considérait avec méfiance. L'amabilité d'Engol, du moins son manque d'agressivité, le laissait perplexe et sur ses gardes.

— Ça fait du bien. Elle dort ?

— Elle a veillé quatre heures sans me réveiller. Elle n'arrivait pas à trouver le sommeil.

— Rien d'alarmant dehors ?

— Non. Ils ne sont pas revenus.

— Ils font ripaille et ils ensemencent les femelles pour augmenter le nombre des petits dans la nursery. J'ai compris leur système. Chaque petit qui naît c'est un radiateur de plus qui se met à fonctionner. Un homme dégage quarante watts paraît-il. Un Garou peut-être cinquante. À l'heure, hein ! À l'heure... Cent Garous c'est cinq kilowatts en permanence. Un minimum de chaleur. Ajoutes-y le fumier qui peut atteindre des températures incroyables. Peut-être cinquante degrés. Voilà comment ils ont résolu dans la puanteur le problème du chauffage. Mais comment se nourrissaient-ils avant notre arrivée ? Peut-être en sacrifiant les plus âgés. Pourquoi pas ? Une économie primitive d'autosuffisance. À moins que sur le fumier ne poussent des champignons, ce qui n'est pas une hypothèse stupide. On peut survivre avec des champignons, viande végétale. Ils ont aussi bouffé tout ce qui pouvait l'être, les archives de la station, les cuirs, les

peaux, les bois. Je suis certain qu'il existait une réserve de vieilles traverses en bois, comme dans toutes ces très anciennes stations disparues.

Enrique commença de préparer le café et décida aussi de faire du pain. Finalement il ne le réussit pas trop mal mais Engol ne voulut pas y toucher, préférant le congelé sur lequel il étendit du miel synthétique.

— Je vais me rétablir vite, dit-il. Dans quarante-huit heures vous pourrez me laisser. Tu as fait ce que je préconisais pour la citerne d'huile ?

— Pas encore. Je vais m'en occuper.

— Tu n'es pas d'accord, hein ? Tu penses que c'est une idée stupide ?

— Pas du tout. Mais les roues sont si lourdes à manipuler que j'aurai besoin d'aide. Je ne peux à la fois manoeuvrer le bras de levage et les accrocher. Yeuse n'est pas assez forte et elle a besoin de dormir. Les deux opérations l'ont complètement vidée et tu n'as pas l'air de t'en rendre compte.

— Tu veux dire que je suis un sale égoïste qui vous empoisonne la vie. Tu as peut-être raison, mais je suis encore là. Il va falloir me supporter.

Yeuse se réveilla plus tard et de tout le reste de la journée resta comme hébétée. Engol refusait de retourner dans son trou comme il disait et voulut regarder le changement de son pansement. Il se pencha sur le moignon pour l'examiner avec une attention scrupuleuse, demanda même une loupe pour avoir la certitude qu'aucune nécrose n'était en cours.

— Très bien, on dirait que c'est sain, reconnut-il.

Enrique essaya de brancher une autre tuyauterie sur la citerne mais n'y parvint pas. La pompe ne fonctionnait que dans certaines limites, et la nouvelle tubulure devait trop souvent se trouver plus haute qu'elle. Des poches d'air empêchaient une aspiration régulière et le brûleur en souffrait. Il finit par reconnaître que la solution d'Engol était meilleure.

— Je m'y attaquerai demain.

— Demain, toujours demain, fit l'infirme.

Yeuse se recoucha vers le soir en disant qu'elle ne se sentait pas très bien et Engol regagna son trou en rampant sur le sol.

Enrique prépara un repas pour lui tout seul, le mangea en regardant par le hublot. Il but aussi beaucoup de vodka et lorsqu'il vit les deux silhouettes dans la nuit, juste dans l'axe du projecteur fixe installé sur le toit de la cabine, il crut à une hallucination.

C'étaient bien des Garous pourtant. Deux femelles.

L'une était grande avec, semblait-il, une tête d'âne, mais le reste

du corps féminin, sauf peut-être, il ne distinguait pas ses pieds, des sortes de sabots. La seconde, plus petite, était encore plus proche d'une silhouette humaine, avec sa petite tête aux cheveux blonds, sa poitrine. Elle ne restait que très peu de temps sur ses pattes arrière de chèvre.

Il s'éloigna du hublot, avala un peu de vodka, se pencha sur Yeuse pour tâter son front. Il était brûlant.

Mais il oublia vite cette préoccupation pour retourner au hublot. Elles étaient toujours là, la plus grande allongée sur le côté et la plus petite à quatre pattes qui l'épouillait. Elle pivota ensuite pour offrir au chauffeur le spectacle de sa totale impudeur.

Yeuse eut des cauchemars épouvantables. Les Garous envahissaient la loco et ils la faisaient bouillir dans la chaudière. Elle avait beau se dire, dans son sommeil, que c'était impossible avec une chaudière tubulaire, elle ressentait la morsure de cette eau bouillante.

Elle se réveilla avec une forte fièvre, baignant dans sa transpiration. Elle s'assit, ôta son vêtement de nuit, s'essuya avec. Elle allait s'enfoncer dans son sac de couchage lorsqu'elle se rendit compte qu'Enrique n'était pas dans la cabine. Elle pensa qu'il était allé rendre une visite à Engol et se tourna de l'autre côté.

Les cauchemars se poursuivirent mais différents.

Lien Rag était devant elle et la fixait avec un air sévère ; comme si elle avait oublié de faire certaines choses d'une importance capitale. Elle lui demandait s'il lui reprochait de n'être pas encore allé jusqu'à la grande pyramide mais il ne voulait pas lui répondre.

— Yeuse ?

Engol la secouait et elle fut heureuse d'ouvrir les yeux, de découvrir qu'il faisait jour.

— Tu sais où est Enrique ?

Elle secoua la tête.

— Il n'est nulle part, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. J'ai essayé de le contacter par radio mais il ne répond pas.

CHAPITRE XXXII

Ils s'étaient rapprochés à moins d'un kilomètre de la station. Celle-ci se présentait comme toutes ces misérables installations sur la banquise, si l'on exceptait les espèces de pyramides alignées sur la droite et qui surplombaient la verrière de quarante à cinquante mètres au moins.

La ligne se dirigeait droit vers Gravel Station, mais celle-ci pouvait aussi se contourner par la gauche en direction de Gen Station très certainement. La verrière était à pans coupés et, de loin, ressemblait à une tente de cirque de jadis, ce qui plut à Bibi.

Dans le jour qui se levait, ils pouvaient aussi se rendre compte que cette verrière était dans un état de délabrement avancé. Les montants semblaient même tordus et apparaissaient lorsque les vitres ou le plexi manquaient.

— Les tempêtes l'ont drôlement secouée, dit le géant. À mon avis personne ne peut survivre là-dedans, et je me demande comment font les Garous. Hybrides ou pas, ce sont des mammifères à sang chaud.

Gus désigna le cadran des infrarouges :

— Il y a deux sources de chaleur indéniables. L'une d'elles est très élevée, l'autre beaucoup moins. La plus élevée serait celle d'un foyer de loco indépendante autonome en carburant. Je veux bien. Mais qui serait à bord ? Les journalistes qui auraient réussi à tromper la vigilance des Aiguilleurs ? Ou bien des Aiguilleurs eux-mêmes ?

— Fils, dans ce cas ils nous auraient repérés et arriveraient droit sur nous avec une loco blindée certainement. On ne voit rien venir. Des journalistes ? Ils ont bon dos les journalistes.

— Tu crois... des concurrents ?

— Vois-tu, petit, nos préparatifs ont quand même demandé du temps et il y a eu des fuites. Possible que des gars cupides soient venus dans le coin. Si ces salauds ont osé massacrer les Garous pour en récupérer un minimum, je les aurai. Je connais ce genre de loups. Ils

ne reculent devant rien.

— Nous ont-ils vus ?

— S'ils ont des détecteurs, possible. Sinon avec la crasse de la verrière et la glace accumulée depuis le bas jusqu'en haut. C'est impossible. On va se rapprocher et nous verrons par la suite.

Roulant au pas, évitant d'emballer la machine et de cracher de la vapeur ils approchèrent du sas. Bibi, tout à sa conduite, ne se rendit pas compte tout de suite que le cul-de-jatte était en train de s'équiper chaudement.

— Hé, que comptes-tu faire ?

— De l'acrobatie, dit Gus. Une balade sur le toit de la verrière.

— Tu es fou ? Elle est complètement pourrie.

— Bah, la glace congelée par-dessus résistera et j'ai de l'expérience. Je vais aller voir de quoi il retourne dans le coin. Il ne s'agit pas d'aller plus loin si jamais c'est dangereux. Je pense que les pyramides sont faites de sable et recouvertes de glace. Il faudra quand même aller voir.

— Et s'il n'y a plus d'archives ?...

— Il est possible que les chèvres-garous par exemple les aient bouloitées, mais je pense à d'autres indices. Les wagons qui servaient à transporter le sable, par exemple. Des wagons spéciaux. J'en ai vu à Mozambic Station. Ils sont en forme de V, étanches, avec un déversoir tout en bas. Ils doivent encore porter les plaques amovibles de destination.

— Tu penses à tout, admira le géant.

N'emportant qu'un équipement très léger, Gus attaqua tout de suite la falaise de glace qui recouvrait la verrière, plantant des pitons en plastique dur, à une vitesse extraordinaire si bien qu'en moins d'une demi-heure il était sur le toit de la station et faisait frémir Bibi qui, paradoxe, était sujet au vertige. Il souffrait énormément quand il assistait aux numéros des fildeféristes ou des trapézistes et parfois prétextait avoir à faire pour s'éclipser de la piste.

De là-haut, Gus lui signala de la main que tout allait bien. Ils pouvaient dialoguer par radio mais pour l'instant le silence était préférable.

Le cul-de-jatte rampait sur le toit. Parfois il s'immobilisait pour jeter un long regard dans les crevasses.

— J'en vois, chuchota-t-il. Trois.

— La source de chaleur ?

— Rien pour le moment.

À nouveau le silence radio durant une dizaine de minutes. Bibi ne voyait plus son ami et peu à peu l'angoisse l'étranglait.

— Bibi... J'ai vu un wagon à sable... Le premier...

— Les... habitants ?

— Rien... Je sens de la chaleur. La glace a d'ailleurs fondu en partie devant moi sur la verrière. Reste que du givre. Je vais pouvoir regarder.

Nouvelle attente insoutenable, puis :

— Une loco en fichue posture sur une plaque tournante effondrée. Il y a de la condensation côté cheminée. Des gens habitent là-dedans. Une loco qui vient de la Compagnie de la Banquise. Je suis sur le côté et je vois sa plaque.

CHAPITRE XXXIII

Il n'avait rien pu faire pour retenir Yeuse dans la loco et elle était allée à la recherche d'Enrique. Ils avaient remarqué que le chauffeur les avait quittés sans emporter quoi que ce soit, même pas ses armes, même pas son équipement radio individuel. Juste sa combinaison isotherme. Engol avait eu beau supplier, menacer, ricaner, la jeune femme était sortie avec son fusil lance-missiles et depuis il attendait. Il s'était traîné jusqu'au hublot, mais avait dû utiliser une caisse de viande séchée pour se hisser dessus et voir quelque chose, après avoir dégivré le hublot. Des résistances étaient incluses dans le verre spécial en silice mais pour économiser l'électricité on ne maintenait pas un dégivrage constant.

Tout ce qu'il voyait c'étaient les fûts de nourriture qu'Enrique avait disposés sur le quai d'en face, des fûts de poudre de poisson, de farine, de sucre. Mais Yeuse restait invisible et il ne voyait même pas sa trace sur la glace.

Il se laissa retomber, son moignon lui faisant mal. Il avait dû tirer sur les chairs en train de se cicatriser mais il ne pouvait plus supporter cette solitude.

Il essaya de grimper sur la tablette d'où il verrait aussi bien, mais son échafaudage bascula et il se retrouva sur le dos, tenant sa cuisse gauche dans ses deux mains. Une chance extraordinaire que son moignon n'ait pas cogné. Il se redressa lentement et, par hasard, son regard alla vers le cadran du radar. C'était quoi cette espèce de wagon qui paraissait à peu près intact dans le spectre des micro-ondes ? Et l'infrarouge qui signalait une source de chaleur vers le Sud. Pas croyable. Ces instruments étaient devenus fous ou alors c'était lui qui perdait la raison.

Fébrile, il chercha l'équipement radio abandonné par Enrique, ne le découvrit que hors de portée. Yeuse l'avait accroché en hauteur et il la maudit en rugissant, chercha longtemps de quoi le faire tomber. Il ne cessait de jeter des coups d'œil craintifs aux cadrans,

mais ceux-ci, imperturbables, affichaient l'un le spectre d'un wagon à l'extérieur de la station, l'autre une source de chaleur si élevée qu'elle n'appartenait qu'à un moteur thermique.

— Yeuse ! Merde, Yeuse !... Ils sont là, je sais pas qui, mais ils sont là !... Aiguilleurs ou non, bandits de grandes lignes ou pêcheurs de phoques... Ou revenants ou n'importe qui, pourvu qu'ils soient là... Yeuse, je t'en supplie.

Il finit par décrocher l'équipement radio et sans prendre la peine de le coiffer, le brancha et commença d'appeler :

— Yeuse ?... Tu m'entends, Yeuse... Reviens ! Il y a des inconnus qui arrivent... Le radar signale un wagon extérieur à la station et l'infra une source de chaleur élevée... Yeuse, espèce de folle, est-ce que tu m'entends, oui ?

Il en sanglotait, essayait de changer de fréquence pour capter éventuellement les conversations des « autres », mais partout c'était le silence radio, avec juste un chuintement et aussi une sorte de brouillage lointain.

— Yeuse, on verra plus tard pour Enrique... Yeuse...

Et à nouveau il cherchait la fréquence des autres. Pas possible qu'ils restent silencieux. Ou alors c'étaient des revenants ou des espèces de types dangereux qui préméditaient un sale coup. Il rampa une nouvelle fois pour s'emparer du lance-missiles d'Enrique.

— Est-ce que tu m'écoutes, Yeuse ? Reviens. Il y a danger à rester au-dehors.

— Je reviens.

Il crut que son cœur allait exploser de soulagement.

— C'est toi, bien toi ?

— Je reviens.

— Tu l'as trouvé ?

— Oui.

Il essaya de se calmer, s'assit contre la cloison et attendit. Il la vit escalader le sas, franchir celui-ci. Elle tenait quelque chose contre sa poitrine. Une chose souillée par des taches noires et la glace noire de suie.

— Non, fit-il. Je ne veux pas... Pourquoi as-tu ramené ?...

— Je l'ai trouvée sur le quai. Près du wagon. Seulement sa tête, seulement sa tête.

Elle se laissa glisser au sol, étreignant l'horrible chose, sanglotant, et il la vit qui baissait sa propre tête et paraissait vouloir embrasser l'autre sur le front.

— Ne fais pas ça ! hurla-t-il. Je t'interdis de le faire.

Yeuse releva la tête et le regarda sans le voir :

— Que me dis-tu ?

Elle avait gardé sa cagoule et lui ne parlait pas dans son

émetteur portatif.

— Deux personnes parlent...

Elle poussa un cri de terreur.

— Il y a un homme sur la verrière et il dit qu'il vient de voir une femme rentrer dans la loco...

— C'est ce que je voulais te dire, murmura Engol, tandis qu'elle laissait échapper la tête arrachée d'Enrique. Ils sont déjà autour de nous.

CHAPITRE XXXIV

— Une femme, répéta Bibi en s'efforçant de ne pas trahir son incrédulité. Une femme qui portait la tête d'un homme dans ses bras. C'est bien ça ?

— Tu crois que je déraile ? C'est ce que je viens voir et aussi des dizaines de Garous massés derrière des wagons un peu plus loin. Écoute, j'ai beau me souvenir avoir vécu avec eux, j'ai peur. J'ai terriblement peur.

— Reviens, petit. Tu en as fait assez.

— On va essayer d'entrer en communication avec ceux de la loco. Si on jouait franc-jeu ?

Bibi hésitait.

— Qu'est-ce qu'on risque ?

— Écarte-toi, rejoins la couche épaisse de glace avant de faire quoi que ce soit.

Gus, habile comme un singe, réapparut à ses yeux, lui fit signe que tout allait bien puis se mit à parler en cherchant les fréquences.

— J'ai vu rentrer cette femme dans la loco... pas de doute c'était une femme, malgré la combi j'ai bien vu. Et je me demande même si je n'ai pas déjà vu ce visage quelque part.

Dans la loco ils se regardaient épouvantés, n'osant plus respirer. Yeuse avait bouché son micro de sa main mais estimait que c'était encore insuffisant. Engol ajustait son équipement avec précaution.

— J'appelle les occupants de la locomotive en fâcheuse position sur la plaque tournante immatriculée en Compagnie de la Banquise sous le numéro T.M.289. Nos intentions sont pacifiques. Nous sommes venus à Gravel Station pour des raisons tout à fait extérieures à vos propres intérêts. C'est juste la curiosité qui nous a attirés ici. Nous voulions voir ces êtres étranges, ces hybrides qui semblent occuper ce coin...

Engol eut l'impression que le visage de Yeuse perdait son expression terrifiée, qu'il se détendait et il mit un doigt sur sa bouche

en signe de prudence.

— Je sais que dans un pareil lieu tout étranger est immédiatement suspecté d'avoir des idées dangereuses dans sa tête, mais je puis vous assurer que non. D'ailleurs je peux vous dire que pour ma part, si je me promène sur le toit de la station, c'est uniquement grâce à mes mains. Je suis cul-de-jatte et acrobate. Mon nom est Gus... C'est-à-dire que j'ai perdu la mémoire et que je ne me souviens que des deux précédentes années. Mais il paraîtrait que mon véritable nom soit Lienty Ragus.

Yeuse ouvrit la bouche, essaya de parler. Engol eût aimé pouvoir se jeter sur elle pour l'empêcher de crier.

— Lienty Ragus. Je suis accompagné d'un ami qui attend à l'extérieur, par prudence, Bibi. Nous n'avons, je le pense, rien à redouter de vous, comme vous n'avez rien à craindre de notre part, mais néanmoins comme vous nous restons sur nos gardes.

— Lienty Ragus, hurla soudain Yeuse libérant sa gorge dans un effort fantastique. Lienty Ragus, je suis Yeuse, la compagne de Lien Rag votre ami. Je sais qui vous êtes. Vous aviez un important élevage de rennes dans le Nord arctique. Je n'arrive pas à croire que vous soyez encore en vie... Vous aviez disparu depuis si longtemps dans le gouffre aux Garous... Si longtemps...